

*934. f. 17
11*

L E
POT AUX ROSES,

OU
CORRESPONDANCE
S E C R E T E

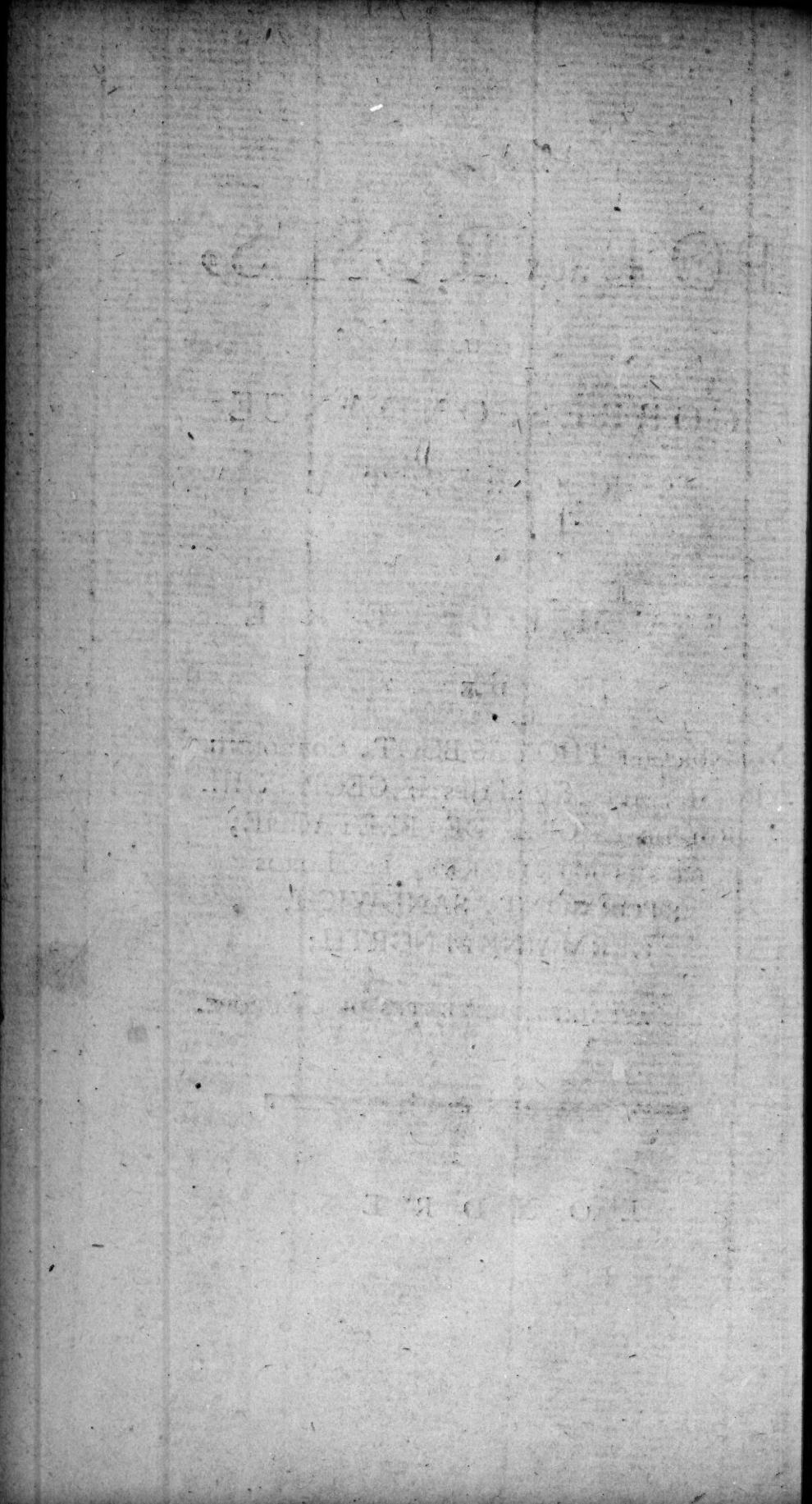
ET
F A M I L I E R E

DE *K*

L'HONORABLE THOMAS BOOT, CORDONNIER
ROYAL, AVEC SA MAJESTE' GEORGE III.
ROI DE LA GRANDE - BRETAGNE,
ET SES MINISTRES, LES LORDS
STORMONT, SANDWICH,
GERMAINE ET NORTH;

SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES DE L'EUROPE.

L O N D R E S.



O
de
&
pas

(3)

L E

POT AUX ROSES,

O U

C O R R E S P O N D A N C E

S E C R E T E

E T

F A M I L I E R E , &c.

P R E M I E R E L E T T R E

D E T H O M A S B O O T A U R O I .

S I R E ,

C'est en qualité de Cordonnier de votre gracieuse Majesté que j'use de la faculté de vous faire de très humbles, très ingénues, & très libres remontrances. Ne vous fachez pas, Sire, si j'ose vous dire la pure pure vérité:

A 2

Elle ne peut vous être suspecte de ma part; elle coule de ma plume aussi transparente qu'un cristal, aussi claire qu'eau de roche. Ecoutez la, Sire, & Dieu veuille qu'elle vous convertisse !

Vous êtes né sous une bonne étoile, sous une constellation bienfaisante, & vous en avez reçu les impressions à quelques égards. Fait pour être l'objet de l'amour & de l'estime des trois Royaumes par la bonté, la pureté, la sainteté de vos mœurs, jamais Roi n'eut été plus cheri, ni plus digne de l'être, si votre aveuglement, votre ignorance, plus encore votre confiance tenace placée dans des Ministres dévoués à la haine publique & à l'in-famie, n'éclipssoient à tous les yeux, n'effacoient de tous les cœurs votre *bonne-hommie* & vos autres vertus. Quel malheur, Sire, qu'ayant l'ame bonne comme vous l'avez, vous n'ayez avec cela l'esprit de Charlotte! mais ignare, aveugle, tête, comme vous êtes, vous êtes, chaque jour, nécessité à des bêvues, à des écarts qui font votre perte & celle de l'Empire.

Vous

Vous étes né sujet & citoyen, comme moi, Sire. Le droit d'hérédité vous a appellé au trône, & c'est la nation qui, *de son bon plaisir*, l'a établi & consacré. C'est le choix libre du peuple Anglois qui a mis le sceptre de la Grande-Bretagne entre les mains de vos peres, & c'est lui qui vous le conserve *gracieusement*. Sachez donc que, comme la premiere source de votre autorité vient de *nous*, vous ne devez en faire usage que pour *nous*. Rapellez-vous nos droits, vos devoirs, vos sermens, ne soyez point parjure.

Quand nous disons que vous étes notre *Souverain Lord le Roi*, nous ne prétendons pas dire que vous soyez notre *maitre*, autrement dit que nous soyons vos Esclaves; nous savons trop bien qu'en *nous* & non en *vous*, réside la Majesté & suprême puissance, & que quand nous fléchissons le genou devant l'idole du trône, c'est moins pour l'honorer, que pour nous honorer *nous-mêmes*.

Voilà des vérités, Sire, qu'on devroit sans cesse faire sonner à vos oreilles, la nuit, le jour, le soir, le matin & à toute heure. On

devroit sur-tout ne pas vous laisser ignorer que nos pères ayant, pendant des siècles, combattu pour le choix de leurs tyrans ; ayant, pendant des siècles, versé des torrens de sang ; ont acquis à leurs enfans, en se les choisissant, la faculté de les abattre, de les punir, ou de les chasser.

Je vous dis la vérité telle qu'elle est, Sire : Encore un coup, ne est vous fâchez pas. Ma façon de penser vous connue : je suis bon homme, comme vous savez ; je pense bonnement, j'agis bonnement, j'écris de même. Je suis, Sire, amoureux fou de votre personne. J'ai pour votre Majesté la passion la plus forte. Votre honneur, votre gloire, vos intérêts véritables, & ceux de votre Royale & Electale Famille, font l'unique objet de ma pensée ; vous voir regner en grand Roi ; vous comporter en digne Monarque de la très grande Grande-Bretagne, est le but de tous mes desirs ; vous voir riche, puissant, heureux, formidable à l'univers, est ma seule ambition.

C'est d'après ce principe & l'affection tendre que je vous porte, que je vous parle, Sire.

Encore une fois, ne vous choquez donc pas si je vous fais, en ami, ces petites remontrances. Elles sont pour votre bien; Elles partent du fond du cœur; souffrez que je poursuive.

J'ai donc dit, ou voulu dire, Sire, que vous n'êtes pas notre *maitre*, mais que nous sommes le *votre*, & que nous ne vous avons mis sur le trône que pour procurer le bien public. De nous, & de notre *gracieux plaisir*, vous tenez votre dignité & la Couronne. Vous êtes *King Anglois*, & non *King Espagnol*, ou *King François*. Il s'en faut bien que vous puissiez vous mesurer à leur aune! A vous défendu de dire comme disent d'autres de vos confrères " que „ vous ne tenez votre Couronne que de Dieu „ & de votre épée." L'épée est bien le fondement de l'autorité des despotes Asiatiques & Européens, mais non des Rois de la Grande-Bretagne, qui, par nos constitutions, sont toujours réputés *élus*. Nous ne présentons point, nous Anglois, comme le reste des autres individus de l'espèce humaine, un encens impur aux idoles du despotisme. Nous sommes n peuple *libre*, un peuple de *Souverains*, un peuple cent millions de fois plus jaloux de sa

liberté & de ses loix , que des Rois qui ont l'honneur de le commander,

Comprenez , Sire , que nous ne sommes ni Turcs , ni Chinois , ni Russes. A vous vraiment défendu de prendre la vigne de Naboth , d'envoyer le cordon , ou de faire passer par les oubliettes , comme font , tous les jours , les despotes de l'univers.

Nous ne sommes point de ce nombreux troupeau de bêtes à qui leurs maîtres mettent un mors à la bouche , une selle sur le dos , montent dessus , & les font marcher , trotter , galoper à leur volonté , Et par terre & par mer , & par monts & par vaux ;

C'est - à - dire , si vous l'entendez mieux , Sire , que nous ne vous regardons point comme tenant de la race de ces Rois qui croient que le reste des hommes est à leur égard ce que les chevaux , les ânes & autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes , c'est - à - dire , des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service , & qu'ils donnent des commodités.

Quand le Peuple Anglois, Sire, met sa couronne sur la tête d'un Roi, c'est à la façon d'un maître de bergerie qui met la houlette entre les mains d'un berger pour paître son troupeau. Lorsque celui-ci s'endort au pied d'un hêtre, ou d'un ormeau, & que le loup rapace enleve un tendre mouton, ou un foible agneau, alors au maître de la bergerie permis de chasser à coups de trique le pâtre indolent, ou lâche, qui néglige le soin du troupeau qui lui est confié, & ne s'occupe point de sa garde.

Vous devez savoir, Sire, que nous ne sommes point vos sujets, mais que vous êtes le *notre*; que nous ne sommes point faits pour *vous*, mais vous bien pour *nous*; que vous vous devez tout entier à nous; que vous devez être chargé de tous nos besoins; Enfin que vous êtes l'homme du peuple. L'autorité que vous avez n'est point la *votre*, mais bien la *notre*: plutôt votre autorité est celle de nos loix: il faut que vous leur obéissiez aussi bien que le dernier goujat des trois Royaumes. A proprement parler, nous ne vous constituons notre Roi, que pour les défendre & les faire regner. Disons mieux: votre unique soin doit être de

veiller & de travailler pour les maintenir. Si vous vous connoissiez, Sire; si vous saviez ce que vous êtes dans le fait & dans le droit; vous conviendriez que vous devez être l'homme le moins libre, & le moins tranquille de vos *prétendus* Royaumes. Disons plus: vous conviendriez que vous êtes un *Esclave* fait pour sacrifier sans cesse son repos & sa liberté pour la liberté & félicité publique.

Voilà, Sire, ce que Bute eut dû vous inculquer de bonne heure; ce qu'il eut dû même fourrer dans votre tête à grands coups de marteau. Nous savons bien que ce miserable Bute vous a gâté l'esprit, empoisonné le cœur, vous a préparé d'avance à ce funeste gouvernement qui ternira à jamais votre mémoire. Il eut mieux fait, Dieu me pardonne, & nous lui aurions de l'obligation, de vous avoir plutôt donné l'éducation d'un enfant de meunier, ou de vous avoir appris à faire une bonne paire de souliers, comme je fais, que de vous avoir soufflé aux oreilles les *rêveries*, les *soirées* & les *matinées* du despote de la Prusse, qui ne vous conviennent nullement, à vous, Sire, lorsque vous hûmez l'air pur que nous

humons sur cette terre de liberté. Que dans vos bicoques & cahutes de Hanovre , vous usiez de votre puissance en Sultan de Constantinople , ou de Maroc , à vous permis tout-là-bas. Mais ici , nos Sultans sont nos *Esclaves*: nous sommes leurs *maitres*. S'ils ne font pas leur devoir ; s'ils nous déplaisent ; nous leur envoyons le fatal *cordon*. L'affaire faite , on n'en parle pas plus , qu'on ne parle des veilles claques , vieilles savates qui se trouvent dans ma boutique. Si nous célébrons par après l'anniversaire de leur funeste trépas , ce n'est que pour rappeler à leurs successeurs qu'autant leur en pend à l'oreille , s'ils marchent sur les traces de leurs prédécesseurs.

Votre Majesté , Sire , regardera peut-être comme dur & austère ce que j'ai l'honneur de lui dire , mais c'est pourtant la vérité.

Depuis deux siècles nous avons eu six révolutions. Prenez bien garde , Sire , qu'en ne vous conduisant que d'après les conseils perfides de ce méchant , & bête brute Bute , & de sa damnable séquelle , la septième n'arrive en vous : de quoi vraiment , moi personnelle-

ment, je ferois très fâché, car je perdrois votre Royale pratique; & le cas venant que vous fussiez, renvoyé en Hanovre, Dieu me damne! si j'y courrois vous prendre mesure de souliers à vous, ni à personne de votre famille. Je crois, par ma foi, que si votre femme Charlotte portoit culotte, & vous, Sire, cotillons, c'est-à-dire, si vous m'entendez, si vous étiez notre Reine, & elle notre Roi, les choses n'iroient pas si bêtement, ni si pitoyablement en Angleterre.

Oui, Sire, à Strelitz, Charlotte, faut croire, n'a pas eu des Bute pour gouvernantes, car elle a plus de sens commun que votre Majesté; & je parie bien que si les paysans, Savoyards, porteurs d'eau, Galfatres Mecklenbourgeois, venoient lui faire des remontrances pareilles à celles que vous font chaque jour les Graces, les Seigneuries & les honorables des trois Royaumes, sans compter les Gazettes, je pense vraiment qu'elle leur feroit plus de raison, qu'elle seroit moins têteue, moins opiniatre que vous, Sire. Votre Majesté, si elle me permet de le dire, a vraiment la tête d'un mulet. Les Bute, les North & toute

l'infendale phalangé vous donnent une pâture si friande , que dussiez-vous , je crois , perdre tout ce que vous avez vaillant au monde , qui n'est pas grand' chose , & dussiez-vous ensuite , comme les Stuart , aller demander l'aumône au Roi François & au Pape , vous aimerez mieux le sacrifier , que de livrer toute la maudite engeance , maudite canaille qui vous entoure , à la vindicte publique .

Reprocher à Bute de ne vous avoir donné aucune connoissance ni de l'Etat , ni du peuple , ni de vous-même , est le moindre des crimes à lui imputer . Mais vous avoir fait un système de chercher à changer la constitution , à anéantir le droit & l'état de la nation , & toujours vous boucher l'oreille au cri & à la réclamation de vos maîtres , voilà qui est cent fois plus criminel .

Permettez , Sire , qu'avec tout le respect & la vénération que je vous dois , toute la candeur & franchise dont je suis capable , je vous rappelle votre origine , puisque personne ne se met en peine de vous la rappeler , peut-être cela vous fera-t-il rentrer un instant en vous .

même. Vous étez, vous le savez bien, un de ces petits Principiaux de Germanie que la misère oblige de se louer, ou de se vendre aux riches Puissances; du nom & de la race de cet Antoine Brunswick que la Czarine a envoyé planter des choux en Sybérie avec toute la famille; un homme dont nous avons fait la fortune aux pères, & beaucoup d'honneur en les payant pour porter la couronne de la Majestueuse Grande-Bretagne. Voilà ce que vous étes, Sire: y-a-t'il donc là de quoi s'enfler si fort, & de faire comme font ces nouveaux parvenus qui affectent des airs de Seigneur, parce qu'ils ont ramassé des écus au service de leurs Maîtres, souvent en les pillant, volant, & les réduisant à la fin eux-mêmes à la bésace?

La plus grande sotise que la nations Angloise ait jamais faite, est de s'être choisi un Roi dans une Cour médiocre, dans une maison telle que la votre, Sire, la quelle, quelqu'un a dit être si roturière que le trône même de la grande & majestueuse Grande-Bretagne n'a pu l'anoblir. Nous eussions mieux fait de reprendre à nos gages les enfans de Jaques II. ce Chevalier de la Vierge, même ce bête de Prétendant : il eut

été à la messe dans sa chapelle ; il eut bâ sa bouteille à son aise , & ne lui fut peut-être pas tombé en tête de troubler l'Etat par des projets d'ambition ; mais il est mort sans lignée , n'en parlons plus. Pourtant , si son frère au bonnet rouge étoit plus capable de progéniture , & vouloit échanger une calotte pour une couronne ; ferions nous donc tant mal de le prendre chez nous ? Je vous le demande , Sire ?

On ne doit pas vous cacher qu'on apperçoit clairement dans les Hanover & dans vous surtout , Sire , une tendance sensible à une autorité illimitée & despotique. Vos pères ont commencé à ourdir la toile ; & vous la poursuivez. George I. si je ne me trompe , jeta un coup d'œil sur l'Angleterre , & entrevit de loin les fers du despotisme ; George II. fit un pas de plus , il chercha à les faire porter à la Nation. Vous Sire , vous George III. vous cherchez , à ce que je vois , à si bien l'enchaîner , que de sa vie elle ne se puisse dépêtrer. Serez-vous assez fin pour réussir ? C'est ce que je ne fais pas. Mais , Sire , n'oubliez de vos jours que Charles I. périt sur un échafaud.

Encore un coup, Sire, ne vous fâchez pas : je parle, comme St. Paul, la bouche ouverte. L'amour ardent que je vous porte, m'engage à vous ouvrir mon cœur & à ne rien vous cacher. Vous ne trouverez pas mauvais, je pense, que je continue à vous parler avec la même franchise.

On vous dissimule la nature de l'autorité Monarchique Angloise : on étouffe la voix respectable de la nation déjà depuis trop long-tems vouée à un honteux & dangereux mépris, & on vous présente sous les couleurs les plus traîtresses les attraits séducteurs du despotisme : on vous fait illusion ; on vous séduit ; on vous tend des pièges par les faux points de vue qu'on vous présente ; on vous entraîne invinciblement avec la nation dans un labyrinthe inextricable, peut-être dans un abyme profond ; Eh ! Sire, vous ne vous en appercevez pas !

O bon Sire ! ô pauvre George ! Quelles vipères tu rechauffes en ton sein ! Quels monstres, uels Ministres siégent dans ton conseil ! ils t'avilissent, te deshonorent & deshonorent la

la nation : ils écrasent le peuple, le pillent, le volent, lui préparent des chaînes & des impôts : t'exposent toi & les tiens à tous les dangers imaginables, en te trompant sur tes devoirs, sur tes droits & sur ceux de la nation. Est-il possible que tu ne puisses t'arracher à la séduction, & que tu boives à grands traits le poison funeste ?

Il y a, à présent, trente-six heures & un quart, montre en main, qu'un Shérif d'un gros bourg vous a présenté, Sire, au Palais de Charlotte, Bute, Stormont & Compagnie présens, une adresse comme on vous en présente tant. Avez-vous pris la peine de la lire ? Crainte que vous n'y ayez pas jetté les yeux, je vais vous en citer quelques traits à la volée. Prêtez attention, Sire, peut-être vous comprendrez ! . . .

“ Sous le règne des quatre Princes de la funeste maison Stuart, il a été fait par ces Monarques, foibles comme vous, ambitieux comme vous, de tentatives fréquentes pour renverser nos loix, abolir les Parlemens, & s'attribuer par la force une autorité sans frein, un pouvoir sans bornes.

“ Leurs successeurs instruits par les revers répétés , & la perte finale de cette famille , paroissent avoir adopté , à l'époque de la révolution , un système d'attaque plus doux , mais non moins dangereux . Depuis ce tems , aux usurpations violentes , aux hostilités contre le Parlement , la politique dominante a été de substituer les arts de la séduction , & en introduisant dans les assemblées nationales une dépendance corrompue , d'émanciper virtuellement la couronne & de la soustraire à toute espèce de restringante .

“ Depuis que nous avons appellé les Hanover au trône , à très peu d'exceptions & de très courts intervalles près , la corruption a été ouvertement le principe de notre gouvernement . Il y a long-tems que la partie sage & vertueuse de la nation a entrevu la tendance de ce funeste système , & qu'elle en gémit . Mais aussi long-tems que la restauration de la lignée Stuart a été un événement à peu près probable , le retour du despotisme démasqué étoit un danger imminent contre lequel l'inprudence n'envisagea de remède que dans le parti qu'elle prit de fomenter l'influence de la Cour .

“ Dans les derniers tems , dans ces jours de succès où la vanité & la prospérité nationales étoient portées à leur comble , arrêter le torrent de la corruption eut été une tentative vaine & infructueuse. Mais aujourd’hui que , par la sotise & l’infatuation inexpressibles de vos conseils , ce prestige cesse ; aujourd’hui que nos provinces de l’Amérique sont , sans espérance de retour , démembrées de l’Empire ; aujourd’hui que nos propriétés , notre liberté plus chère que la vie , sont exposées à toutes sortes de dangers ; que nos anciens ennemis , nos irréconciliables rivaux , aidés par l’allié qui étoit jadis notre ami , encouragés par presque toutes les Puissances de l’Europe , insultent hautement & bravent orgueilleusement ce malheureux pays ; où courbés sous le faix énorme des dettes publiques , la substance nationale s’évapore rapidement & à yue d’œil ; aujourd’hui que notre population diminue ; que notre agriculture , notre industrie , notre commerce , notre navigation , ces quatre alimens si nécessaires à notre prospérité & même à notre existence , sont réduits à rien & presque étouffés ; que nous voyons le désordre , la confusion , la corruption , la

misère , la désolation , en un mot toutes les calamités prêtes à fondre sur nous & consommer notre ruine ; aujourd'hui où nous appercevons clairement les chaînes du despotisme le plus accablant se préparer de tous côtés , & s'avancer à grands pas... Il est évident , Sire , que le système de corruption est parvenu à son dernier degré de maturité , & que la crise de notre constitution viciée , ou bien une dissolution politique sera l'effet inévitable de notre négligence & le résultat assuré du système odieux que vous ont perfidement , traitrusement , *Jésuitiquement* suggéré les ames damnées de votre Conseil .”

Quel tableau , Sire que celui de notre situation actuelle ! Quel est le vrai Anglois qui peut l'examiner sans frémir ?

Considérez avec moi la Grande - Bretagne dans son vrai point de vue. Ce n'est plus cette fière & noble Puissance , qui , n'a guère la première sur toutes les mers , se croyoit en état de balancer seule par ses forces navales toute la marine de l'univers ; d'être le levier du monde ; de préparer les révolutions ;

de promener sur ses flottes le destin des nations. Mais une Puissance qui dans ce moment se trouve précisément marquée pour la chasse , détournée par le limier du troupeau qui l'abandonne , comme vous l'a dit confidemment , n'a guère long - tems , votre ami Lord Shelburne ; une Puissance , qui , à cette heure , *danse la danse de mort* ; une Puissance dont l'Empire est resserré , la suprématie éclipsée ; dont les flottes ne sont plus dominatrices des mers ; dont les armes ne sont pas invincibles sur terre ; une Puissance écrasée sous le fardeau d'une dette immense ; environnée , pressée de légions d'ennemis ; sans un seul ami , un seul allié ; une Puissance dont l'honneur des conseils est flétris , ainsi que celui de ses armes ; une Puissance enfin a la destruction de laquelle , vos Ministres , Sire , ont appellé & provoqué l'anathème & la vengeance de toutes les nations.

Il y a long-tems qu'on les accuse d'être mal intentionnés pour la patrie ; de se réjouir dans le fond du cœur des désastres publics ; de ne chercher qu'à entraîner la ruine de la Grande-Bretagne ; d'être non seulement des organes ineptes d'un Roi qu'ils subjuguient , mais des

trahis qui vendent ce même prince, après l'avoir aveuglé, & ne profitent de sa confiance & de sa foiblesse, que pour s'enrichir, en le précipitant lui & ses peuples dans des dangers que l'infamie ne peut que rendre encore plus douloureux.

Il y a long-tems aussi, Sire, qu'on dit que le Parlement & vous, avez de beaucoup outrépassé votre pouvoir depuis la malheureuse contestation de l'Amérique, que le Parlement sur-tout composé des représentans du peuple Anglois jouoit la farce odieuse des valets maîtres, & sacrifioit l'intérêt de ses compatriotes à votre ambition, Sire, & à celle de vos Ministres; que dans le cas d'un pareil abus, le peuple avoit droit de retirer un pouvoir aussi mal administré, parce qu'à lui seul appartient la décision d'une guerre comme celle de l'Amérique, & de tout autre événement qui intéresse l'Empire, en sa qualité de législateur suprême & de premier fondateur de la constitution Angloise. Mais il faut, Sire, que la sotise & l'aveuglement de la nation soient à leur comble, pour, dans la plus extrême détresse, donner tête baissée dans les

piéges que lui tend l'avidité , l'orgueil , l'imperitie de ses administrateurs.

Quelle farce se joue à cette heure à nos dépens dans le monde ! Quels Acteurs ! & votre Majesté y fait le premier rôle , Sire !

Deshonorés par une guerre intestine ; humiliés par des défaites honteuses ; méprisés par nos ennemis ; délaissés par nos alliés ; honnis par toute l'Europe à qui nous servons de Spectacle ; affoiblis , ruinés , accablés sous le poids des dettes publiques , nous n'entrevoions de ressource que dans une révolution qui écrasera à jamais la nation , la disérédira pour toujours aux yeux de l'univers , & accélérera peut-être la dissolution entière de l'Empire.

On diroit , Sire , qu'il entre dans les plans de vos perfides & inconsidérés Ministres de ternir votre gloire & celle de la nation , en lui attirant sur les bras une guerre presque universelle ; en lui fesant perdre des batailles , prendre ses flottes ; & l'entraînant inévitablement dans la cruelle nécessité de faire à

jamais une paix honteuse. Le cri est universel contre eux: qu'on les livre aux loix: qu'on sévisse contr' eux en toute rigueur: que leur tête soit le prix de leur perfidie, de leur trahison, de leurs coucussions.

Depuis plus de quatre ans, ils bercent traîtrusement la nation du plus chimérique & plus absurde espoir sur la réduction de l'Amérique, & en fomentant la révolte & le trouble, la jettent dans un labyrinthe, une détresse, une misère inexprimables. Téméraires & criminels qu'ils sont, au moment où la raison, la prudence, la force des événemens, & par dessus tout, le soin de notre propre sûreté, de notre existence même, nous obligent, sous peine d'en être victimes, à garder la modération la plus stricte, ils vont nous montrer ouvertement sous un autre aspect; ils vont rompre perfidement en visière avec nos plus chers & plus anciens alliés. Quelle témérité criminelle! quelle imprudence punissable!

Que vous, Sire, ou plutôt vos perfides Ministres prennent sur eux de redresser à coups

de canon les prétendus griefs de la Grande-Bretagne ; que par l'abus le plus inconcevable de la saine raison , ou plutôt par un esprit de colère & de vindicte personnelle , ils s'efforcent à rendre toutes les Puissances ennemis de l'Angleterre ; une pareille conduite doit être envisagée comme un des plus grands abus du pouvoir , comme la subversion totale des loix constitutives , & l'usurpation la plus dangereuse pour la liberté & propriété Britanniques.

O de grace , réfléchissez sérieusement une fois , Sire , sur la conduite de ces lâches complices , mercenaires valets , vils escaves , fabricateurs de tous les maux que nous souffrons , devenus , au vû & fû de la nation indignée , les fléaux de la patrie , les destructeurs de leurs concitoyens , les coopérateurs perfides de l'affreux despotisme sous le quel ils cherchent bassement à nous courber , contraints de dévorer en secret tout ce que l'opinion publique a d'amer , tout ce que le jugement national & étranger a de flétrissant ; ils vous ravissent l'amour du peuple , vous exposent à tous les dangers ; j'ajoute : vous avilissent , vous deshonorent aux yeux de toutes les nations !

Je vous l'ai dit, Sire, je vous le repete: vous seriez digne de l'amour & de l'estime des trois Royaumes, si vous n'etiez, ni si aveugle, ni si teteu, & si, au lieu de laisser le timon de l'Etat entre les mains de gens traîtres, ignares, ambitieux & avides, vous le confiez à des personnes qui méritent à juste titre l'hommage de la plus saine partie de la nation, par leur intégrité, leur désintéressement, leurs lumières. Ce n'est pas des North & des Butes, mais des Richmond, des Rockingham qu'il vous faut, Sire.

Toutes les mains, tous les pieds, tous les bras, tout le corps des Bretons, & leur cœur, & leur ame & leur bourse, tout est au service de leur King, lorsqu'il a le bon sens, la sagesse, le patriotisme qu'on requiert en lui, & qu'il convient qu'il ait pour conserver la dignité & la suprématie de l'Empire. Mais, lorsque toutes ses vues, & tous ses plans, comme les vôtres, Sire, ou plutôt ceux de la corruption de vos Ministres, ne tendent qu'à l'usurpation, la subversion des constitutions, des droits de tous les ordres, des droits essentiels de la nation, de ses vœux, de ses

loix fondamentales : alors le cri d'autant de millions de voix qu'il y a d'âmes dans la Grande-Bretagne se fait entendre : cri puissant ! c'est la voix du tonnerre. Le King a beau chercher à l'étouffer, il faut qu'il ait l'oreille bien dure s'il n'en est pas frappé !

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour que vous ayez assez de patience & de courage pour la lire tout au long, d'une fois, en vous assurant de rechef que j'ai pour votre personne l'affection la plus tendre, que je brûle de zèle pour votre service, & que je prens le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Tous les jours, je fais des vœux au ciel pour qu'il touche, qu'il remüe votre cœur, qu'il éclaire, qu'il illumine votre esprit, sur-tout pour qu'il vous inspire la salutaire pensée de chasser loin de vos yeux tous ces traîtres de Ministres, corrompus, gâtés, & qui ne valent seulement pas la peine que le Diable les emporte.

Que Dieu, que la nation leur pardonne : mais il est tems & très tems, Sire, de les ôter de place, si vous voulez éléver un autel

à votre gloire , satisfaire , tranquiliser les esprits , calmer l'effervescence du peuple , regagner enfin dans les cœurs la confiance qu'il est naturel de placer en vous , en vous considérant comme le gardien né de la liberté & félicité publiques !

Craignez les regrets , craignez les remords , Sire : redoutez sur-tout la malédiction de la nation ; qu'elle ne vous accompagne pas dans la tombe !

De votre gracieuse Majesté ,

Sire ,

Le très humble Serviteur

THOMAS BOOT Cordonnier-Royal.

P. S. Je souhaite de tout mon cœur que votre Majesté fasse son profit de ce que j'ai pris l'ingénue & franche liberté de lui dire. Si je n'ai pas tout-à-fait le malheur de lui plaire , & si elle veut gracieusement entretenir une correspondance familière avec moi , j'aurai l'honneur de lui faire part de tems en

tems de mes petites lumières & de mes foibles conseils. En récompense, je ne demande autre chose, si non que, ma femme se trouvant grosse de son premier enfant & prête à accoucher à toute heure, il plaise à votre Majesté, Sire, lorsqu'il sera venu au monde, de le tenir au batême avec votre digne femme, l'aimable Charlotte. Cette faveur ajoutée à celle que vous m'avez faite d'être votre Cordonnier Royal, ne pourra que me porter ensuite, en qualité de votre compère, à épouser vos intérêts aussi chaudemment que le plus chaud tenant de votre Ministère. Vous me devez cela, Sire. Il y a cinq ans que je vous fais crédit, & dix que je travaille pour vous. Cette grace me fera cent fois plus précieuse que si votre Majesté me fesoit Duc & Marquis, & Lord Chancelier, & Lord Trésorier & Lord de l'Amirauté.

Adieu, Sire, DIEU SAUVE LE ROI & sa fabrique!

SECONDE LETTRE**Du ROI THOMAS BOOT.**

Ami Boot, tu me dis dans ta lettre des choses choquantes, austères, séches, dures à l'oreille; des choses capables; si j'avois de la bile, de me donner la jaunisse, de me mettre en furieuse colère contre toi, si je ne connoissois à fond ton ingénuité, ta franchise, & ne favoys vraiment que tu parles de l'abondance du cœur. Non obstant, je ne me fâcherai pas, puisque tu m'en pries: mais, une autre fois pourtant, ne sois ni si transparent, ni si clair: on ne dit pas des sotises si ouvertement aux gens.

Après tout, que je sois né sous une bonne ou mauvaise étoile, qu'est-ce que cela te fait? Que je sois tête, opiniâtre, ça ne regarde personne, chacun a sa tête dans le monde:

Que je n'aye pas autant de génie que toi,
ça peut être : Qu'à ma *bonne-hommie* il man-
que , comme tu dis , l'esprit de Charlotte , à
la bonne heure : elle l'a excellent à la véri-
té , & tel que je le souhaiterois à tout An-
glois & Angloise de l'Angleterre.

Que je sois soumis aux loix comme toi,
sujet aux loix comme toi , c'estoqe qu'un tas
d'impertinens barachent tous les jours dans
des comités & sur les traiteaux Parlementai-
res , & viennent ensuite me baracher en fa-
ce : mais jamais aucun de ces baracheurs ne
me l'a si impertinemment baraché comme tu
me le baraches . Jamais personne n'a eu l'ef-
frontrie de dire , comme tu dis , que le *Souverain Lord George III.* ait des maîtres , qu'il
soit leur valet , tu dis plus : leur esclave . Je
sais comme toi que , du bon plaisir du peuple
Anglois , mon grand grand père a été appel-
lé au trône ; mais en vertu de cet appel , j'ai
droit par ma naissance à la Couronne , & on
ne peut me l'ôter . Tu dis que les Anglois
ont la faculté de punir , d'abattre , ou de chas-
ser le *Souverain Lord le Roi* , c'étoit bon tau-
tre fois , & du temps des imbéciles Stuart : mais

aujourd'hui c'est toute autre chose. Tu dis que je suis *King Anglois*, je le fais bien, puisque c'est mon pays: va, si j'étois *King* de tout autre endroit, je t'assure que je donnerois de bons coups d'escourgées à ces faquins de l'Opposition qui ne criaillent si fort, sans cesse, contre moi & mon administration, que parce que je n'ai pas, chaque jour un Marquisat, ou cent mille livres Sterling à leur donner. Tu te mets en frais inutilement pour me prouver ce que je suis & ce que je ne suis pas: je fais comme toi que je ne suis, ni Roi de Prusse, ni Sultan, ni Czar; mais le tems est un grand maître qui apprendra toutes choses.

Tu dis que Lord Bute m'a empoisonné, gagté; tu te trompes: j'ai de grandes & de très grandes obligations à cette homme; ce que tu dis de lui me déplait infiniment: je l'aime de tout mon cœur; c'est la plus belle ame, le plus brave, le meilleur citoyen des trois Royaumes.

Tu te déchaînes comme un enragé sur mes Ministres & mon Conseil: mais tu ne connois pas

pas comme moi le rare mérite & les talents supérieurs des personnages à qui je donne ma confiance. Ce sont tous, chacun des Phénomènes en leur genre, des miroirs de fidélité, de sagesse, de prudence, de désintéressement. Bute, par exemple, de qui tu dis tant de mal, est la candeur, la probité, la simplicité même. Stormont est à la fois le plus sage Ministre, le plus grand politique, l'homme le plus versé dans les intérêts des Cours qu'on puisse trouver. Sandwich est la personne la plus capable qui existe pour mener la marine de la Grande-Bretagne, & frapper de grands coups sur celle de nos ennemis. Germaine, ah ! Ami, le grand personnage ! Si les troupes Britanniques ont honteusement mordu la poussière en Amérique, je suis bien sur que ce n'est pas sa faute, mais bien celle de ce lâche Burgoyne qui a mis lâchement les armes bas, parce qu'il n'a pas de cœur. Pour North cet incomparable, ce génie profond, ce savant calculateur, c'est bien le *nec plus ultra* de tous les gens à trouver pour être placés avec gloire à la tête d'une trésorerie. C'est bien, mon ami, le Gibraltar de la Finance, comme Sandwich l'est de la Marine, Ger-

maine de la Guerre , & Stormont de la Politique. Ah ! les grands hommes , tous tant qu'ils font ; ceux qui en disent du mal , ont bien tort ! & toi , Thomas , je vois bien que tu n'es que l'écho des pamphlets , des mauvaises langues & d'un tas d'impertinens , gens mal famés , qui voudroient les voir porter la tête à l'échafaut. Mais l'échafaut n'est point pour de si braves Ministres , qui me sont si attachés , qui ont des intentions si pures & qui sont toujours de si bon accord. Ils font de leur mieux pour mon service & l'établissement de ma famille , je leur serai dévoué jusqu'à la mort.

Rassure toi , Mon ami , la bouffole de l'Etat ne peut être entre de meilleures mains que celles à qui je l'ai confiée. Mes Ministres sont des Phœnix de capacité , de lumières. Heureuse la Grande-Bretagne d'être gouvernée par eux & par moi ! ah ! que nous saurons bien terrasser , pulvériser nos nombreux ennemis , & remplir l'univers de la terreur Britannique ! nous gémissons en ce moment des désastres , des malheurs , de la décadence & même de l'anéantissement total qui semble menacer l'Empire , mais ce n'est qu'un nuage passager

qui nous fait craindre & qui se dissipera demain. Avec l'aide de Dieu & l'assistance des bons conseils de mes dignes Ministres, j'espère bien retirer la Grande-Bretagne de l'humiliation & l'opprobre où une nuée d'ennemis liés ensemble veulent méchamment la plonger. Je me flatte d'avance du succès, comme aussi de faire grandement repentir ceux de nos plus acharnés qui cherchent à nous porter le coup de grace. Je me propose bien de les mener comme de petits garçons le fouet à la main. Ils préparent des verges, mais c'est pour eux.

Un autre fois, Ami Thomas, je reviendrai aux divers textes de ta prolixie lettre. En attendant, crois que j'ai les meilleures dispositions pour la Patrie ; que mon cœur naturellement droit & sensible brûle du plus pur zèle pour les vrais intérêts de l'Etat ; qu'en qualité de premier Citoyen d'une nation libre, je ne m'intéresse qu'à sa dignité, sa félicité, sa gloire, & que loin de chercher à lui forger des fers, & à éléver sur les débris de la liberté un trône au despotisme & à la tyrannie, personne n'a plus d'horreur que moi pour une autorité sans bornes, pareille à celle qu'exercent en Russie & en Turquie les Czars & les Sultans.

Avant de finir , je dois te dire que nous veons de conclure un Traité en bonne règle avec la Cour de Vienne , & que nous tenons l'Empereur dans notre manche . Nous lui promettons un subside d'un million Sterling par année : & lui , de son côté , nous promet d'attaquer la France par les parties les plus sensibles , par l'Alsace , la Lorraine , par exemple . Il nous promet en sus de retirer les barrières des Pays-Bas des mains des Mynheers , & de nous prêter vingt-mille hommes de ses troupes , qui joints à cinquante mille Hanovriens , j'enverrai fondre à l'improviste sur ce chenil de Hollande . Je veux jeter ce morceau de terre dans la mer .

Je dois t'aviser de plus que cette impudente *neutralité armée* dont toutes nos Gazettes ont tant parlé , s'en va en fumée : j'ai toujours bien dit que c'étoit de la crème fouettée . Je n'en ai jamais eu peur , au moins ! & à l'heure qu'il est , je la crains moins que jamais . J'ai reçu Dimanche une lettre très belle de la Czarine dans la quelle elle me fait mille complimens , mille politesses , & promet de m'envoyer des pelleteries superbes , & une pelisse charmante pour l'hiver prochain .

Le Roi de Dannemark a invité mon fils l'Évêque d'Oshabruk à aller passer les premiers jours du Printemps à sa cour. Le Roi de Suède sur un simple petit billet que je lui ai écrit de ma main, a frappé de l'épée & décoré du cordon d'un de mes ordres le Chevalier Wrougthon mon Ministre chez lui. Par tout, mon ami, égards, amitié, politesses pour moi.

Autre chose : l'Espagnole, la vieille Douairière de Portugal est passée dans l'autre monde. C'est elle qui a cherché à dénouer le fil de l'alliance étroite qui est entre nous & la Majesté Fidèle, à son grand avantage. La Cour de Lisbonne n'étant plus soufflée par celle du Pardo, rentrera dans nos rets, il n'y a pas de doute.

La Hollande tremble de peur : le Juif Pinto, l'un des Espions de Lord Stormont, à la Haye, mande dans sa dernière dépêche que les Myndheers sont dans des transes affreuses, & prêts à nous offrir, tant que durera la guerre avec la France, trente tonnes d'or par mois, si nous voulons les laisser en paix.

Voilà, mon ami, le fruit de la sagesse, des grands talens & de la politique profonde de mes

Ministres. Conviens donc avec moi qu'on coureroit tout le monde , & qu'on ne trouveroit pas des hommes du même acabit. Ah ! les incomparables ! North sera Marquis , & Stormont Duc , bien sur , au premier jour.

Excuse , cher ami Boot , si je n'ai pas mis plus d'ordre à ma lettre. Le tems me presse : je vais te quitter. Les malles étrangères arrivent en ce moment : Lord Stormont m'avise que ses Espions qui lui coûtent trois mille trois cent livres Sterling par semaine , ont fait de surprenantes découvertes outre mer. Indépendamment de ce qu'il va se tenir un Conseil Extraordinaire , & que je dois vite m'y rendre , j'ai deux garnitures de boutons à finir , l'une pour le Gouverneur Elliot qui tient ferme comme un roc à Gibraltar ; & l'autre pour l'ambassadeur Yorke qui a résidé trente ans en Hollande , & qui y a fait des merveilles. Avant son départ de la Haye , il a conclu & terminé avec le Stadhouder Guillaume d'Orange , un double mariage ; l'un de mon fils Galles avec la fille de Guillaume ; l'autre du fils ainé de Guillaume avec ma fille ainée Charlotte ; c'est un assez bon parti : d'ailleurs , quand on a quatorze Enfants nés au monde , on les place où on peut &

comme on peut. Encore un coup, excuse moi, mon ami, une autre fois, je t'en écrirai plus au long. Adieu, Thomas à revoir.

A propos, aye soin, je t'en prie, de tenir prêtes, pour le premier jour, les douze-douzaines de paires de scarpins que je t'ai commandées pour mon fils l'Evêque d'Osnabruk. Ne crains rien pour ton argent : crédit est bon chez moi. Quand j'aurai touché le premier quartier de ma liste civile, je te payerai les cinq années de fournitures que tu m'as faites.

Tu es heureux au prix de moi, Ami Thomas : tu n'as que ton petit ménage & ta femme, & moi, j'ai deux ménages, deux femmes, quatorze Enfans. Le premier ménage, comme tu fais, va assez mal, à cause que la première de mes deux femmes est une dévergondée qui me casse la tête, qui fait enrager tout le monde & qu'il n'est pas possible de mettre à la raison. La seconde est des plus braves, des plus gentilles, elle fait tout ce que je veux, elle est l'objet de mes amours. Toi, l'ami, tu as seulement une femme qui est douce comme un agneau ; elle t'aime, & tu l'aimes aussi parce qu'elle le

mérite ; tu es tranquille & heureux auprès de ton petit foyer ; tu travailles à ton métier de Cordonnier ; tu as de bonnes pratiques ; tu gagnes de l'argent à pleines mains ; on ne te casse pas continuellement la tête comme à moi ; tu es cent fois plus fortuné que je ne le suis, moi qui ai plus de revenu que toi, & en sus ma fabrique qui va encore, à présent, assez bien, mais qui, je crains, tombera bientôt, si la paix ne se fait, parce que tous les débouchés me vont être fermés pour l'étranger. Mais, patience ! c'est une morte saison, qui , peut-être, ne durera pas.

Adieu donc, l'Ami, &, si tu le desires si fort , je tiendrai ton enfant sur les fonds de batême avec mon épouse Charlotte ; & puisque ta femme, comme tu dis, est prête d'accoucher , fais moi avertir de l'heure & moment, je me rendrai à l'instant chez toi. Encore une fois , adieu , bon jour , bon soir, bonne santé, Ami Thomas.

TROISIÈME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD
STORMONT.

Bravò! bravò! Victoire, victoire, & quatre pages de victoires, My Lord ! Vous avez déniché Sir Joseph Yorke de la Haye; vous avez, en grand homme que vous êtes, ouvert la tranchée avec l'ingrate & perfide Hollande, & votre Seigneurie s'apprête tout de bon à faire bravement la guerre à tout le genre humain. Que de lauriers n'allez-vous pas ajouter à ceux dont vous vous êtes déjà couvert, My Lord ! Négotiateur éprouvé, politique consommé, Ministre universellement vénéré, la toute récente levée de bouclier que vient de faire votre Seigneurie, va mettre le sceau à sa réputation.

O grand Stormont ! tu auras la gloire d'a-

voir sauvé l'honneur du Roi , de la Patrie ;
d'avoir arraché la Grande-Bretagne à l'opprobre & à l'infamie !

Admirez , admirez , Anglois , le sage Ministre que le génie d'Albion a suscité pour notre salut en ces jours de détresse & d'alarmes ! O mes Compatriotes , enflez vos voix , faites retentir les airs de vos applaudissemens ! Après que les troupes Britanniques ont honteusement mordu la poussière , & ont été ignominieusement captives au delà de l'Atlantique ; au moment où le canon ennemi qu'on annonçoit aussi fort que le tonnerre paroiffoit ébranler les fondemens de l'Angleterre ; au plus fort de la honte & du danger , apparoit Sormont pour faire avorter les desseins tyranniques & envieux des ennemis du non Breton , & procurer à la Grande-Bretagne la vengeance dûe à la Reine de la mer & à la Souveraine de la terre . Oui , à lui étoit réservé d'abattre la tête de l'hydre formidable , & d'élever la grandeur de l'Angleterre sur les ruines de tous les Trônes & Empires du monde !

Oui , My Lord , l'univers est un champ trop

étroit pour l'étendue de vos talens. Vous soutiendrez, bien assuré, les assauts de toutes les Puissances de l'Europe qu'on verra tour-à-tour venir échoüer contre les rochers de votre politique. Tous vos projets sont bien conçus: ils portent l'empreinte de ce vaste génie qui vous caractérise. Le rappel subit de l'Ambassadeur du Roi à la Haye est le plus grand coup de politique possible. L'Europe spectatrice d'un événement si imprévu, ne peut qu'admirer cette audace que donne la force & la supériorité du génie. La génération présente & future ne fera point difficulté, My Lord, d'assimiler votre Ministère à celui du grand Ximenès, du grand Richelieu, du grand Chatham, enfin à tout ce que l'univers a produit de plus grand dans le globe politique.

Que nos ennemis roulent des pierres sur nos têtes, ils en seront les premiers écrasés. Que l'orage gronde; que les flots mugissent; que les vents, les tempêtes & tous les Diables se déchaînent avec fureur, notre vaisseau y résistera, & c'est avec une certitude assurée, My Lord, que je goûte d'avance la joye du

tryomphe que remportera finallement, sous la conduite de votre Seigneurie, la Grande-Bretagne.

C'est à votre gloire que je confesse, My Lord, que vous êtes un génie rare, admirable, unique en vos opérations: que vous valez, vous seul, quatre Suffolck. Bon Dieu! Si vous aviez dans le Ministère trois *partners* de votre force; si un Lord George Germaine, par exemple, avoit votre tête, & un Comte Sandwich votre expérience; ah! que nous ferions bien une autre figure dans le monde! C'est avec raison que je vous compare, My Lord, au second tome de Chatham: mais Dieu veüille que comme lui vous ne portiez pas si tôt de béquilles!

Oui, My Lord, ceci n'est pas dit pour rire: mais, si depuis déjà quatre ans passés, le timon de l'Empire eût été mis en vos mains; si vous eussiez été le limonier en chef; ah! que vous eussiez bien mieux méné la brouette! Votre Seigneurie eût déployé toute la boutique de sa politique; elle eût dérouté tous les cabinets; formé des alliances par ci, des al-

liances par là ; cette impertinente Neutralité armée n'eût jamais vu le jour ; à l'heure qu'il est , les rebelles goujats de l'Amérique seroient réduits au devoir , & François & Espagnols battus à plate couture , poussés , repoussés jusqu'à leurs derniers retranchemens : la Grande-Bretagne eut tryomphé , mais de la bonne façon.

Au lieu de ce , My Lord , en votre absence , & pendant que votre Seigneurie s'amusoit à battre le pavé de Paris , ce bête de Germaine , & ce crâne de Sandwich ont gâté la besogne ; nous ont laissé tailler des croupières de tous côtés ; & par ma foi , si votre Seigneurie n'étoit arrivée à point , c'en étoit fait ! nous périssions .

L'heureux jour , My Lord , où il tomba à la tête de Lord Bute de vous faire asseoir sur le banc Ministriel ! la nasselle de l'Etat étoit sans pilote : elle cingloit en pleine mer au milieu de la tempête : quelle main plus capable que la votre d'en prendre le gouvernail & de la conduire heureusement au port ! Vraiment , My Lord , je puis bien croire que

votre nom retentira dans la postérité la plus reculée, & que les races futures, en apprenant les hauts faits de votre politique, & les grands coups que vous aurez frapés pendant le règne de votre glorieux Ministère, ne pourront guère s'empêcher de dire de vous, comme de cet autre : „ *Siluit terra in conspectu ejus, la terre se tut en sa présence.* ”

Vous voyez par ce petit mot de latin, My Lord, que je n'ai pas oublié tout-à-fait le petit bout que nous avons appris ensemble à l'Université de Cambridge. J'étois votre maître là : & aujourd'hui, bon Dieu ! que les cartes ont changé. Vous êtes le mien : je suis votre serviteur, je vous fais des souliers, des botes, & votre Seigneurie d'un coup de pouce donne le branle à l'univers. Que le contraste est grand !

Après ce court préambule, & ce petit grain d'encens que vous méritez bien, My Lord, je vais donc entamer une correspondance avec votre Seigneurie, puisque vous m'en avez tant de fois, & si instamment prié. Votre Seigneurie tient pour principe de politique qu'il est tou-

jours à propos pour un Ministre d'Etat de voir & d'entendre par autant d'yeux & d'oreilles que possible : vous avez raison, My Lord. Conséquemment donc, autant par devoir, que par l'amitié & l'entier dévouement que je vous ai juré pour la vie, j'entrepens une tâche au dessus, peut-être, de la portée de mon petit génie, mais non du zèle qui m'anime. — Je commence.

Que ces criards, ces chiens d'aboieurs de l'Opposition qui glapissent sans cesse contre nos sages Ministres, & qui, n'a guère disoient de vous, My Lord, que vous aviez, la berlue, que la tête vous tournoit, que vous n'étiez habile que pour donner à gauche, mettre la nation au cri, & l'envoyer à l'hôpital, qu'ils se taisent, qu'ils ne soufflent plus le mot, qu'ils aillent se cacher les calomniateurs, les imposteurs, les mal faisans !

Moi, Politicomane dans toute la force du terme, homme d'esprit, grand génie, comme vous, My Lord, je pense qu'entre deux maux, il faut toujours choisir le moindre : comme

vous, je crois que la guerre est un grand malheur, mais qu'il feroit bien plus grand encore, si la nation Britannique étoit assez lâche pour avaler, comme une pillule, les traitemens honteux qu'on cherche à lui faire essuyer de toutes parts. *La Réputation d'une nation en fait la force*, comme vous dites fort bien : &, comme vous, je suis persuadé que nous devons affronter le danger qui nous menace avec un courage mâle, & une intrépidité à toute épreuve. *Il vaut mieux avoir un ennemi déclaré de plus, qu'un ennemi secret de moins*, comme vous dites encore excellement bien. Comme vous, je ne doute nullement, My Lord, que nous ne soyons en état de faire face à un ennemi de plus ou de moins. L'essentiel, comme le pense ingénieusement votre Seigneurie, est de les connoître tous. Un coup de main, ou deux, ou trois, ou quatre, vigoureusement frapés; *frapés aux parties sensibles*, pourront ramener les nombreux ennemis que nous avons sur le corps à une appréciation plus vrai de leurs intérêts, & leur apprendre à qui ils ont à faire, & avec qui ils osent inconsidérément se mesurer.

C'est

C'est de si vrais & de si justes principes qui vous ont fait lever hardiment, My Lord, l'étendart de la guerre contre l'inique & perfide Hollande, & qui vous font encore bravuer hautement cette ligue insensée, concue par l'intrigue & l'envie, enfantée par le délitre & la sotise. C'est une si faine politique que la votre, qui arme nos bras, qui aide notre foibleſſe, qui nous inspire ce coura-ge avec lequel nous défions fièrement la mul-titude de nos antagonistes. Votre Seigneurie a admirablement bien conçu qu'il seroit dés-honorant & infame pour des Bretons de se laisser effrayer par leur nombre, ou intimider par leurs efforts. Elle a parfaitement bien senti que la nation Britannique préféreroit de s'ensevelir vivante dans le gouffre, plutôt que de lâcher ignominieusement le pied.

Noble My Lord, quelle ame est la votre! les coups que vous frappés, & ceux que vous frapperez encore, faut croire, rameneront bien ſûrement la foule de nos ennemis à la raison. Déja les Bataves rentrent dans l'usage de leur sens. Ils font à vos pieds: baifent vos genoux: ſupplient votre Seigneurie d'arrêter ſon courroux: lui crient: *miséricorde!*

Quel engourdissement! quel engouement ne leur avez-vous point causé, My Lord! Oh! vous l'aviez bien dit! . . A la vérité, vous n'avez point précipité leur St. Eustache dans l'abyme, comme vous le vouliez faire d'abord, mais, vous l'avez soumis glorieusement aux armes du Roi. C'est pour le coup, que vous allez écraser l'indépendance Américaine, que vous l'allez faire rentrer dans le néant d'où elle n'eut jamais dû sortir. C'est pour le coup, que vous allez rouer, piler, froisser, pulvériser, exterminer *nos implacables ennemis, nos éternels rivaux*, & que vous allez rudement donner de la verge au cù de ces Neutres impudens qui ont voulu sotement nous faire peur.

Approchez Richmond, approchez Rockingham & vous aussi Monsieur Shelburne, & dites-nous si, de votre vie, vous eussiez pû faire, ce qu'a fait presque en un clin d'œil l'Auguste Stormont! Ah! vive sa Seigneurie! Anglois, criez avec moi: *Huza! Huza!*

Crainte de blesser votre modestie, My Lord, j'arrête les nombreux torrens qui coulent de ma plume, & qui surement ne tariroient pas d'ici à demain, si je voulois leur laisser leur

libre cours. Je l'ai dit: le génie d'Albion a suscité le vôtre. Nous allions tous périr, si vous, My Lord, notre défenseur, notre vengeur, eussiez tardé plus long-tems à paroître.

Vous le disiez bien que, lorsque votre Seigneurie sonneroit une fois la grosse cloche, qu'elle donneroit le mot de l'ordre à Sir Joseph, les *pleutres* Hollandois trembleroient de tous leurs membres. En effet, Sir Joseph n'étoit pas à un demi mille de la Haye, que toute la Hollande étoit en deuil: on voyoit, sur toutes les faces Bataves comme un crépe funèbre. Une douleur sombre, mais poignante, mais profonde, affectoit tous les cœurs. Depuis le dernier portefaix jusqu'au premier Bourgmestre, tous étoient en alarme & dans les transes. Tous paroisoient redouter la tempête formée sur leurs têtes, & qu'ils sentoient bien être incapables de pouvoir conjurer. Oui, My Lord, jamais on ne vit nulle part, pareille affliction, pareille consternation. Ce fatal jour de Noël sera sûrement bien écrit en bonnes & grosses lettres sur le Calendrier noir de la République. Le regard de ces hommes qui, la veille, paroissoit furieux contre tout

ce qui étoit Anglois, étoit des plus timides; leur bouche qui à la nouvelle de la prise du plus petit navire que nous leur escamotions joliment, pour lui éviter la peine d'aller plus loin; leur bouche, dis-je, qui n'étoit contre nous que blasphèmes, qui lançoit des éclairs & des tonnerres à faire grincer les dents & dresser les cheveux de la tête; leur bouche, oui leur bouche, My Lord, vous crie, à cette heure, comme je vous l'ai déjà dit, *Miséricorde!*

O admirable! Cent fois admirable My Lord! que votre Seigneurie a bien su faire baisser les yeux & le caquet à ces hommes de beurre & de fromage! Voilà ce que c'est que d'être grand homme, prophète, sorcier, grand politique, d'avoir de la dextérité & de savoir la déployer à propos. J'ai toujours bien dit, comme je vous l'ai dit, que le navire de l'Etat ne pouvoit être mieux mené dans ces conjonctures critiques que par les mains de votre Seigneurie. Vous étez, *Dieu me damne*, le meilleur pilote-cotier des trois Royaumes: votre pareil n'est même pas à trouver à Boston, ni en Canada! jugez un peu! — Non, My

Lord , jamais personne n'a si bien apprécié que moi cette prudence & cette habileté consumées qui font le fond de votre tête. Ah ! que *l'ingrate* & *perfide* Hollande , comme vous l'appellez , My Lord , voudroit bien à l'heure qu'il est se dépêtrer de vos ferrez ! Si quelques tonnes d'or pouvoient faire plaisir à votre Seigneurie , ainsi qu'à vos Confrères , pour la laisser spectatrice tranquille des combats du monde , & la laisser ramasser à son aise tous les *picaillons* de l'univers , ah ! qu'elle vous les bailleroit bien volontiers ! Oui , ma foi , si par l'entremise & la protection de votre Seigneurie , son antique chère sœur la Grand Bretagne vouloit encore lui donner une petite place dans son cœur , & arrêter les brigandages multipliés de ses voleurs & forbans , je parie ma tête à couper , veux même être étranglé , pendu , si elle ne fait les plus grands sacrifices en or , argent , toile des Indes , porcelaine de la Chine , canelle , girofle , muscade , poivre , tabac , thé , sucre & caffé ; — encore par dessus le marché , si elle ne se laisse pas donner cent coups d'escourgées , cent coups d'étrivières sur le cù , si tel est le bon plaisir de votre Seigneurie .

Les Hollandois sots, mais malins, My Lord, savent au parfait ce qu'ils ont à redouter de notre courroux & de notre vengeance. Vo-yez comme ils se sont laissés patiemment pil-ler, voler, fouetter; &, tout récemment, comme ils se sont encore laissés *Chrétienne-ment* mettre à la porte de leurs maisons à St. Eustache. Comme ils trembloient, My Lord, lorsque Sir Joseph leur remettoit vos Mémoi-res Diplomatiques! je dirai en passant, & com-me par parentése, qu'ils sont supérieurement bien frappés & bien dignes d'un Ministre de la Grande-Grande-Bretagne! on voit bien clai-rement, My Lord, par ces petits morceaux de Rhétorique achevée, que votre Seigneurie n'a pas mal profité pendant son séjour à Pa-ris, des leçons de l'Académie Françoise d'où partent chaque jour tant de chefs-d'œuvre d'é-loquence. Si à l'aide de ces pièces tonnantes & du dernier sublime, les Bataves n'ont pas à l'heure même obtempéré à vos ordres, ce n'est pas leur faute, mais bien la vôtre. Vo-tre Seigneurie a été trop vite en besogne: *Elle a trop tôt sonné la grosse cloche:* falloit en-core attendre trois jours, Sir Joseph vous le dira, & vous eussiez vu, My Lord, ce que

vous n'avez pas vu, c'est-à-dire que les Mynheers, pieds-plats qu'ils sont, vous eussent livré à St. Jamais, vifs ou morts les chefs de l'*infernale & éffrénée cabale Amsterdamoise*: au moins, à l'heure qu'il est, les Van der Capellen, les Berkel, les Neufvilles, tous bâtards de la France, traîneroient la broüette à Berg-op-zoom, ou à Bréda. On ne doute pas encore, My Lord, qu'ils ne la traînent un jour, si votre Seigneurie l'exige absolument, & si ça peut appaiser sa colère & faire tomber son courroux.

Je vous le répette, My Lord, les Mynheers sont prêts à se soumettre à tout ce que votre Seigneurie exigera d'eux. Ils ne sont pas à s'appercevoir qu'ils sont les dupes de la France, qui, dans des vues basses qu'il est aisé de comprendre, a joué vis-à-vis des habitans de la République, ainsi que vis-à-vis les Insurgens de l'Amérique, *le rôle de Satan ou du Serpent dans le Paradis*. Les bons Mynheers, les vieux, ceux de l'antique roche, sur-tout, ont gémi amèrement, lorsqu'ils ont vu de certains audacieux, poussés par leur ambition, & gagnés par les *Louis François*, s'aviser d'en-

tamer une négociation clandestine & sourde avec les sujets révoltés de l'Angleterre leur ancienne Alliée & Sœur en Religion. Ils ont déploré dans la componction de leur cœur , de voir qu'une affaire aussi infame, aussi déshonorante pour des gens aussi recommandables, de tout tems , pour la bonne foi & la sincérité , les ait mis en guerre ouverte avec nous. Ils se sont rappellé , en frappant fortement leur poitrine , combien de fois nous les avons sauvés des dangers les plus pressans , arrachés de l'abyme où l'on voulloit tyanniquement les plonger. C'est , enfin , en pleurant à chaudes larmes , qu'ils ont renouvellé le tems au quel , protégés par leur Allié naturel , ils ont prescrit des bornes au despotisme & à l'esclavage dont ce Tyran le fier Louis XIV. les menaçoit autrefois (*).

Une preuve frappante , My Lord , que les Mynheers , sentent à merveille que nous sommes leurs amis , alliés & frères nés : que de nous seulement dépend leur existence , leur Re-

(*) Voyez une feüille incendiaire : *Discours à la Nation Hollandoise en général , & à la ville d'Amsterdam en particulier.* 1780. Page 5. Note de l'Editeur.

ligion , leur liberté , leur prospérité ; & qu'ils saisiront avidement toutes les voies praticables , possibles , pour renoüer avec nous : c'est qu'ils se laissent tondre comme des moutons , qu'ils se contentent de bêler , comme les brebis : c'est encore , que ce n'est qu'à contre-cœur , malgré eux , avec toute la répugnance imaginable , & parce que la France & les perfides suppots de cette Puissance , leur pousoient l'épée aux reins , leur mettoient le couteau sous la gorge , & qu'ils ne pouvoient plus reculer vraiment , qu'ils se sont laissés entraîner à l'adhésion du plan phantastique de la ridicule & bête Neutralité armée . Ils voyent bien clairement à présent la sotise & l'imprudence d'une si fole démarche . Ah ! qu'ils voudroient bien dé tout leur cœur pouvoir revenir sur leurs pas , retirer leur épingle du jeu , au sacrifice même de quelques trentaine de millions de *Guldes* . Ils connoissent à cette heure l'insuffisance & la nullité de cette ligue Moscovienne , soudoyée des Pistoles de Versailles , pour , comme on à très biendit , faire peur aux Corneilles . Je vous dirai plus au long , une autre fois , My Lord , ce que je pense personnellement de cette équipée , ou plutôt de cette cacade Russe .

Je vais , un instant , vous détailler comment s'est fait ce *pendant* de Traité Amsterdamois avec les *roüés* de Boston. Peu de personnes savent , & Sir Joseph a surement ignoré & ignore encore comment le fait s'est passé. Le voici.

Votre Seigneurie a connu sans doute à fond, pendant son Ambassade à Paris l'antique Menin du Dauphin , le nommé Paul-François Quelen , dit La Vauguyon , par les femmes. Son Père , vrai cagot , par conséquent vrai imbécile , étoit , comme vous savez , Gouverneur du Roi actuel. Il est mort le pauvre homme , & n'a emporté avec lui que les regrets des enfans d'Ignace (*). Son fils , ce Sr. Paul dont je vous parle , a été éduqué par un des Coriphées de la société . Aussi , en possédait-il au suprême degré le génie , la malice , l'astuce & toutes les rubriques. Il n'en diffère seulement , qu'en ce qu'il affecte , en sa figu-

(*) Ce La Vauguyon , père , a passé , en son tems , pour l'un des plus fameux fanatiques du parti Jésuitique. S'il n'a pas , ouvertement , autant cabalé que l'Archévêque Beaumont , c'est qu'il n'avoit , ni son front ni son audace , & qu'il étoit encore cent fois plus bête. *Note de l'Auteur.*

re rebondie, une hauteur & une morgue indicibles, bien éloignées vraiment de la modestie apparente & du patelinage reconnu des disciples de Jefus.

Eh! bien, My Lord, c'est ce même Paul, qui, mû par un Sr. Marchand, expulsé du Noviciat pour quelques petites peccadilles Jésuitiques, & entré au service du père du susdit Paul, pour lui faire la lecture pieüse de la vie de la bienheureuse *Marie Alacoque*; . . c'est lui même qui a filé & tissé cet animal de Traité, qui, avec raison & justice a excité une rupture entre nous & les Mynheers.

Nommé, tout neuf, Ambassadeur à la Haye, par la faveur de Mademoiselle de Pons, sa femme, très digne & aimable personne, favorite de Madame, (belle Sœur du Roi) ou plutôt de sa Cousine la Comtesse de Maurepas; ce Paul en question, souillé par son Ex-Jésuite Marchand, a voulu signaler l'ouverture de sa carrière Diplomatique par de grands coups, & a débuté par nous porter une botte secrete. Il a voulu imiter son confrère Vergennes dans les grands coups que cet hom-

me a frappés, en son tems, tant en Turquie, en Suéde, qu'ailleurs. Mais, My Lord, Paul Quelen n'a pas la caboche si capable que Charles Gravier *. Ce dernier qui est vraiment le Stormont François, le second Tome, ne vous en déplaît, de votre Seigneurie, a blanchi trente ans sous le harnois; le premier, c'est-à-dire, Paul, a été dix ans valet de pied des Enfans de France, a porté des talons rouges, fait des courbettes, &c. sachant donc, parce qu'on lui avoit dit, que notre Chevalier Yorke, après une résidence de 27 ans avoit, à juste titre, acquis tout le crédit imaginable sur l'esprit du Stadhouder, sur celui du Duc Louis de Brunswick, [le mentor du Stadhouder] & généralement sur les esprits des hauts Mynheers & des hautes *Vrouwes*; lui Paul, gros malin qu'il est, & frère Marchand, grand sorcier, ont tourné d'un autre côté leurs batteries. Ils ont dirigé leurs machines vers les *Kopmans* de la grande Cité, gens altiers, bourrus, entichés au possible de leurs tonnes, ne respirant que pour la fraude, la contrebande, par conséquent pour l'or & l'argent. Paul les a pris par l'hameçon du lucre, & les

(*) Nom propre du Comte de Vergennes. Note de l'Éditeur.

a tiré dans ses filets. Ces *Kopmans*, qui sont vraiment les matadors de tous les *Kopmans* des sept Provinces, ont sonné le tocsin, fait tintamare, bacanal, tapage. On les a laissés se démener dans les rets de Paul, & de son souffleur Marchand; . . . mais, fachés, piqués, de voir qu'on ne tenoit compte de leur *charivari*, ils ont noblement imaginé de rompre en visière avec leurs frères & confrères, & se sont superbement portés à ces actes inouïs de Souveraineté, *introuvables* dans les annales de la République, & qui lui ont mérité l'animadversion de la Grande-Bretagne, CURATRICE & PROTECTRICE née des Provinces des Pays-Bas. C'est à ce Paul, My Lord, & à son frère Marchand, que votre Seigneurie doit attribuer le plan de cet insolite Traité dont les conséquences sont devenues & deviendront pour des millions de siècles si fatales aux Bataves.

Pour vous déridier le front, My Lord, & vous faire connoître la malice Jésuitique, je vais vous rapporter une anecdote que vous jugerez bien digne de l'astuce infernale des disciples d'Ignace. Le trait est certain: n'en doutez pas.

C'est dans le Caffé Fran^çois d'Amsterdam, j'en-tens le nouveau, car le vieux n'est fréquenté que par des Juifs & des Anglois ; oui, c'est dans ce *Coffée-house* que se sont faites les premières entrevues de Paul, de son Jésuite & du roüé Député de Boston, avec le Pensionnaire Berkel, le Marchand Jean de Neufville, Capellen & Compagnie ; — &, c'est dans un des lieux les plus honnêtes, dans ce que nous appelons ici un *Brothel*, & ce qu'on appelle en Hollande un *Musico*, qu'ont été dressés les articles du fanatique Traité. Les Capellen, les Neufville & les Berkel étoient déguisés en matelots, feignant d'arriver des Indes, & contrefesant l'ivrogne ; le roüé & pendart Américain étoit habillé à la *Fran^çoise* : habit de bouracan, veste blanche, culotte noire, une bâdine à la main, & un crapaud à sa perruque ; — Paul avoit un habit plat, un air plat, les cheveux plats à la *Jésuite* ; à son air niais, on eût dit qu'il ne pouvoit dire deux : on l'eut aisément pris pour son père dont tout le mérite en son vivant, étoit d'écrire à la Vierge & de servir la messe aux Capucins (*). L'Ex-

(*) Voyez les mémoires du tems. *Note de l'Editeur.*

Jésuite Marchand ressembloit à un Fiacre: les moucheurs de chandelles du *Musico* avoient meilleure mine que lui..... Voilà, My Lord, comme a été fait & conclu ce Diabolique Traité. Jamais l'Enfer, comme vous avez bien dit, l'autre jour, n'en a machiné un pareil. Il en eut fallu bien moins vraiment, My Lord, pour aigrir votre bile & attirer aux Mynheers le juste ressentiment de votre Seigneurie. Mais les esprits de travers, les mauvais sujets de l'Opposition surtout, trouvent mauvais que vous ayez fait gronder la foudre pour ce qu'ils appellent une *peccadille nationale*: ils regardent comme le comble de la plus haute imprudence de ce que V. S. a laissé entrevoir un si fureux penchant à la vengeance, pour un procédé, disent-ils, de si peu d'importance. Eh! Quel mal, ajoutent-ils, ont fait aux Anglois des lettres écrites par un Marchand du *Zuid-derzee* à un agent du Congrès! Le projet d'un traité de commerce à former entre l'Amérique Angloise & la Hollande, qui ne pouvoit se consommer sans le concours des Etats-Généraux, ni s'effectuer qu'après l'indépendance bien reconnue, bien affermee des *insurgens*, étoit-il capable d'empêcher les armées & les

flottes Britanniques de battre , de remettre les Américains sous le joug de la mère patrie ? Ce ne sont certainement pas des ouvertures éventuelles , des propositions préparatoires , qu'on ne doit réaliser qu'après , & en conséquence de l'événement qui influent sur le succès , qui décident du sort d'une querelle , dont sa décision dépend des canons & des fusils . S'il n'y avoit pas de grandeur à s'occuper de ces détails mercantilles , pendant que l'Amérique n'est pas encore libre , il y avoit au moins beaucoup de petitesse à s'en plaindre , pendant qu'elle n'est plus esclave .

Que le Marchand & le Pensionnaire d'Amsterdam soient répréhensibles aux yeux de la confédération Batavique pour avoir autorisé , sans l'aveu , sans la participation de leurs Co-associés , une négociation clandestine , cela n'est pas incompréhensible : c'est aux Etats de Hollande à apprécier leur conduite , à les réprimander ou punir , si elle est jugée inégalé , ou inconstitutionnelle.... Voilà , My Lord , comme raisonnent vos antagonistes , tous les ennemis de votre gloire & du succès prospère de vos sublimes Négociations . Les plumes

venales vous taxent de mauvaise foi, My Lord; il y a plus: elle disent que vous avez agi comme un Sot, en éventant la mine. Indépendamment, soutient-on, des autres motifs qui devoient engager votre Seigneurie à dissimuler des affronts réels, si vraiment nous en avions reçus, la politique exigeoit de votre part, dans cette conjoncture, un silence absolu sur cette infidélité prétendue de nos alliés.

Si réellement, ajoute-t-on, la négociation Amsterdamoise pouvoit être envisagée par l'Angleterre comme une trahison de la part de ses voisins, elle auroit pu en tirer un meilleur parti en dissimulant, qu'en faisant un si fureux tapage. Dès que la conclusion du Traité que ces liaisons clandestines préparoient, pouvoit lui paroître allarmante, dangereuse; ne devoit elle pas bénir le hazard heureux qui lui a découvert un complot, dont, sans lui, elle n'auroit pu avoir que des soupçons ou des indices? il lui assuroit les moyens de dissiper cette espèce de conjuration, & d'en éluder l'effet. En ensevelissant dans un profond secret, les pièces qui en constatent l'éxi-

stence, on pouvoit travailler efficacement en Hollande, à déconcerter les conjurateurs, & à prévenir leurs mauvais desseins. Ces renseignemens précieux, en apprenant ce qu'on avoit à craindre ou à espérer, à distinguer les amis des mal intentionnés, fournisoient des lumières sur la conduite qu'on devoit tenir pour augmenter son parti, & affoiblir le parti contraire.

Mais cette découverte une fois rendue publique, n'est plus qu'une mine éventée qui devient inutile, pour ne pas dire nuisible. En sonnant le tocsin, comme vous avez fait My Lord, pour des paperasses de peu de conséquence, votre Seigneurie s'est ôtée la possibilité d'en faire usage. Vous avez forcé le parti qu'elles intéressent à les justifier, & celui qu'elles choquent à rester muet.

D'ailleurs, en faisant un bruit épouvantable pour si peu de chose, en sonnant la grosse cloche, selon vos expressions, My Lord, vous avez ruiné sans ressource le parti de l'Angleterre en Hollande. Votre Seigneurie a fait connoître que la Grande-Bretagne cher-

choit à allumer le flambeau de la discord dans le sein d'un pays allié, qu'elle avoit un intérêt pressant de ménager, & qu'elle feignoit de vouloir conserver. Elle a réduit ses partisans à la nécessité d'abandonner ses intérêts, & ses adversaires à l'obligation de les y contraindre. Les uns ne peuvent plus défendre sa cause sans honte, ni les autres le souffrir sans indignation. Après l'éclat scandaleux qu'a fait V. S. qui oseroit encore, dit-on, My Lord, pancher pour la Grande-Bretagne ? la moindre disposition à l'excuser ferroit une lâcheté, & le zèle pour la servir une trahison (*).

On finit par dire, My Lord, que la tête a tourné à votre Seigneurie dans cette occasion ; que rien n'égale la mal adresse que vous avez montrée dans cette conjoncture délicate, que les bavures d'un côté, & la fermentation de l'autre qu'elle a occasionnée en Hollande.

Quoiqu'en disent les détracteurs de votre

(*) Lisez, My Lord; on plutôt ne lisez pas le nouveau *Journal Politique, Civil & Litteraire*, car V. S. auroit, je pense, un grand creve-cœur.

mérite, My Lord, la voix publique est en faveur de Votre Seigneurie, & la plus saine partie de l'univers ne peut s'empêcher de reconnoître en vous le plus grand homme d'Etat qui existe dans tous les cabinets. Qu'on ne nous parle pas d'un Maurepas; ce n'est qu'une vieille cervelle farcie de bons mots, de quolibets & de calembours; — Qu'on ne nous parle pas non plus du *gobe-mouche* (*) de Vergennes, c'est un homme pusillanime & foible, qui ne fait que de l'eau claire; — Qu'on ne mette pas non plus en parallelle avec votre méritante personne un cagot de Kaunitz, un hipocondre de Panin, un pituiteux Scheffer, un *Robinocrate* de la Floride-blanche: ce sont My Lord, tous petits garçons qui devroient aller apprendre leur A. B. C. à votre école. Le Roi de Prusse même qu'on fait passer pour la fleur des politiques du siècle devroit venir prendre des leçons de votre Seigneurie. Les Gazetiers salariés de la France qui vous déchirent à belles dents, qui se jet-

(*) Rien de plus injuste que cette épithète, tirée d'une Satyre, intitulée: *Les étonnemens des Chartreux*; M. de Vergennes est sûrement le meilleur Ministre qui existe.

Note de l'Editeur.

tent sur votre personne comme les corbeaux se précipitent sur les corps morts pour les dévorer, reconnoîtront un jour, (ils le reconnoissent déjà, mais ils font payez pour ne le pas dire) que votre Seigneurie posséde au suprême degré les talens rares d'un administrateur d'un grand Empire. Ils voyent à leur grand creve-cœur, My Lord, que vous tenez si bien en bride toutes les Puissances du monde, qu'aucune n'ose broncher. Ils voyent que la Czarine qui s'étoit donnée les airs de proposer fastueusement cet imbécille & virulent système de *Neutralité*, & qui, comme un second Phaëton prétendoit, non mener le char du Soleil, mais celui de tout l'univers, ils voyent, dis-je, comme elle se tient toute coite, depuis que votre Seigneurie lui a montré les dents. Ils savent encore que le petit Marquis de Brandebourg, qui voudroit bien avoir sur mer, autant d'influence qu'il en a sur terre, ayant eu l'audace d'écrire, l'an passé, à Sa Majesté, au sujet de quelques petits navires que nous lui avions faisis, " que le " Roi de la Grande Bretagne auroit la bon-
" té de payer les frais causés aux propriétai-
" res de tel & tel vaisseau, suivant le comp-

" te qu'il plaisoit au dit Marquis de lui en-
 " voyer ; au défaut de quoi, il menaçoit Sa
 " Majesté de tirer sur elle une lettre à vue
 " sur l'Electorat de Hanovre." Tous ces
 gens savent , dit-je encore , comment Fréde-
 ric a rabattu de son caquet , & baissé le ton ,
 lorsque votre Seigneurie a commencé à lui
 parler . Comme vous avez aussi bellement re-
 lancé , My Lord , ce Rodomont de Comte de
 Welderen qui , en partant , vous menaçoit ,
 vous & la Grande Bretagne , de son courroux
 & de celui de sa République qu'il annoncoit
 comme allant devenir notre plus plus mortel-
 le , plus implacable , & plus acharnée ennemie .
 Enfin , incomparable My Lord , comme vo-
 tre Seigneurie en impose hautement à la Fran-
 ce , à l'Espagne , à l'Amérique , à tout l'uni-
 vers , dans un tems où toutes les Puissances ne
 semblent s'occuper qu'a nous forger des fers ,
 nous abymer , nous détruire .

En bravant , comme vous faites , tous les
 dangers , My Lord , & en défiant hardiment
 toute l'Europe , presque entièrement liguée
 pour nous humilier , vous présentez dans le peu-
 ple Breton un spectacle que n'offroient pas la

Majesté, la grandeur & la fortune du peuple Romain dans les conjectures les plus allarmantes de son histoire. Rome incendiée par les Gaulois, prête à l'être par Annibal, ne montra pas plus de résolution, de courage, d'héroïsme que la Grande-Bretagne n'en fait paroître aujourd'hui. Nos ennemis sont forcés d'en convenir à leur honte, & c'est ce qui fait leur désespoir & votre gloire, My Lord.

Je suis obligé de m'interrompre. Le Chevalier Yorke qui est sur son départ, me mande à l'instant pour prendre mesure de ses bottes de Campagne, de ses souliers d'entrée, de ses escarpins de bal, pour lui & toute sa maison. Dieu veuille, My Lord, qu'il fasse de bonnes affaires à Vienne, & qu'il justifie dignement le choix honorable que votre Seigneurie a fait de sa personne. Sir Joseph que je connois parfaitement, est un homme du plus grand mérite, justement estimé & respecté dans toute l'Europe. Le Roi d'Angleterre, comme dit Martin Sherlock, est bien représenté dans toutes les Cours; mais il n'a certainement aucun Représentant qui lui ait fait plus d'honneur que cet Ambassadeur. Son mérite

seul me commande son Eloge, dit Sherlock, & à moi (*), c'est la reconnaissance qui me le dicte.

Ne vous en déplaise, My Lord, si Sir Joseph ne vaut pas plus que votre Seigneurie, il en vaut toujours autant. Votre fulminante éloquence, ou plutôt celle du fulminant *Fraser*, ce petit vil Commissaire de Dunkerque votre Secrétaire, l'a un peu mis en discrédit dans le monde; mais on ne l'en aime & respecte pas moins. Je vous le dis amicalement, My Lord, vos brulots *diplomatiques* sont terribles. Ne vous fachez pas, s'il vous plait, ou si vous vous fachez, vous aurez deux peines: car je dis la vérité tout cru, comme elle me vient à la bouche.

Quand j'aurai pris mesure de mes souliers & de mes bottes, je vous parlerai plus amplement, My Lord; — adieu l'ami, *Vale, care Condiscipule!*

(*) Je faisais de même ici avec plaisir l'occasion de faire à M. le Chevalier Yorke mes sincères remerciemens, & de l'assurer de ma reconnaissance éternelle. Note de l'Editeur.



QUATRIÉME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD
STORMONT.

Je quitte à l'instant Sir Joseph & mon tire-pied, My Lord ; soudain je reprens la pluie & le fil de l'histoire. Il s'agit de vous dire ici succinctement ce que je pense du système politique, des vues, des intérêts des diverses Puissances ; & l'idée que j'ai de leurs richesses, trésors, armées, forces de terre & de mer ; de la grandeur, petitesse, esprit, ignorance de chaque Empereur, Roi, Monarque, Potentat, & généralement de tous ces petits petits Princes, si petits, si petits, qu'il faudroit bien le microscope d'Hervey pour les voir. Cette Epitre, je pense, paroitra bien digne à vos yeux de tenir place dans les premières poches de votre porte-feuille.

E 5

Parlons d'abord, My Lord, de cette Russie, de cet Empire hyperboréen si étendu & si vaste que le soleil se leve & se couche dans ses Etats; Gouvernement ambitieux, pauvre, très peu politique ; qui ayant la moitié du monde sous sa domination, porte encore ses regards sur l'autre, & dont chaque victoire est pour lui un dégré vers sa chute ; dont le trône a été, n'a guère, renversé ; dont une femme a pris la Couronne du tambour, du matelot, du Charpentier *Pierre*, & l'a mise sans façon sur sa tête. Cette femme, comme on dit, est une maîtresse-femme : elle joue le petit *Solon*, le petit *Licurgue*, la petite *Sémiramis*. Elle nous aimoit autrefois, elle ne nous aime plus aujourd'hui : elle étoit jadis notre très humble servante, & à cette heure elle veut que nous soyons ses très humbles serviteurs. Ils ne faut pas ça, My Lord ! Catherine s'est vendue à la France pour des colifichets, des brinborions : elle a envoyé dans les Dunes une flotille payée des beaux deniers des François. Catherine tout bel esprit qu'elle est, ne connoit pas cet axiome fameux de ce sage Grec : *Respice finem*. Votre Seigneurie eut bien fait vraiment de le lui ap-

prendre. Elle a fait une grande sotise en ne fesant pas prendre ou détruire , l'an passé , ces galères Moscovиennes , & fourer Palibin & Borrissoff à la Tour. Ce coup hardi eut été applaudi de toute l'Europe ; & un nouveau fleuron de laurier ou de myrte eut été ajouté à la Couronne de votre Seigneurie.

Je pense moi , My Lord , que vous étiez brouillé alors avec votre beau genie. Le bon Monsieur Joly de St. Valier vous disoit pourtant bien : 1^o. que V. S. anéantiroit dans un instant la *Stulte* ligue qui s'étoit formée dans le Nord , sous prétexte de la Neutralité , & sous les auspices des Puissances ennemis. Vous deviez bien présumer , My Lord , comme vous le disoit ce Monsieur , que la Czarine qui est le chef de cette ligue , & très peu riche , ayant perdu la meilleure partie de ses forces ; les autres Puissances auroient été fort peu disposées à hazarder les leurs ; & que si elles l'eussent fait , il eut été très aisément à V. S. de les détruire. La chose eut été d'autant plus facile qu'il est impossible , comme vous ajoutoit ce Monsieur Joly , qu'il y ait jamais une grande harmonie entr'elles. 2^o. Votre Sei-

gneurie eut entravé la Hollande. 3°. Elle eut ôté à la Czarine les moyens de former par la suite une pareille flottille; car M. Joly croyoit, qu'outre la perte de ses navires, il lui seroit impossible de trouver un nombre suffisant de matelots expérimentés, encore moins de *roubles*, pour former de pareilles galères. 4°. Votre Seigneurie eut ôté à nos ennemis des secours puissans dont ils ne peuvent se passer. 5°. Débarrassés de cette inquiétude panique, nous eussions pu faire agir librement nos flottes contre nos ennemis, & frapper de grands coups. 6°. Enfin, votre politique, My Lord, eut brouillé à l'aise la France, l'Espagne & l'Amérique avec les Puissances de la fâte ligue du Nord qui n'eussent pas manqué, comme remarque fort bien M. Joly, d'attribuer cet échec, à ce que la France n'a fait l'année dernière aucun mouvement pour contenir la flotte Britannique, & qui l'eussent accusée d'avoir ainsi sacrifié ses alliés, ce qui, croit le même Monsieur, les eut éloignées de faire dans la suite aucun mouvement en sa faveur. D'après ce qu'exposoit à V. S. M. Joly de St. Valier, My Lord, la destruction des Russes devoit vous paroître un coup décisif,

que vous n'eussiez sûrement pas du manquer, qui certainement eut sauvé l'Angleterre, & arrêté pour toujours l'effort dangereux des Puissances Néutres. L'Angleterre pouvoit regarder l'arrivée de la flotille Moscovienne dans les Dunes, comme un de ces heureux hazards, qui faisis à propos changent tout-à-coup la face des affaires. Est-il possible que V. S. n'est pas apperçu le bon sens, la pénétration, les vues vastes & profondes de ce M. Lieutenant-Colonel Joly de St. Valier, & que vous l'ayez renvoyé comme un *pêteux*, avec 150 liv. Sterling, seulement? Vraiment, My Lord, cet homme valoit bien votre Fraser, votre Cumberland, votre Jésuite d'Irlande! Après tout pourtant, votre Seigneurie peut avoir eu ses raisons pour avoir tenu une conduite opposée. Il ne m'appartient pas, My Lord, de pénétrer tout-à-fait dans la profondeur des Mystères de votre inaccessible politique. Sûrement que votre Seigneurie a pensé comme pense ce sublime politicien qui dit " que les " Moscovites, après s'être montrés, quelques " mois, sur les mers, retourneront dans leurs " glaces, où ils seront bien aises de retrouver leurs vaches."

Qu'est aujourd'hui la Prusse ? My Lord Fréderic, jadis grand, victorieux, intrépide, n'est plus, comme a dit l'honorable M. Nathaniel Wraxall, ce grand Prince, ce grand Général qu'on admirait en lui, il y a quelques années : succombant sous le poids des années & des infirmités, il a vu sa réputation décliner : livré aujourd'hui à l'esprit d'avarice & de rapacité, devenu capricieux, bourru, il a perdu sa popularité : il ne vit plus comme il faisoit, au milieu de son peuple : il s'en est éloigné, & s'est enfermé comme un *Chartreux* dans les sombres appartemens de Postdam : à peine ses soldats l'aperçoivent-ils : il est devenu méfiant, jaloux de son héritier, arbitraire & tyrannique dans les ordres qu'il donne : en un mot, on ne trouve plus en lui le héros qui combattoit à Lissa, Rosbach, &c. &c. Non, ce n'est plus ce grand Roi, ce grand guerrier, ce grand politique, qui, de son *Sans-Souci*, dans ses vieilles bottes, gouvernoit l'Europe : mais un Prince qui ayant perdu sa réputation a fini par aliéner entièrement ses troupes qui s'en plaignent presque universellement, le blâment & comme Monarque & comme Général, l'accusent

de ne les avoir pas conduites dans la dernière guerre avec l'Empereur, comme elles étoient accoutumées de l'être autrefois, & de les avoir traitées avec une sévérité aussi peu méritée qu'inutile. La Prusse, My Lord, qui a étonné un instant l'univers, va éprouver le sort de toutes les grandeurs humaines ; cette domination qui lui donne l'Empire, est, comme l'a dit un Auteur, à la veille de descendre dans le tombeau avec son antique Héros, & de s'enfouir dans le même caveau.

Qu'est la Suede ? Un Royaume gouverné par un Prince que l'argent de la France a porté au trône, & rendu absolu en 1772 ; une Monarchie qui n'a ni sou, ni maille, ni crédit, ni forces. La Suede moderne comme l'a justement remarqué l'honorable M. Wraxall, n'est plus cette Puissance qui sous Charles XII. faisait marcher des armées en Saxe, en Bohème, & portoit la terreur aux portes de Vienne & de Versailles. Elle s'est donnée en spectacle à l'Europe par une révolution inouïe ; à l'aide des pistoles de Versailles, Gustave s'est élancé sur le Trône, & s'est enfoncé la Couronne sur la tête qu'il ne portoit qu'à de-

mi. On l'a vu passer dans un jour d'un pouvoir suborné à une autorité absolue. Mais la nation , actuellement esclave , peut à tout moment redevenir libre & récupérer ses droits , & son Roi rentrer sans sa première sphère.

Qu'est le Danemark ? Ecoutez encore l'honorable Nathaniel , My Lord ; il vous dira : que c'est une nation de voleurs & de pirates ; un Prince Idiot qui a fait d'une intrigue d'amourettes une affaire d'Etat ; qui a employé le bourreau ; qui a fait descendre une Reine du Trône , à son éternelle honte ; un Gouvernement , un Ministère & une Regence incapables & foibles ; une partie de l'Empire à peine contenue , une armée impuissante , une marine trop faible pour pouvoir nous faire du mal ; une Puissance enfin que nous pouvons écraser en un instant.

Qu'est le Portugal ? un Etat aussi pauvre qu'un Etat rempli d'or & qui n'a que de l'or , doit l'être ; gouverné par une Princesse bigote , sans génie , ni malice , qu'on amuse avec des *Indulgences* & des *Agnus Dei*.

Qu'est

Qu'est la Pologne ? un Empire mutilé, sans forces, ni nerfs : ayant pour chef un phantôme de Roi, plus heureux cent fois lorsqu'il reposoit sous les courtines de Petersbourg, qu'il ne l'est aujourd'hui qu'il porte le sceptre des Polacres.

Qu'est la Sardaigne ? un Royaume de nom, un pays de marmotes. — Naples ? une Monarchie sans puissance militaire, ni maritime, ni commerçante ; régie par un Roi dont tout le mérite est de galoper à *Portici*, à *Casterta*, à *Nitica*.

Qu'est Rome, Venise, la Toscane, Gènes, Milan, Modène ? Des squelettes de Gouvernement qui n'ont que la peau & les os. Des images de Princes, des Puissances de fiction. Des Républiques qui ne figurent que sur la carte ; des peuples qui n'aiment que le joug ; incapables de tout.

Qu'est la Hollande ? un Pays, comme on a dit, de *Canaux*, de *Canards*, des *Canailles*, habité par des *magots*, d'automates ambulans, avares, injustes, durs, sans Religion, sans pres-

que aucun sentiment humain, l'objet du mépris universel, dont le seul Dieu adoré est Plutus. Une marine foible, une milice peu nombreuse, fournie d'hommes, *la lie de la terre*, par les Démoniaques manœuvres des *Zielen-Verkoopers*; (*) des Amiraux, des Généraux, sans expérience ni valeur; une politique étroite, guidée par un intérêt servile; des établissemens sans défense, prêts à ouvrir leurs portes au premier gros de flibustiers qui voudra les attaquer. Une Puissance qui se forge à elle-même des fers plus pesans que ceux dont elle étoit chargée sous le sceptre d'airain de Philippe II. se précipitant par une funeste fermentation devant les horreurs qui doivent la flétrir.

Qu'est la France? une Empire à ressources à la vérité, grand corps politique, fort, vigoureux & bien constitué; mais des campagnes dé-

(*) *Ziel-Verkooper* revient à vendeur de chair humaine. La plus vile ruse, la supercherie la plus condamnable guident cette espèce de monstres qui ne s'enrichissent qu'en raison du nombre de malheureux qu'ils ont fait. On ne doit pas rougir de dire qu'ils sont protégés par les Magistrats.

fertes, des Provinces pauvres, un peuple gémissant sous le poid des malheurs publics, des charges, taxes & impôts multipliés qui l'accablent, mourant de faim, (*) gouverné par un Prince sans tête, des Ministres sans grandes vues, sans principes réfléchis, faisant beaucoup de bruit & peu de besogne ; un Empire engagé avec des dettes énormes dans une guerre désastreuse, dans une alliance ruineuse, & qui doit trouver son humiliation & l'accroissement de ses malheurs dans la révolution qu'elle a inconsidérément projeté d'opérer.

Qu'est l'Espagne ? L'image de la pauvreté & de la misère ? Un Etat fertile, mais inculte ; des Grandesses dans l'opulence & des peuples dans l'indigence, sans bas, ni sabots aux pieds ; Gouverné par un Prince foible, moitié imbécille, uniquement occupé de la chasse, & laissant le timon de l'Empire entre les mains de Ministres présomptueux & ignares ; entraîné par les intrigues de la France dans une

(*) Il y a dix ans qu'on comptoit dans la Marche & le Limousin plus de quatre mille personnes mortes de famine.

guerre où il ne peut que perdre, & qu'il ne pourra terminer qu'aux dépens de grands trésors.

Qu'est l'Amérique ? un vaste tombeau ; des contrées dépeuplées & désertes ; des Colons Indigens , trahis , vendus , esclaves de petits tyrans ; livrés à toutes les horreurs de la guerre , forgeant eux mêmes dans leurs foyers les chaînes du plus dur despotisme ; courbés déjà sous le faix des dettes publiques . Ravagée par ses ennemis , ruinée par ses défenseurs , & ses nouveaux maîtres , cette terre fortunée se voit à cette heure couverte du sang de ses habitans .

Tel est en raccourci , My Lord , le tableau que j'ai cru essentiel de tracer à votre Seigneurie pour son instruction . Parlons un peu à présent de la Maison d'Autriche , cette Puissance qui nous doit tout ce qu'elle est , & qui a autant d'intérêt à nous ménager que nous pouvons en avoir à la fortifier dans nos intérêts . Ecouteons encore un instant , My Lord , l'éloquent Nathaniel M. Wraxall . Cet honorable , le seul peut-être des Bretons , qui , dans la

plus forte des crises , n'a pas non plus que votre Seigneurie désespéré du salut de l'Empire.

Il a dit à la face des trois Royaumes , " que le genie tutelaire de la Grande Bretagne , avoit rappelé dans son sein une grande Princesse dont le cœur étoit le foyer de toutes les vertus & de toutes les grandes qualités , mais qui sur le déclin de sa carrière étoit devenue à peu près inutile à ses Etats : son grand âge , beaucoup de dévotion , plus que tout encore trois Archiduchesses , ses chères filles , mariées à des Princesses de la maison de Bourbon , tout concourroit à la rendre pacifique : sa mort a changé tout-à-coup le système du Cabinet de Vienne : — Joseph II. héritier de ses vertus & de ses vastes Domaines , ayant de plus les vertus particulières de son sexe , plein de feu , d'activité , d'ambition , de courage , dévoré par la soif de la gloire , connoissant parfaitement , non seulement les peuples qui lui sont soumis , mais une grande partie de l'Europe , particulièrement la France , voisin inquiet qu'il ne voit point sans jalousie ; ayant une prédilection marquée & connue pour l'An-

gletterre : s'occupant sans relâche des moyens d'illustrer son nom , & d'ajouter à la prospérité de ses Etats , en les faisant participer aux richesses du commerce : aux quels on fait qu'il a déjà ouvert quelques canaux : supérieur aux préjugés religieux , à l'influence qui dérive des connexions de famille : adoré de ses sujets qui révérent en lui la justice du Monarque & les talents du Général : Joseph enfin qui dans la courte guerre de 1778 a eu un ascendant si marqué sur la Prusse : *qui dans ce moment-ci a sur pied 3 à 4 cent mille hommes des plus belles & des meilleures troupes qui existent sur terre , troupes qui n'ont , posé les armes qu'avec un regret marqué & qui n'ont pas dissimulé dans le tems combien leur coûtoit le sacrifice que faisoit leur Prince aux dispositions pacifiques de feuë Marie-Thérèse ; tel est l'allié puissant dont la Grande-Bretagne doit à l'instant même rechercher l'amitié ; nous y avons des droits , nous avons soutenu les prétentions de son ayeul à la Couronne d'Espagne ; nous avons affermi le trône chancelant de sa mère : voilà du moins des réminiscences qui conduisent à des ouvertures . —*

Mais , direz-vous peutêtre , My Lord , qu'elles feront ces ouvertures ? Que proposerons nous à l'Empereur pour l'engager à nous assister ? L'honorable M. Nathaniel vous l'apprend :

Premierement , pour le mettre en état d'entrer en Campagne , la Chambre , commencera avant tout pour voter en sa faveur un million Sterling : (c'est peu de chose) en second lieu , on ouvrira le port d'Anvers qui sera déclaré libre : (rien n'est plus facile) troisièmement , comme on fait qu'il desire quelques établissements dans l'Inde , on lui offrira Malacca , Ceylan , Cochin , Negapatam .

L'avance d'un million Sterling est indispensable , il est notoire que l'Empereur a besoin d'argent : si l'on objecte la detresse nationale , si l'on dit que dans les circonstances présentes on n'est pas en état de sacrifier un million à l'acquisition d'un allié si puissant , au nom de Dieu , My Lord , dès l'instant même , tombons à genoux , & demandons la paix comme le fit Louis XIV. en 1709. à Gertruydenberg .

Ouvrir le port d'Anvers , & le rendre libre , c'est à la fois obliger un allié précieux , & nuire à un ennemi : si le port d'Anvers est rétabli dans son ancienne splendeur , Amsterdam est ruiné . La situation de l'Escaut est infiniment supérieure à celle du Texel , & bien plus favorable au commerce ; je sais que les Hollandois ont pris beaucoup de peine & dépensé beaucoup d'argent pour gêner la navigation de l'Escaut , que non seulement ils y ont même construit des ouvrages en maçonnerie : c'est de l'argent qu'il en coûtera pour supprimer ces obstacles . à l'égard des Etablissemens qu'il est convenable d'offrir à l'Empereur dans l'Inde , il sera singulierement sensible à cette attention , si l'on peut en juger par l'application avec laquelle il s'est attaché à s'en procurer , en s'emparant des îles de Nicobar . Un quatrième moyen de l'intéresser scroit de diminuer les droits sur les dentelles de Flandres & sur d'autres articles exportés des Pays-Bas Autrichiens .

Si par ces moyens , My Lord , on réussissoit , comme dit l'honorable à l'obtenir l'alliance de l'Autriche , les avantages qui en résulteroient pour nous se présentent d'eux-mêmes en foule . Quelle diversion en notre faveur , si com-

me le fit en 1744, le Prince Charles de Lorraine, l'Empereur se portoit sur le Rhin pour redemander comme son patrimoine, le Duché de Lorraine, & l'Alsace comme dépendante de l'Empire ; le Roi de Prusse n'est pas en état de porter sur le Rhin une armée de 50 mille hommes : l'armée Impériale s'y recruterait avec facilité, & tous ses mouvements seroient si rapides que dès le 1^{er} Juin prochain on la verroit aux portes de Strasbourg ; il faudroit alors que la France portât une armée de 50 mille homme à 50 mille de ses frontières : qu'elle s'occupat de ses troupes de terre. Adieu sa Marine si vantée. Ses Finances épui-sées par le Bureau de la guerre ne seroient plus versées dans la caisse du Bureau de la Marine : on ne verroit plus les chariots chargés d'espèces prendre la route de Brest & de Toulon : l'Espagne & la Hollande se ressentiroient du même coup : leur marine tomberoit en déca-dence : nous aurions rempli notre objet ! un noble Lord a récemment dit & répété en Parlement le mot célèbre : *delenda est Carthago*, il faut détruire la marine de France : on ade-mandé comment on s'y prendroit pour effectuer cette destruction ; l'honnorable vient de ré-pondre à cette question : formez une alliance

avec l'Empereur, & la marine de la maison de Bourbon est détruite.

Quel grand homme ! quel profond politique que ce Monsieur Wraxall, My Lord ! La Nation lui doit une superbe statue ; & à sa mort, il merite bien d'être enterré à Wesminster avec le grand Chatham & votre grand Seigneurie.

l'Amérique, la France, l'Espagne, la Hollande s'étant ouvertement déclarées nos ennemis ; les Puissances neutres ayant formé une ligue dont l'objet, s'il eut été bien suivi, étoit visiblement de fournir à leur gré des armes & des munitions à nos ennemis déclarés ; les têtes foibles qui composent notre foible opposition, se font plaintes de ce que nous n'avions pas un seul allié à opposer cet univers conjuré ; bien des gens bien ou mal intentionnés avoient la foiblesse de les croire & de se livrer au découragement, lorsque sortant des nuages comme un astre brillant, M. Wraxall, comme on a dit, a rendu la lumière à cet hémisphère obscurci : a montré du bout du doigt dans le lointain un torrent de gloire à venir, qui échappoit à l'infirmité de ma vue & de la vo-

tre, My Lord ; a enfin présenté à tous nos yeux étonnés un allié plus puissant à lui seul que le reste de l'univers ensemble , l'Empereur d'Allemagne ! pour échauffer encore l'éclat qui l'environne , avec quel déluge de solide éloquence , avec quel savant pinceau n'a-t-il pas distribué les ombres sur tous les objets politiques qu'il a d'abord passés en revue dans son profond discours ?

Tout ce qu'on peut raisonnablement reprocher à M. Wraxall , My Lord , c'est un peu plus de générosité. Pourquoi ne pas donner annuellement un million à l'Empereur ? La conquête ou l'anéantissement de la France , de l'Espagne , de la Hollande : l'Amérique à rentrer dans l'allegeance , tous les projets de la Neutralité armée déconcertés ; tout cela , My Lord , ne vaut-il pas bien le million annuel ? & si effectivement l'Empereur a confié à l'honorable M. Nathaniel Wraxall qu'il avoit besoin d'argent , pourquoi ne pas lui en compter deux pour la premiere année ?

Si M. Wraxall est le plus grand , il n'est pourtant pas le seul spéculateur dont se glori-

fient nos trois Royaumes : & moi aussi je suis peintre, oserei-je lui dire humblement. Voici, My Lord quelques-unes de mes esquisses : Votre Seigneurie, ou M. Wraxall peut en reclamer l'idée.

Si en ouvrant des ports à tous les Princes, qui dans les diverses parties de l'univers , seraient bien aises de devenir de grandes Puissances maritimes , nous pouvons nous assurer leur alliance , pourquoi se borner à un seul ? Pourquoi ne pas ouvrir , par exemple , une douzaine de ports à l'Empereur du Monomotapa ? Il est clair , comme on l'affirme , que nous pourrions lui confier les clefs de l'Inde ; donnons lui gracieusement un million , My Lord , il va mettre en campagne 100 mille Negres dont la couleur seule jettera la terreur parmi nos ennemis ; il s'arrangera des îles de Madagascar , de Maurice , de Bourbon , & de quelques autres bagatelles semblables ; nous lui enverrons à cet effet Sir Hughes Palliser avec 30 vaisseaux de ligne seulement : car il n'a besoin que de vaisseaux : ou aura soin de mettre à bord grande provision de petits miroirs , de coutellerie commune & joujous , ce que l'on peut se pro-

curer par contrat : cette affaire arrangée ; pourquoi négligerions nous ensuite l'Empereur d'Etiopie ; on fait qu'il convoite la possession de quelques ports sur la mer rouge : Sir Hughes , chemin faisant , lui en ouvriroit une vingtaine : alors l'Egypte est comprise , & de l'Ethiopie si célèbre par des arbres immenses & antiques , nous tirerions tout le bois de construction , dont nous aurions besoin pour quatre marines , comme celle que nous avons à présent & que nous ne manquerions pas de quadrupler ; on fait que le tout arrive commodément per le *Nil* ; nous formerions un dépôt à Alexandrie , & de là nous dominerions enfin sur la Méditerranée .

Eh ! Pourquoi encore , My Lord , ne fêrions-nous pas un bel & bon traité d'amitié avec l'Empereur des Tartares ? Donnons lui le port de *Canton* : les Chinois ne souffleront pas : ouvrons-lui en quelques-uns sur les mers du Nord , le plus près possible de la nouvelle *Zemble* : delà , si nous lui donnons un million , il tiendra les Russes en respect .

Restent les Hottentots , qui gémissent depuis

longtems sous le joug Hollandois: rendons leur la liberté & laissons les faire; vous verrez leurs Tirans rapidement chassés du Cap-de-bonne-Espérance; &, c'est alors, que pour le coup nous pourrons dire nous en sommes venus à nos fins.

Après l'expérimenté & scientifique Sir Joseph Yorke, & votre profonde & impénétrable Seigneurie, My Lord, personne de plus propre que le grand M. Wraxall à faire trembler les nombreux ennemis de l'Angleterre; à allumer une nouvelle guerre partout le monde; à renverser enfin tout le système de la politique Européenne. Pourquoi votre Seigneurie n'en fait elle pas tout de suite un Ministre Plénipotiaire, un Ambassadeur extraordinaire? Pourquoi? pourquoi? ... je m'arrête: ... je m'arrête... Je reviens à mon sujet.

Les Turcs, anciens & constans alliés de François, sont des maudits mécréans qu'il faut extirper de dessus la face de la terre. En conséquence, (M. Wraxall ne l'a pas pensé) nous devons abandonner au successeur des Césars, à Joseph l'Empereur, l'héritage des Ottomans.

Cette libéralité , My Lord , servira à punir comme il faut l'ingrate Russie , que Voltaire par complaisance pour Catherine , avoit , il y a déjà dix ans , invitée à conquérir l'ancienne Grece , à la délivrer de l'esclavage d'une nation barbare , & à y rétablir la langue & les beaux arts des Praxitele & des Démosthène.

Pour achever d'humilier les Successeurs ou *Successiffrés* de Pierre-le Grand , le charpentier , le tambour , on ne feroit pas mal d'envoyer des émissaires auprès des hordes ambulantes de la Tartarie. Leur habileté déjà bien connue à foulever dans l'Amérique , & dans les Indes , les Sauvages , ou les barbares contre des Chrétiens , leur viendroit fort à propos , & leur donneroit les plus grandes esperances de succès . Ils pourroient même leur porter des casse-têtes , les iustriuire à enlever des chevelures sanguinolentes & à boire le sang de leurs ennemis . De si grands avantages , un Empire aussi brillant que celui de la Russie , & sur tout l'alliance de nous , Anglois , ne manqueroient pas de flatter le *Kan* des Tartares . Puisque tous les peuples policés semblent être d'accord pour rejeter l'alliance Britannique , celle des Sauvages & des Bar-

bares n'est donc point à mépriser. — Un grand homme a prédit que les Hordes de la Tartarie renverseroient l'ouvrage de Pierre I. & se placeroient sur son trône, avec autant de facilité qu'elles avoient usurpé celui des Dynasties Chinoises. (ça pourra arriver sans miracle) Les Régences d'Afrique également suspectes, surtout depuis la dernière affaire de notre Consul à Tanger ne méritent pas moins d'être châtiées. Nous pourrions à l'aïse, My Lord, d'après un plan à donner par l'honnorable M. Wraxall, nous emparer de ce nid de pirates... Et, puisque semblable à l'Alexandre de la Suede, M. Nathaniel ne conquier des Royaumes que pour les autres, il ne faut pas oublier de donner ces vastes contrées à notre allié fidèle & constant, le Portugal.

Nous pousserons plus loin la générosité: nous offrirons la Hollande elle-même, & les six autres Provinces de l'union Belgique à quelque Prince qui voudra s'affocier à l'Empereur en notre faveur, ou à l'Empereur lui-même. Joseph qui aime tant à voyager sera encore plus flatté d'une acquisition, qu'il pourra aisément visiter, qui arondira si bien ses domaines des Pays-

Pays-Bas , & lui assurera irrévocablement la possession des Molucques dont l'honorabie M. Nathaniel-William Wraxall la généreusement gratifié.

L'on pourroit aller plus loin, My Lord : il y a bien d'autres choses à faire aux quelles V. S. & l'honorabie M. Wraxall n'ont jamais songé : je vous les détaillerai une autre fois. Le tems me presse : ma femme est en travail d'enfant : elle va bientôt accoucher. George LE ROI m'a promis d'être Parein , & sa femme Charlotte Mareine. Je vais tout préparer pour le batême. — Adieu , My Lord , je suis & ferai toute ma vie votre ami , &

Humble Serviteur

T H O M A S B O O T.



CINQUIÈME LETTRE

Du Lord STORMONT à THOMAS BOOT.

Je ne pourrai que te tracer ici quelques lignes , cher ami. Je suis si embarrassé , si affairé , que je ne puis que courir au plus pressé. Ainsi donc ne te faches pas , si je ne te réponds que très succinctement. J'aurois plaisir à m'entretenir avec toi , mais les affaires d'Etat vont avant tout.

Je ne te croyois pas si profond , *Master* Thomas : tu voles dans les régions les plus hautes de la politique : tu discutes à merveilles les intérêts des Souverains : tu peses juste leurs forces , leur puissance. Je croirois à t'entendre que tu as dans ta poche la clef de tous les Cabinets. Ah ! Que n'ai-je plutôt connu tes lumières , ta capacité , ton grand génie ? il y a dix ans passés que je t'eusse pris pour mon premier Conseiller d'Ambassade. Tu m'eusses-

été d'un merveilleux secours, à Paris surtout, où j'ai tant travaillé, tant sué, & où Franklin & Consorts m'ont donné tant de fil à retordre.

Je n'ai pourtant pas à me plaindre, cher Thomas ; grace à mes travaux & à ma follicitude pour l'Etat, aussi à la haute faveur justement méritée de mon Oncle Mansfield, je suis devenu l'un des Principaux Ministres du Roi. Je sers sa Majesté ; je sers la Patrie ; je fais de mon mieux : jamais, j'espere, l'on n'aura le plus petit reproche à me faire.

Tu m'assimiles, ami Thomas, au second Tome de feu Lord Chatham : ah ! que n'en suis-je le cent & unième ! je me croirois bien heureux, deussai-je, même, à mon âge, porter ses béquilles, & expirer, comme ce grand homme, à la porte de Westminster !

Je suis, comme je te l'ai dit tant de fois, amoureux fou de la patrie. La tête m'en tourne ; oui, la tête m'en tourne. Les rigueurs, les clamours des aboïeurs de l'Opposition contre moi & mes dignes Confrères, ne font qu'augmenter ma

vive passion pour elle. Son honneur, sa gloire, sa prospérité, ses droits, ses intérêts véritables ont toujours été l'unique objet de ma pensée; la voir rétablie dans son ancienne splendeur, la voir riche & fortunée, le but de tous mes désirs; & le bonheur de pouvoir contribuer plus qu'un autre à une révolution si nécessaire, ma seule ambition. C'est d'après ce principe que mes ennemis doivent juger ma conduite & la suivre, cher ami.

Dès qu'il m'a été permis de porter les yeux sur les rênes du Gouvernement, combien de fois n'ai-je pas intérieurement gémi des déforders, des désartres, de la décadence, & même de la ruine totale qui menaçoit l'Etat? Quelle secrète indignation n'ai-je pas conçue dans mon ame, en voyant la Grande-Bretagne, notre chère patrie, n'a guère si fortunée, si glorieuse, si florissante, tombée dans l'humiliation & l'opprobre, devenue l'objet de la haine & du ressentiment de l'univers entier? Mon sein, cher ami, étoit devenu la proye de mille petits serpents qui s'entre-disputoient l'avantage de le déchirer.

Je me suis toujours bien promis de chercher quelque moyen d'opérer son heureuse délivrance , & de faire retomber sur ses persécuteurs , sur nos ennemis & nos rivaux , tous les maux dont ils étoient cause . Mille fois j'ai fatigué le Ciel par des vœux importuns , afin d'en obtenir le bonheur d'être choisi pour le libérateur de notre patrie , & pour l'instrument de ses vengeances .

Voilà , cher ami , quelle a été mon ambition , noble comme moi dans ses principes , vaste dans ses projets , féconde en ressources , ardente à saisir tous les moyens qui devoient m'approcher du trône , au pied duquel je suis maintenant assis .

Si mon heureuse étoile , ami Boot , m'eut élevé , il y a un lustre , au poste que j'occupe ; ah ! comme tu dis fort bien , que j'eusse bien autrement méné les affaires ! J'eusse fait ramper la Hollande à mes pieds : j'eusse humilié la France : abaissé , atterré l'Espagne : fait demander pardon à l'Amérique : tenu en respect dans leurs glaces les Puissances du Nord : tout l'univers eut tremblé ... Tu vois encore com-

me les choses à trois quarts désespérées, lors de mon apparition au Conseil, je les ai rétablies au point de pouvoir espérer sur nos ENNEMIS & nos RIVAUX le plus glorieux tryomphé. Ce n'est encore rien: laisse faire, l'ami, & tu verras beau jeu.

Voici comme je pense: je connois la France sur le bout des doigts; ainsi je raisonne: ainsi ai-je toujours raisonné avec un grand politique de mes amis: (*) — „Cette Puissance s'est mise par un traité inconsidéré dans les fers du Congrès. L'Europe qui a toujours les yeux fixés sur son audace & son ambition, a vu du premier coup d'œil un grand dessein, & nulles démarches concertées; a vu dans ses arsenaux & dans ses ports des préparatifs immenses, & nulle exécution; a vu des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile; la témérité & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté, la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre, la lenteur & la foiblesse qui tiennent aux caractères & aux vues.

(*) C'est le célèbre Abbé Raynal.

C'est par cette contradiction frappante entre les projets & les démarches des François, entre les moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent, c'est, comme a dit mon ami , un problème à résoudre pour l'Europe, si la France , en se déclarant pour les Rébelles de l'Amérique, n'a pas elle-même relevé les forces Britanniques.

Ah ! ami Boot, que j'ai admirablement bien fait , pendant mon séjour à Paris, l'esprit des *French dog* : que j'ai dans une bien fine balance pesé leur puissance & leurs ressources ! Je n'ai jamais désespéré de ma vie que nous ne puissions les battre à platte couture , & les réduire avec le tems à nous demander la paix à mains jointes.

J'ai finement détaché Cumberland à la Cour du Pardo pour lui tâter le pouls : j'ai vu son aveuglement, ses incertitudes, ses lenteurs ; & je suis presque sur de son infidélité vis-à-vis de la Cour de Versailles: je fais de bonne part qu'elle n'est pas à se repentir d'avoir épousé sa querelle, & par conséquent celle des Américains.

Pour la Hollande contre qui j'ai fait hautement une levée de bouclier: tu vois, l'ami, son indolence, sa foiblesse, sa nullité. Les Hollandois sont nos amis, depuis un siècle; ils savent que nous tenons dans nos coffres leurs trésors; que d'un coup de griffe nous pouvons les reduire sur la paille, je parle des hauts & Puissans Seigneurs de la République qui tiennent dans leurs mains le timon de l'Etat. Nous avons pour intimes le Prince Stadhouder, le Duc de Wolfenbuttel: tous deux nous ont juré fidélité jusqu'à la mort. Nous tomberons à corps perdu sur les Hollandois: ils feront semblant de se revenger, mais ils se laisseront prendre comme des souris dans la trappe. Nous chargerons nos Canons avec des morceaux de verre, de bouteille & de porcelaine, & ils tireront sur nous avec de la poudre blanche. C'est un accord fait, mon ami: tu as vu, avant la déclaration des hostilités, l'Amiral Hollandois Byland rendre les armes au Commodore Fielding, au premier coup de pistolet tiré: tu as vu un autre Byland, parent du premier, baisser humblement pavillon à St. Eustache, à la première réquisition de l'Amiral Rodney: il en ira toujours de même, sois-en

sur , ami Thomas. Nous avoîs plus d'amis dans la République que les *French-Dog* n'en pourront jamais avoir.

Quand au sot Système de Neutralité-Armée formé par la politique hyperboréenne , c'est un rêve actuellement dissipé. Je savoîs bien que je parviendrois à enchaîner de chaines d'or le Cabinet Moscovite , soufflé d'abord , comme tu dis fort bien , ami Boot , par les *Louis* de Versailles. La Czarine a voulu se donner un ton. Elle avoit contre nous un peu d'humeur. Mon prédécesseur Suffolck l'avoit un peu fâchée : je lui ai fait entendre raison : je l'ai raccommodée avec nous. Elle a vu de ses yeux que de tous les frais énormes que devoient nécessairement occasionner les armemens de son plan , elle n'en retireroit au plus qu'un écaille. Elle a dit: *j'ai fait une fausse combinaison* , & elle s'est tue. Si elle eut poussé plus loin , je lui eussé bellement fait mordre les pouces , ainsi qu'à ses autres Confédérés , Ami Boot .

Nous avons à cette heure un Allié puissant. Marie-Thérèse a bien fait de mourir. Son

fils Joseph est tout à nous. C'est un jeune homme plein de feu ; qui ne respire que pour la gloire , qui couve dans son cœur un ressentiment mortel contre la France. Je le connois de longue main : il est capable de grandes choses : il est actif , entreprenant ; & c'est ce qu'il nous faut. J'ai conseillé au Roi de lui envoyer son frère ainé le Duc de Gloucester pour le complimenter aux Pays-Bas , & l'inviter à faire un tour chez nous. Il l'a promis. Pendant son séjour nous traiterons de grandes affaires , & je te donne ma parole , ami Boot , que je ferai si bien que nous conclurerons ensemble une alliance indissoluble. Il y a un million *Sterling* tout prêt pour lui pour une paire de gants. Nous ne laisserons pas l'Empereur s'en retourner à Vienne , les poches vides , je t'en assure. Nous avons tout l'intérêt possible de le bien soigner ; car , sans lui , nous pourrions nous dire seuls contre tous dans le monde. Ce n'est pas que , seuls , nous ne puissions faire face à l'univers entier ; mais un ami n'est jamais de trop dans la vie. L'an prochain , je te proteste , on verra beau jeu. L'Amérique réduite ; l'Espagne aux abois ; la Hollande à feu & à sang ; la France à nos pieds ; la

Grande-Bretagne tryomphante & glorieuse ;
voila , ami Boot, ce que j'espère , ce que j'at-
tends , ce que je crois.

Adieu , Thomas ; je n'ai pas fermé l'œil de-
puis trois jours : il y en a huit que je n'ai pas
couché avec My Ladi. Elle tempête fort con-
tre la guerre , contre les Américains , contre
les François , contre tout le monde. Adieu ,
Boot, adieu , une autre fois je t'entretiendrai
plus au long.

S I X I É M E L E T T R E

De THOMAS BOOT au Lord
SANDWICH.

Je ne puis, en commençant cette Lettre, que vous féliciter, My Lord; que féliciter la Grande-Bretagne sur la bonne contenance, qu'à l'aide de votre politique consommée, de vos travaux assidus, nous faisons vis-à-vis de toutes les Puissances du monde. Tous contre nous, seuls contre tous, nous tenons hardiment tête à l'univers entier. Graces immortelles soient rendues à votre Seigneurie, My Lord! entraînés, plongés dans une guerre malheureuse; l'Empire Britannique injustement, perfidement provoqué, attaqué, assassiné par des ennemis cruels & atroces, une ligue se présentant sous l'aspect le plus formidable, pour arracher de nos mains le sceptre des mers; tous les maux de la boëte à Pandore prêts à fondre sur nous, conjurés, dissipés par la sagesse de

otre Seigneurie , ah! My Lord , quelle louange ! quelle gloire pour vous ! Anglois , faites entendre vos voix , redoublez vos sons jusqu'à ce que l'écho ait poussé jusqu'aux nues le nom du grand , de l'immortel Sandwich ! Vils reptiles , qui distillez sur sa personne le venin de l'aspic , rentrez dans le néant tout à l'heure !

Dans l'instant de la plus forte crise ; dans un moment où tous les ressorts de l'Etat sont forcés ; où tous les muscles du corps politique éprouvent à la fois une tension violente , sont en quelque manière sortis de leur place ; contribuer encore à la défense , à la splendeur même de la patrie ; quelle science , quel génie & quel art ne faut-il pas avoir pour cela ! personne de juste & de raisonnables parmi tous les graves & sensés personnages Anglois , ne vous en conteste le mérite , My Lord . Depuis sept ans , vous tenez captifs dans vos serres les rebelles Insurgens de l'Amérique ; depuis quatre , vous enchaînez la France ; depuis trois , vous battez l'Espagne ; vous avez réduit en poudre la ligue du Nord ; vous avez fait mettre culotte bas au Lion Belge ;

vons lui avez bellement peigné sa crinière; . . . à cette heure , vous faites trembler tout le monde. . . . Quel miraculeux miracle , My Lord! . . . On appelloit le fameux Duc de Choiseul , d'après un bon mot de la Czarine regnante , le *souffleur des Cabinets* , le *cocher de l'Europe* , le *boute-feu de l'univers*. . . Ah! puisse aller à tous les Diables , My Lord , ce cruel ennemi de l'Angleterre , auteur de tous nos maux ! Et votre Seigneurie puisse-t-elle éprouver , à présent & toujours , toutes les bénédictions du Ciel pour son zéle & ses talents à défendre les intérêts & à censerver l'honneur de l'Empire contre ses forcenés ennemis ! Vous méritez bien autrement que ce Dog , My Lord , un bon tribut d'éloges.

C'est ce *rogue* , oui ce *rogue* de Choiseul , My Lord , c'est lui qui est la première cause de la malheureuse révolution de l'Amérique , de la guerre funeste qui nous afflige , de toutes les calamités grandes qui nous poignent . Vous ne savez peut-être pas comment cet infernal génie s'y est pris pour nous porter des coups; je vais vous le dire: un peu de patience , My Lord. Je l'ai connu au parfait: je

Jui ai fait des souliers, des escarpins & des mules à Paris. C'est un bien vilain Monsieur, mais farci d'esprit & de malice.

Que je vous raconte en raccouci son histoire : elle pourra distraire, égayer votre Seigneurie, lorsqu'elle reçoit de mauvaises nouvelles dans ces Bureaux ; la voici.

Pour commencer, faut vous dire, My Lord, que ce Choiseul étoit un pauvre *Gentleman*, mais de bonne maison, alliée, dit-on, à la famille Lorraine. Une de ses proches parentes (*) encore vivante a été pendant 40 ans maîtresse du feu Prince Charles à Bruxelles. Brillant de jeunesse & de santé, orné des grâces du langage & de l'esprit, mais repoussant par sa dégoutante figure, ce *rogue* sembloit s'exercer déjà dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a possédé depuis si éminemment, & développé si bien dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art, non seulement aux circonstances délicates où il falloit commencer par l'astuce & la ruse

(*) Madame de Choiseul-Meuse.

une séduction amoureuse , à la quelle ne prétoit pas son extérieur rébutant , mais , comme par un pressentiment secret , se sentant né pour travailler plus en grand , il s'en faisoit une occupation devenue bientôt un jeu pour lui .

Un jour , My Lord , il parla de brouiller douze femmes entr'elles & il réussit . On voulut diminuer sa gloire : on trouva que la chose n'étoit pas difficile , & croyant lui proposer une Négociation impossible , on lui dit que le chef-d'œuvre du génie seroit de les raccorder . Il accepta le défi & gagna de même (*).

C'est ce même *rogue* , My Lord , qui parvenu depuis au Ministère par le crédit de la Marquise de Pompadour , & trouvant la France plongée dans une guerre malheureuse dont elle ne pouvoit se tirer par la force des armes , tâcha d'opposer le génie de la politique

(*) Voyez le défunt *Cours de politique* à l'usage des Dames Allemandes & autres , par l'Abbé Jacobi , Chanoine de Dusseldorf .

au génie de la victoire alienée , & par son pâc-te de famille fit partager adroiteme nt à l'Espa-gne & les pertes de son Souverain & une honte qui , autrement , auroit réjailli toute entière sur elle . Mais ce coup d'adresse n'eut été rien , si dès lors méditant une vengeance lente & combi-née , il n'eut aussi préparé les moyens de l'exé-cuter . C'est dans cet esprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des trôubles conti-nuels , tandis que sa patrie réparoit dans une paix profonde ses forces épuisées , il fomen-toit à Londres les divisions excitées par Wil-kes ; il excitoit les tracasseries entre les Colo-nies & l'Empire ; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un Ennemi formidable dans la personne de Hider-Ali-Kan ; & du même coup d'œil embrassant tout le Nord , il attaquoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une allian-ce ; il enchaînoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette union ; il amusoit l'Im-pératrice de Russie , occupée à calmer un Royau-me agité par des cabales qu'il favorisoit sour-dement ; il allumoit la guerre entr'elle & le Grand-Seigneur , persuadé que c'étoit indirec-tement frapper l'Angleterre , placée dans l'al-ternative cruelle de perdre son commerce du

Levant ou celui avec la Russie. Enfin, My Lord, étant parvenu par une chaîne de combinaisons éloignées à voir cette Puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa marine pour sécourir son alliée , il alloit de concert avec l'Espagne , faire éclater leurs communs projets de ressentiment , lorsqu'une femme (*), plus adroite qu'e lui, le renversa avec ses desseins.

A la culbute que cette *Whore* fit faire à ce *Rogue*, My Lord, le système des Cours changea prodigieusement. Ce n'étoit plus le Conseil de Versailles qui gouvernoit le Conseil de Madrid ; c'étoit celui-ci qui vouloit acquérir de l'ascendant sur le premier. L'Espagne impatienté de combattre & de se refaire de ses pertes, se plaignoit de l'esprit de paix qui dirigeoit le dernier Ministre des affaires étrangères sous le feu Roi (†), & qui semble être le même sous le regne actuel.

Au reste , l'impulsion donnée par le Duc de Choiseul à toute l'Europe étoit si forte , que l'ébranlement en subsiste encore. Il est vrai

(*) Madame Du Barry.

(†) Le Duc d'Aiguillon.

que ses intentions & ses vues vastes n'ont pas été remplies ; il en a résulté des effets bien opposés à sa politique : les troubles de la Pologne en ont occasionné le démembrément ; la guerre déclarée par les Turcs à la Russie, n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière : les efforts pour nous chasser de l'Inde ont tourné à notre avantage & nous y ont plus solidement assermis ; & grâces à vos profondes vues , à vos brillans talens , à votre prévoyance , à votre activité étonnantes , il n'est pas à douter , My Lord , que votre Seigneurie ne fasse rentrer sous le sceptre d'Albion l'ingrate Amérique , ne porte le fer & la flamme chez nos ennemis , ne fasse gronder sur leurs têtes le tonnerre , & ne les écrase de sa foudre.

Pardonnez cette disgrégion au rapport de ce rogue de Choiseul , My Lord , je l'ai crue nécessaire pour faire briller davantage au grand jour la sagesse de vos projets , & dissiper cette nuée ténébreuse de corbeaux qui croassent sans cesse au tour de vous , & dont l'unique objet est d'obscurcir la gloire de votre Seigneurie . Oh ! que vous paroissez grand à mes yeux , My Lord ! quel courage ! quelle intrépidité !

quelle audace , j'admire , moi , en votre personne ! Inférieurs en instrumens de guerre , & être supérieurs à nos ennemis ; provoqués , assaillis , pour ainsi dire , par toutes les Puissances de la terre , & faire face à tout l'univers ; quelle belle chose ! Que vos actions étonnent grandement nos petites ames ! Ah ! si vos confrères Stormont , North , Germaine , avoient la même trempe d'âme de votre Seigneurie , My Lord ; s'ils avoient votre capacité , vos lumières ; oh ! qu'il y a longtems que nous eussions vomi la terreur , foudroyé les rivages des deux mondes ! mais , grand My Lord ! vous êtes le seul tenant du conseil du Roi qui voyez clair ; qui ayez des yeux & de la tête .

Si vos Confrères eussent eu le sens commun ; s'ils eussent eu seulement quelques petits grains du génie de votre Seigneurie , ils eussent compris , comme l'a dit un certain French Abbot (*), que le même délite qui les entraînoit , malgré votre sage conseil à l'attaque des Colonies révoltées , les réduisoit à la nécessité de déclarer à l'instant la guerre à la France .

(*) L'Abbé Raynal.

Alors regnoit dans le Conseil de Versailles la pusillanimité qu'inspire toujours un nouveau règne ; alors ses finances étoient dans la confusion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude toute la France. Elle nous eut passé, sans bouche ouvrir, bien des croquignoles que nous eussions pu lui donner à notre aise. La France n'eut osé se revenger. Nous-eut-elle déclaré la guerre ? point du tout.

A la tête de son Cabinet étoit, comme est aujourd'hui, un vieillard (†) presque octogénaire, nullement inquiet, remuant, ni ambitieux ; homme aimable, & véritable Epicurien, ne cherchant qu'à jouir ; surement, ce n'eut pas été lui qui eut soufflé le feu de la discorde. Il avoit beaucoup d'égards, comme toujours, aux avis de sa femme, & celle-ci étoit dirigée, comme elle l'est encore, par un certain Abbé de Veri. Or, My Lord, pensez-vous qu'un sage, une femme & un Abbé soient fort redoutables pour nous ?

(†) Le Comte de Maurepas.

Le Comte de Vergennes étoit trop bon politique quoiqu'il ait souvent donné à gauche, pour ne pas adopter le système du vieux mentor du Roi. Il eut conseillé à négocier & non à batailler. S'il eut été sage, comme on le prétend, il se fut attaché à tirer le meilleur parti possible de notre désunion, en traitant alternativement avec nous & avec les Rebelles, ou même à la fois ; mais il n'eut pas opiné pour une rupture qu'il n'eut été bien sur que nous étions hors d'état de résister, ou dans l'impossibilité d'une réconciliation, & avant qu'il eut vu cela, les Américains se seroient infailliblement soumis.

L'homme le plus à redouter pour nous dans le Conseil du Roi, étoit peut-être le Comte de St. Germain, s'il eut été plus jeune & plus ancré dans la confiance du Monarque; mais il commençoit à s'attirer de facheuses affaires sur les bras par le bouleversement progressif qu'il faisoit dans le militaire. Il étoit lui-même dans la nécessité de désirer la continuation de la paix au dehors, afin de pouvoir tenir tête aux ennemis qu'il se faisoit, & appaiser les troubles du dedans, afin d'avoir le tems non

seulement d'exécuter son plan à loisir , mais de le maintenir & de le consolider. Comptez , My Lord , qu'on ne lui eut pas donné carte blanche , que même on ne lui auroit pas laissé entamer ses opérations , si l'on eut eu quelques projets hostiles .

M. De Sartine étoit dans le même cas. Il rouloit de grands desseins dans sa tête ; tranchant du petit Colbert , il vouloit refondre la marine , ou plutôt la créer à sa guise sur un nouveau plan. Comme il étoit tout neuf dans le ministère dont il étoit chargé , il étoit trop adroit pour vouloir se commettre dans des opérations de guerre , où la moindre faute lui eut coûté fort cher , eut trahi son ineptie , fait jeter les hauts cris contre lui , & eut obligé le Roi de le renvoyer. Cet homme étoit trop timide pour se hasarder à nous provoquer.

Vous ne pensez pas non plus , My Lord , que M. Turgot opinat dans le Conseil pour nous attaquer. Outre que c'étoit une espèce de Quaker , ennemi de toute effusion de sang , regardant la guerre comme un état contre na-

ture, c'est que dépositaire & dispensateur du fisc public, de ce nerf de toutes les opérations militaires, il sentoit mieux que personne la difficulté & peut-être l'impossibilité, de subvenir à des dépenses extraordinaires, comme celles qu'eut entraînées une rupture avec nous. D'ailleurs, occupé lui-même à réaliser les spéculations du bien public dont il avoit la tête remplie, à combiner les reviremens, les bouleversemens qu'il vouloit tenter dans les finances, il en eut été absolument détourné, & ne se fut plus occupé, au contraire, qu'à pressurer la nation pour subvenir à des besoins urgents, prêts à renaître sans cesse & toujours plus pressés & plus forts.

Restoient dans le Conseil, le surnuméraire Ministre d'Etat Bertin, & le valeureux Maréchal de Soubise. Quand même ces deux Ministres de la vieille Cour n'eussent pas contracté l'apathie & l'indolence; le premier d'un caractère doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent se soutenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profonde; il devoit la désirer, & prêcher pour la paix. Le second avoit trop bien appris à ses dépens à Rosbach

qu'il n'étoit pas propre à la guerre , pour souhaiter qu'elle renaquit.

Restoit enfin l'Ambassadeur d'Espagne (*), plein d'un génie bouillant , ne respirant que la vengeance & la guerre. Sans doute ses insinuations auroient pu faire beaucoup d'effet , suivant l'influence de la Cour de Madrid sur celle de Versailles ; mais cette influence étoit heureusement bien diminuée , ou presque nulle , depuis l'expulsion du Duc de Choiseul. On fait qu'on a remué dans le tems ciel & terre pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne ; mais on a fçu aussi que c'étoit le seul point sur le quel Louis XVI. s'est montré inflexible ; qu'il ne peut sans indignation entendre prononcer le nom d'un homme contre lequel on lui a donné les insinuations les plus sinistres (†).

Peut-on résister , My Lord , à cette foule

(*) Le Comte d'Aranda,

(†) On prétend que le feu Duc de la Vauguyon a dit à son Royal élève , que le Duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort du feu Dauphin.

de probabilités pour la continuation de la paix, tirées du caractère des personnages intéressés à la chose , ou ayant voix pour en décider ? Ajoutons quelque chose de plus ; c'est que parmi tous les Princes de la Cour de Versailles , on ne voyoit que le Comte d'Artois qui la desiroit , excité par ce tempérament de feu qui le dévore. *Monsieur* , pour qui le Roi a une sorte de vénération , est d'un flegme & d'un bon sens trop opposé à l'impétuosité des guerriers. Le Duc d'Orléans étoit dans la dévotion , & tout occupé de sa Marquise de Montesson ; le Prince de Conti se mouroit ; le Comte de la Marche avoit passé l'âge de se distinguer dans les champs de Mars ; il n'a rien fait de brave de sa vie ; tous ses exploits sont des exploits de C. le Prince de Condé , ainsi que son fils , le Duc de Bourbon , étoient sans confiance : il n'y avoit que le Duc de Chartres qui sembloit vouloir suivre le metier des armes ; encore falloit-il plutôt attribuer ses petites campagnes de mer , à son desir de voyager , à son inquiétude naturelle , qui ne lui permet pas de rester en place , à l'espoir de succéder à son bénét de beau père , le Duc de Penthièvre , plus qu'à un goût d'héroïs-

me véritable , à un amour invincible de la gloire.

Enfin , My Lord , pour faire la guerre , il ne suffit pas , comme vous savez , qu'un Roi ou ses Ministres en ayent le desir ; il faut y joindre les facultés , s'y préparer d'avance , avoir des munitions , des soldats , de l'argent sur tout , & la France n'avoit rien de tout cela dans le tems. Votre Seigneurie fait quel étoit le mauvais état de ses finances , qui , loin de s'améliorer , ne faisoit qu'empirer réellement , tandis qu'on se perdoit en vaines théories , en réformes imaginaires. Les troupes étoient presque en aussi mauvais ordre . On comptoit tout au plus 100 mille hommes effectifs , à cause des désertions innombrables commencées sous le Duc de Choiseul , & continuées depuis à raison des changemens continuels d'exercice fatiguant , & dégoûtant le soldat. L'artillerie étoit dans le plus mauvais état , depuis la division survenue dans ce corps à raison des deux systèmes qui le partageoient & des réformes qu'avoit occasionnées le nouveau système , avidemment & aveuglément adopté suivant le génie François. Les variations du Ministre à l'égard des vivres &

approvisionnemens concernant les troupes, avoient mis cette partie en souffrance & empêché de prendre des précautions que la prévoyance exige & exigeoient mieux encore, en cas de mouvemens extraordinaires.

La marine, département le plus essentiel, puisque cette guerre est surtout une guerre maritime, n'étoit pas dans un meilleur état. En 1771 il y avoit dans les ports 64 vaisseaux de ligne assez bien conditionnés. En 1776. ils étoient presque tous pourris (*), ou avoient besoin d'être refondus, ou d'un radoub considérable: les magasins étoient sans fourniture, les arsenaux sans munitions: on commençoit seulement à s'en occuper. Il y avoit ordre à Brest & à l'Orient d'armer des batimens pour aller chercher dans le Nord des mâts, des chanvres, du goudron: M. de Sartine sollicitoit vivement des fonds pour ces fournitures extraordinaires.

Jugez, My Lord, s'il y avoit là de quoi nous

(*) Il y a dans la rade de Brest de vers qui piquent les vaisseaux & les minent sourdement, sans qu'on puisse y remédier autrement qu'en les faisant naviguer.

faire trembler beaucoup alors , & si un certain Lord n'avoit pas raison d'avancer dans le Parlement qu'on n'avoit rien à redouter de la France , d'après ce qu'il avoit remarqué du génie d'inquiétude , d'instabilité , de pusillanimité , qui se caractérisoit même dans les efforts qu'elle faisoit .

Indépendamment de ces faits , quels adversaires eussions-nous eu à combattre en cas de rupture , My Lord ? de pauvres fîres , vraiment . Votre Seigneurie en jugera par l'échantillon que je lui transmets .

A le tête , de la marine de France se trouvoient deux Vice - Amiraux , le Maréchal de Conflans & le Comte d'Aché . Le premier , personnage vain , emporté , foible , capricieux , se laissoit conduire par de jeunes cerveaux . Le second avoit beaucoup d'acquit , de courage , d'ambition , mais n'étoit pas heureux . Tous deux nous avoient été encore plus utiles que l'Amiral Bing ne l'avoit été à la France . Au premier , nous devions la perte entière de la marine Françoise , & au second nos prodigieux succès dans l'Inde , la prospérité de

nos établissemens , la destruction de ceux de nos ennemis.

Qui comptoit-on après eux , My Lord ? le Comte d'Estaing ; homme d'un grand nom à la vérité , mais entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer , parce qu'il est *intrus*. Odieux à tous les marins pour avoir passé sur le corps à nombre d'Officiers de distinction , & les avoir reculés de leurs rangs .

Qui comptoit-on après lui ? un M. de Beaufremont , Prince de Listenois , personnage qui n'a jamais étudié son métier , d'une ignorance crasse . Il commandoit une division dans l'escadre de M. de Conflans , & prenant pour signal de chasse celui de ralliement , il se mit à fuir à pleines voiles , jusqu'à ce qu'il eut atteint la rade de l'île d'Aix .

Qui comptoit-on encore ? un Comte d'Aubigny , homme sans tête ; un Comte de Roquemont homme sans principes de l'art , sans expérience ; un Marquis de St. Aignan , pauvre homme , n'ayant que son nom pour lui ;

un Comte de Cousage-la-Rochefoucauld, de même ; un Prince de Montbazon, franc étourdi, fort libertin, en un mot, comme on a dit, grand Seigneur dans toute la force du terme, en ayant les travers & les vices ; un Vicomte de Morogues, appellé dans les ports par dérision le Vicomte de Morgue, bon artilleur, mais encore plus grand intriguant : c'étoit un des Conseillers de Boyne (*); il étoit de ses parties fines, & lui faisoit faire tout ce qu'il vouloit, c'est-à-dire, bien des fottises; du reste ayant été peu à la mer; ne s'y étant nullement signalé ; n'ayant par devers lui aucune action, aucune campagne mémo-
rable ou connüe.

En voici un autre, My Lord, qui n'a pas inventé la poudre, mais qui prouve que dans le métier de la guerre, le cœur est la partie essentielle ; qu'il peut suppléer à la tête. Si tous ses camarades avoient comme lui payé de leurs personnes dans la dernière guerre, nous n'eussions pas eu tant de vaisseaux aux François & tant d'autres choses vraisembla-

(*) Ministre de la marine avant M. de Sartine.

blement. Il a perdu un bras dans un commandement (*). Cest M. de Maurville.

Voilà, My Lord, tous les Lieutenants-Généraux qui, à les apprécier à leur juste valeur, se réduisoient à un, digne à tous points de remplir les fonctions d'un grade aussi supérieur. Mais M. de Sartine en a fait de sa façon, & on a pu juger de son choix.

Les François étoient-ils mieux en Chefs d'Escadre, My Lord? Vous l'allez voir. Le premier qui se présente sur la ligne, c'est le

Bailly

(*) Relation du combat de *L'Aquilon*, du 20 Mai 1756... grand courage de M. de Maurville, qui, le Chirurgien voulant lui couper le bras, s'écrioit: *il est inutile; coupez ce qui reste, mettez l'appareil & qu'on me monte sur le gaillard.* . . . Il ne put monter, mais il s'écria de nouveau: *Courage, grand feu! je défens d'amener.* . . . Il ajoutoit qu'avec de l'intépidité on vaincroit. . . . On ne connoissoit plus de sabords à *L'Aquilon*. . . . Notre Commandant Anglois avoit fini par envoyer ces cuillers & fourchettes, faute de munitions. . . . *L'Aquilon* avoit tiré 1, 100 & plus de boulets de 12. . . . On prétend qu'on n'a jamais vu de vaisseau dans l'état où étoit le notre, My Lord. On doutoit qu'il pût gagner nos côtes.

Bailly de Raimond d'Eaux, excellent Officier en tems de paix. Vient ensuite le Comte d'Orvilliers, dévot & point hypocrite, conséquemment faisant bien son métier qu'il a toujours mis au rang de ses devoirs ; borné du reste, & sans aucune action d'éclat qui annonce des talens supérieurs. Suit le Comte Du Chaffault, Officier de distinction, très expérimenté, prudent, réfléchi, bien capable de défendre l'honneur de son pavillon. Vient M. Mercier, bon à accoupler au Bailly de Raimond d'Eaux ; le Comte de Breugnon, de pierre mine, peu imposant dans le commandement, ayant beaucoup servi dans la dernière guerre & même depuis, mais sans que cela veüille dire grand chose ; de la Touche, un homme auquel nous devons des actions de graces, My Lord. Oui, ce personnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall. C'est à lui que nous sommes redevables de la conquête de la Martinique.

Le Sieur Dabon, un des meilleurs marins du département de Toulon, peu fertile en habiles gens. — Chevalier Fouquet, Vicomte de Roquefeuil, ces deux gens n'ont encore point

figuré en chef. — La JonquièrTaffanel, grand pacotilleur, comme presque tous les Officiers du départemnt de Rochefort. — Voutron, *idem*. — De Broves, parvenu là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a jamais commandé. On ignore absolument son mérite.

Ainsi, My Lord, votre Seigneurie voit que tous les chefs d'escadre François, du tems dont je vous parle, se réduisoient à 1 M. Du Chaf-fault, mais qui ne vaut pas le plus mince de nos Lieutenans-Généraux.

Au nombre de ceux qui prétendoient à l'honneur de la cornette, on comptoit M. de Gui-chen, le rival de notre Rodney, My Lord; la Touche-Treville, annoncant beaucoup de choses, & en ayant fait peu de bien; — le Chevalier du Dresney-des-Roches, l'homme le plus fin, c'est-à-dire, le plus fourbe de la ma-rine. Il a été Gouverneur de l'île de France, & ne s'y est fait connostre que par des tracasseries & des querelles, dont l'astuce & la faveur l'ont tiré, sans qu'il soit jus-tifié véritablement aux yeux des honnêtes

gens; — le Chevalier de Fabry s'étoit emparé du Ministre, avoit de grandes préten-
tions, mais n'a pas été loin, par ce qu'il n'a
aucun mérite personnel; — le Vicomte de
Rochechouart, n'ayant guère qu'un beau nom
pour lui (*); — Le Chevalier de Ternay
est l'Officier qui s'est signalé le dernier dans la
guerre de 1757, & a conservé l'honneur du
pavillon, lorsque tout étoit perdu.

Entre la foule des autres qui n'étoient pas
si près d'être Officiers-Généraux, on remar-
quoit, My Lord, un Riouffe, sorti du port,
parvenu, par son mérite. On disoit qu'il n'i-
roit pas loin, & ses talens mêmes étoient cir-
conscrits dans des missions particulières. —
On remarquoit encore un Comte de Grasse,
qui a beaucoup servi, plus pour exister que
pour acquérir de la gloire; bon subalterne,
parcequ'il est souple; incapable de comman-
der, parcequ'il est insolent & n'a point de té-

(*) C'est un homme vain, parcequ'il s'occupe trop de
ce qu'il est; excessivement froid & timide. Son malheur
est d'avoir été élevé dans le fond de la Gascogne, de
n'avoir pas connu de bonne heure le monde & la Cour,
& d'avoir pris l'un & l'autre à rebours.

te. Le nom de cet homme est connu de tout tems de la marine, mais sur les listes seulement. Aucun de ses ancêtres ne s'y est signalé par des faits mémorables dignes de passer à la postérité. L'amour de l'argent lui a fait épouser la fille d'un premier Commis & faire une mésalliance, plus rare en sa Province que dans les autres.

On remarquoit de plus, My Lord, un Hector, plus digne de descendre du *valet de Carreau* que du héros de Troye; Chevalier de Monteil qui a beaucoup commandé, mais qui a fait des fottises; — Bougainville, fils d'un Notaire; pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence, grand voyageur, grand menteur conséquemment, étourdi, sans principes, dévoré d'ambition, *intrus*, ayant fait beaucoup de métiers, ne répugnant à aucun moyen de parvenir; — Bigot, mal vu, comme frère de l'Intendant du Canada, déshonoré; n'ayant pas d'ailleurs un de ces mérites transcendants qui effacent toutes les tâches; — Marquis de Vaudreuil, d'un nom respecté dans la marine, fait pour parvenir à tout, mais n'ayant aucune des grandes actions pas devers

lui ; Tronjoly, celui-là, My Lord, Officier de mérite, est plein d'ardeur, d'imagination, & sans cesse occupé de son métier; — La Poype-Vertrieux est connu par une mauvaise brochure sur la marine; — le Marquis de Chabert, de l'Académie des Sciences, est bon la plume à la main; — Comte Dumaitz de Goimpy, celui-là, My Lord, peut aller loin; — Comte d'Amblimont, le plus bête de la marine, & c'est beaucoup dire! — Saulx de Rosnevet, celui-ci s'occupe de son métier, a du talent pour le construction, de l'imagination, & brûle de se faire connoître.

Restent, My Lord, les Lieutenans & Enseignes de vaisseau, Keredern de Trobriant, de Fleuriéu, Cornic, de Borda, de Marguerry, de la Coudraye, d'Asnieres, de Flotte, de Rosilly, de Rochegude, de Bonnaventure; &c. &c. &c. tous ces Messieurs trop jeunes & trop peu expérimentés pour s'annoncer autrement qu'en donnant des espérances, ne peuvent, My Lord, que menacer nos descendants. C'est au tems & aux circonstances à développer leurs talens.

Voilà le tableau au naturel de tous ces petits Messieurs de la marine Françoise, My Lord; je les connois surement mieux que votre Seigneurie, car moi Thomas, Cordonnier Royal, dans mon tour de France, ai eu l'honneur de chauffer le plus grand nombre d'entre eux. Je me suis trouvé, il y a dix ans, dans une belle passe; j'ai été à portée, mieux qu'aucun Espion Salarié de votre Seigneurie, de connoître à fonds la trempe d'ame, le génie, les talens de tous les Officiers, non bleus & bleus, de la marine Marchande & Royale du Roi *Très-Chretien*. J'ai connu de même le Signor Dono Antonio-Raimondo-Jeannot-Gualberto-Gabrielo-del-Sartino. C'est un joli petit homme, bien frisé, bien musqué, portant au doigt une superbe bague, jettant des feux prodigieux, un diamant merveilleux, estimé 100000 livres Tournois; sur sa tête une perruque; oh dam! la belle perruque! c'est une perruque à *la Sartine*: c'est tout dire...

Ce petit homme, My Lord, comme je vous l'ai déjà dit, rouloit en lui-même de grandes choses. Il ne visoit à rien moins, si on l'eut laissé faire, qu'à partager la Grande-Bretagne

entre la France, l'Espagne & le Congrès de l'Amérique. Jamais le cerveau de Richelieu enfanta-t-il un tel projet? . . Partager l'Angleterre entre le Roi de France, celui d'Espagne & le Congrès Américain! ce projet peut-il tomber en la tête d'un homme, direz-vous peut-être, My Lord? — Oui bien... Voici comme on devoit s'y prendre.

A l'aide quelques mille mille de bateaux plats, on eut débarqué à la sourdine dans les trois Royaumes quatre-à-cinq-cent mille hommes, bien montés, bien armés, bien équipés; après s'être emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puissance si formidable sur mer, on l'eut divisée en trois parties; le Roi de France eut eu l'Angleterre proprement dite, l'Espagne eut eu l'Irlande, & l'Ecosse eut été le lot de Messieurs du Congrès.

Après s'être assurés du Roi, de la Reine, & de toute la famille Royale, on eut conduit leurs Majestés, avec tous les honneurs dus à leur ancienne dignité, à St. Germain en Laye, où ils eussent eu une Cour telle que leurs re-

venus l'eussent permis. Il n'eut tenu qu'à eux d'être amis du Roi *Très-Chrétien*, & de venir le voir à Versailles & dans ses autres châteaux.

Le Roi leur eut accordé de sa pure bonté trois millions de rente , qui eussent été payés très exactement, tous les trois mois.

Le Roi George se fut désisté de son côté de l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince de Galles son fils , à condition 1°. que ce jeune Prince eut renoncé à sa Principauté de Galles , n'en eut plus porté le nom. 2°. qu'il eut toujours resté en France où il eut dépensé les revenus de son Electorat.

Les autres enfans mâles du Roi George furent tous entrés dans l'Etat Ecclésiaistique , après avoir préalablement changé de Religion ; on leur eut procuré les meilleurs Archévêchés & les meilleures Abbayes de France ; on leur eut fait avoir des chapeaux de Cardinaux.

Les filles se furent mariées à des Princes François , si elles en eussent trouvé , & le Roi

de France se fut obligé de donner à chacune d'elles une dot d'un million.

Ces arrangements faits pour éviter toutes séditions & révoltes, on eut nommé un VICEROI de l'Angleterre : on eut établi le Gouvernement Monarchique, comme étant le plus convenable au bonheur des peuples.

Pour se rendre propice la nation, on eut fait faire le procès à tous les Ministres actuels comme CRIMINELS DE LEZE-MAJESTE' DU PEUPLE ANGLOIS, & on les eut tous envoyés à Tiburn, où ils eussent été exécutés aux acclamations & cris de joie de tous les assidus (*).

Toutes les taxes & impôts actuellement subsistans en Angleterre eussent été continués dans leur état actuel, jusqu'à ce que sa Majesté eut pu, pour le bien de ses nouveaux sujets en di-

(*) Quel impudent article que celui-ci, My Lord! Quoi envoyer à Tiburn un aussi grand, si intégré, si vertueux Ministre que votre Seigneurie? fi! fi! passe pour Stormont, Germaine, & North! ceux-là méritent bien d'y danser une bonne danse au son d'un bon violon!

minuer le poids ; à l'exception des droits d'entrée en Angleterre sur les seuls vins de France , étant naturel que les peuples d'une même domination , jouissent du produit respectif de leurs terroirs.

On eut fait fortifier la tour de Londres ; on y eut construit des casemates , des oubliettes : enfin on l'eut mise à l'instar de la Bastille à Paris , le tout pour maintenir plus sûrement l'autorité du Roi.

Les *lettres-de-cachet* eussent eu lieu en Angleterre comme en France ; étant chose la plus essentielle , l'invention la plus utile pour le bonheur & le repos des peuples.

Quant à la Religion , comme les hommes ne croient plus à toutes les superstitions des derniers siècles , toutes les sectes eussent été tolérées en Angleterre , avec la seule différence que personne n'eut pu exercer aucun poste public sans être de l'Eglise Romaine , comme la plus juste , la plus tolérante , la plus pacifique de toutes les Eglises du monde.

Il n'y eut plus eu de Parlement d'Angleterre dans la forme de celui d'aujourd'hui ; ce qui eut dû ôter toute idée de révolte & conserver la paix intérieure , en prévenant toutes les dissensions & les guerres civiles ; on eut établi dans les différentes provinces du Royaume , divers Parlemens dont les charges eussent été vénales , & *amovibles* à la disposition de Sa Majesté.

Tous ces Parlemens eussent jugé seulement les procès des particuliers , & se fussent contentés d'enrégistrer *purement & simplement* , les Edits & Déclarations du Roi , à la première sommation qui leur en eut été faite . S'ils eussent jugé à propos pour le bien des peuples & le contentement de leurs consciences , de faire quelques remontrances , ce n'eut été qu'après l'enregistrement . S'ils eussent contrevenu à cet ordre , on les eut supprimés , leurs charges eussent été confisquées au profit de Sa Majesté , & l'on eut créé d'autres Parlemens qui eussent été plus raisonnables & plus soumis .

Le Roi eut nommé de son bon plaisir à tou-

tes les charges tant civiles que militaires: — Il eut entretenu habituellement en Angleterre 50000 hommes de troupes réglées, non compris les milices; elles eussent été toujours prêtes à marcher à ses ordres, ou à ceux de ses Ministres.

Enfin, pour qu'il n'y eut plus eu d'antipathie ni d'animosité entre les deux peuples, *Anglois & François*, & qu'il n'y eut point de pré-dilection marquée, dans tous les Actes qui eussent été faits en Angleterre, au nom de sa Majesté *Très-Chrétienne*, elle eut été qualifiée de Roi d'ANGLETERRE, de FRANCE & de NAVARRE, & la Ville de Londres eut été désignée sous le titre de *sa bonne ville*, ainsi que l'est celle de Paris.

Tel est en substance, My Lord, le projet qu'avoit imaginé dans un moment d'Entousiasme, cet homme à belle perruque, qui se croyant un second Albéroni, s'étoit flatté avec de petits talens de donner à l'Angleterre une face nouvelle. Il est intéressant de vous le faire connoître.

Cet homme , d'abord simple Conseiller au Châtelet , moyennant une finance de 125 Louis , étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police , c'est-à-dire , de troisième commis du Prévôt de Paris ; il eut bien fait de rester dans ce poste qu'il remplissoit assez bien aux dépens des bandits & des filoux . Quoique d'origine Espagnole , il n'avoit point la fierté , ni l'arrogance de ce peuple ; il étoit au contraire souple , pusillanime , bas & rampant . Il s'étoit enrichi dans sa place de Lieutenant de Police par toutes sortes d'intrigues & de malversations qu'il pouvoit facilement voiler sous un regne corrompu . Il étoit sous différens prête-noms , & sans débourser un sou , associé à des communautés de marchans & de fabricans , à des entrepreneurs , à qui il faisoit avoir des priviléges ; & c'est par toutes ces voyes ténébreuses qu'il étoit devenu Seigneur suzerain de plus de 400,000 liv. de rente , tandis qu'avant sa Lieutenance de Police , il ne jouissoit pas de 1200 liv. de revenus . Tel est le personnage qui , ne connoissant que les tours des filoux & la manière d'avoir des espions , est devenu tout-à-coup Ministre de la marine , sans avoir jamais vu d'autres navires que dans

des tableaux & des gravures. Tel est l'homme, My Lord, auteur du Projet que je vous transmets.

D'après le même plan, My Lord, le Roi d'Espagne, maître de l'Irlande, eut publié la Déclaration que voici.

MOI LE ROI,

Art. 1. Il n'y aura que la seule Religion Catholique dans toutes les parties du Royaume d'Irlande ; tous les Hugenots seront tenus dans les huit premiers jours de mon regne de se convertir à la Foi de l'Eglise Romaine, si non seront chassés de tous mes Etats Irlandais, & tous leurs biens saisis & confisqués.

Art. 2. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainsi qu'un Archevêque dont le siège sera à Dublin.

Art. 3. La SAINTE INQUISITION sera établie dans les principales villes du Royaume, & le Tribunal supérieur sera dans la Capitale ; le

tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats ; car , c'est à ce saint établissement que je dois le repos de mes autres Royaumes qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion , ainsi qu'il y en a eu tant , en France , en Angleterre & ailleurs .

Art. 4. Les Irlandois auront la liberté du commerce dans toute l'Europe , ainsi & de la même maniere qu'en jouissent mes autres sujets des différens Royaumes .

Art. 5. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher neveu & frère le Roi de France , les Irlandois pourront également commercer dans ce pays , sans aucunes taxes , ni impôts ; je les relève des à présent de tous les droits établis sur leurs manufactures & leurs fabriques .

Art. 6. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande ; je casse dès à présent celui qui y existe . Quand mes sujets de ce Royaume auront quelques graces à demander , ou quelques représentations à faire , ils s'adresseront directe-

ment à moi , & ma bonté pouvoira à tous leurs besoins.

Art. 7. Je nommerai pour le Gouvernement , un Viceroi. Sitôt son installation , il fera dans tout ce Royaume la recherche la plus exacte de tous les livres contre la Religion , & les fera brûler en place publique , par main de bourreau , dans chaque Ville où ils auront été trouvés. Il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui sont approuvés par la Sainte Inquisition dans tous mes Etats ; & pour cet effet , on les traduira sur le champ dans la langue du Pays.

Ce Sartine , My Lord , se croyoit si sur de son coup , il en avoit si bien enfariné le Conseil du Pardo , que les Ministres Castillans avoient déjà dressé le Décret de Prise de Possession du Roi d'Espagne. Cette pièce , étant très rare , & sûrement inconnue à votre Seigneurie , je vous l'envoye , My Lord.

Don CARLOS , par la Grace de Dieu , Roi de Castille , de Léon , d'Arragon , de Jérusalem , de Gibraltar , de Minorque , *(ici le nom de 50 au-*

autres Royaumes) &c. &c. — A ceux de mon Conseil , au Président , & aux Auditeurs de mes Audiances & Chancelleries, aux Alcades & Aiguafils de mes maison & Cour , aux Corrégidors , Alcades Majors & Ordinaires tant de mes Couronnes , que des Seigneuries & ordres , & à toutes autres personnes de quelque état , qualité & condition qu'elles soient dans les cités , villes & lieux de mes Royaumes & domination ; SAVOIR FAISONS que j'ai jugé à propos d'adresser à mon Conseil un Décret signé de ma main , & conçu en termes :

“ Ayant , par la miséricorde Divine , réuni sous ma Domination le Royaume d'Irlande avec toutes les cités , villes , forts , châteaux & îles en dépendant : Le premier de mes devoirs est de commencer par les mettre sous la protection immédiate de la Très Sainte Trinité ; & le second , de les gouverner en bon pere , ainsi que j'ai fait jusqu'ici pour mes autres sujets .

“ J'ai donc cru , en premier lieu , devoir n'y établir que la Sainte Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , dans la quelle nous vivons , & hors de la quelle il n'y a point de

salut. — En Conséquence , j'ordonne à tous les Infidèles , Hérétiques & Schismatiques , qui se trouvent actuellement en Irlande , & qui ne voudront pas se couvertir à la Foi , de sortir de ce Royaume dans huit jours au plûtard à compter de celui de la notification qui y sera faite du présent Décret.

“ Je déclare tous leurs biens confisqués à mon profit , & j'ordonne qu'ils seront vendus dans six mois , comme ceux des Révérends Pères Jésuites , pour , les deniers provenant de la vente qui en sera faite , être séquestrés , & ensuite employés à l'établissement des Couvents , tant d'hommes que de femmes qui voudront , pour la plus grande gloire de Dieu , s'y retirer & servir , tant par leurs travaux , que par leurs exemples , à l'édification de leurs frères .

“ J'établis aussi dans tout ce Royaume la Sainte Inquisition , ainsi qu'elle existe , à la satisfaction générale , dans mes autres Etats .

“ En second lieu , l'Administration civile & militaire sera aussi de même que dans mes au-

tres Royaumes. Je supprime le Parlement d'Irlande , comme contraire au Gouvernement Monarchique , & capable de pouvoir fomenter des divisions & des troubles.

“ Il y aura toujours un Vice Roi qui fera sa résidence à Dublin , & qui maintiendra dans tout ce Royaume , sous mon nom , l'ordre & la tranquillité qui doivent y regner.

“ J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoissent pour tel en Irlande , & qu'on obéisse à ses Décrets , comme s'ils étoient émanés de moi-même.

“ J'accorde à tous les Irlandois les mêmes priviléges qu'à mes autres Peuples ; je supprime dès à présent tous les droits précédemment établis sur leurs fabriques & manufac-tures.

“ Le Conseil aura soin d'expédier les ordres & les avis nécessaires pour que tous mes Sujets soient informés de ma présente résolution Royale.”

Aranjuez , le premier jour de mon Regne
en Irlande ,

Signé , MOI LE ROI.

Ne voilà-t-il pas une piece curieuse , My Lord ? En voici une autre qui ne l'est pas moins.

RÉSOLUTIONS DU CONGRÈS AMÉRICAIN.
EN CONGRÈS.

“ La justice de notre cause nous ayant relevé du joug sous le quel les Anglois nous vouloient asservir , la Bénédiction Divine s'est répandue sur nous & sur nos armes. Ce lion rugissant qui cherchoit à nous dévorer est terrassé ; la mer devenue libre , le commerce de l'Univers entier va se faire d'un bout du monde à l'autre sans trouble , sans craindre aucune supériorité. Les peuples ci devant asservis sous le Gouvernement despotique de la Grande Bretagne s'en sont heureusement retirés. Divisés en trois contrées différentes & trop faibles par se soutenir par eux mêmes , un tiers s'est mis sous la protection du Roi de France , NOTRE GLORIEUX ALLIÉ , un autre tiers s'est

donné à Sa Majesté Catholique, & le troisième & dernier nous a fait demander à le réunir à nous , à partager nos droits qui sont ceux des hommes , nos priviléges , nos prérogatives & notre liberté.

“ Nous nous y sommes prêtés d'autant plus volontiers qu'en accordant à nos frères les Ecossais tous les secours qu'ils implorent , nous en faisons des amis qui feront aussi dans le cas de nous défendre & de nous aider en tems de nécessité & de détresse.

“ En Conséquence après avoir murement réfléchi sur une affaire de cette importance , & avoir pris les avis de nos Compatriotes ;

RÉSOLU , que nous donnons toute protection aux habitans d'Ecossé que nous regardons dès ce moment comme nos frères , & comme faisant partie de notre République .

Attendu que les Ecossais doivent jouir des mêmes priviléges que nous ,

Réolu , qu'ils auront dans notre présent

Congrès autant de Députés que la Province de Pensilvanie ; que ces Députés prendront leurs intérêts dans les affaires d'Etat, de même que si l'Ecosse faisoit partie du présent continent.

Attendu qu'étant incorporés à notre Gouvernement, ils ne peuvent en être séparés en aucune circonstance que ce soit, surtout dans les occasions les plus brillantes,

RÉSOLU , 1^o. Qu'à tous les festins & fêtes publiques, on boira une santé de plus en l'honneur de nos nouveaux frères. 2^o. Qu'il sera célébré tous les ans l'anniversaire de cette glorieuse réunion par le Congrès assemblé.

Attendu que les Ecossois n'ont point partagé avec nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de soutenir jusqu'à ce jour pour éllever notre Gouvernement Républicain , & dont cependant ils vont goûter avec nous les fruits & les avantages ,

RÉSOLU , qu'ils seront tenus de payer en quatre termes égaux , dans l'espace de trois ans , au Congrès , par forme d'incorporation ,

la somme de 4 millions *sterlings* en espèces , & non en papier.

Attendu que les Ecossois n'ont point de troupes réglées parmieux , ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir se défendre en cas d'hostillités ,

RÉSOLU , que le Congrès aura dans l'Ecosse constamment 20,000 hommes de troupes réglées , dont 15,000 d'infanterie & 5000 de cavalerie ; que CETTE ARMÉE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOSOIS , & que le Congrès se réservera de nommer le Général & les Officiers ; le quel Général ne rendra compte qu'au Congrès de sa conduite , par le moyen du Protecteur cy-après nommé , & exécutera ponctuellement ses ordres .

Attendu que parmi des hommes raisonnables , il ne doit jamais y avoir aucune dispute pour fait de Religion , & que la liberté de conscience est un des plus beaux priviléges de l'homme ,

RÉSOLU , qu'il n'y aura dans l'Ecosse aucune

Religion prédominante ; que chaque particulier pourra y exercer librement la Religion qu'il voudra , & qu'il sera fait défense à tous les Ecoffois , & particulierement aux Presbytériens d'avoir aucune querelle pour fait de Religion , *sous peine de mort.*

Attendu que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecosse ne pourra dans les tems orageux donner les ordres nécessaires aussi promptement qu'il le feroit , s'il étoit sur les lieux ,

RÉSOLU , qu'il y aura à Edymbourg un Personnage auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs suffisans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume , tant au dehors qu'au dedans ; que ce Chef aura le titre de PROTECTEUR de LA LIBERTÉ ECOSOISE , & la dénomination d'ALTESSE PROTECTORALE ; qu'il pourra dans les cas les plus urgens , & lorsqu'il ne se trouvera le tems suffisant pour prévenir le Congrès , faire marcher les troupes où il sera nécessaire , & leur donner tous les ordres convenables .

Attendu que le Protecteur de la liberté Ecos-

soise doit aussi connoître particulièrement les divers mouvemens des Cours de l'Europe dont il sera plus près que nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre sur ce pays,

RÉSOLU, qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours, qu'il jugera nécessaires, & en recevoir également de ces Cours, ainsi que cela s'est pratiqué auprès de S. A. R. Le Prince Charles, Gouverneur-Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu que, pour l'honneur de l'Ecosse, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à sa dignité, & à la gloire de cette nation,

RÉSOLU, que sur les premiers deniers provenant des charges & impositions publiques, telles qu'elles seront par nous arrêtées dans la première Assemblée où il y aura des Députés Ecossois, le Protecteur aura pour ses dépenses personnelles & celles de sa maison & de ses Officiers une somme annuelle de 500,000 liv. Sterl.

Et dès à présent, nous nommons pour PRO-

K 5

TECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSOISE, l'honorable Marquis de Rockingham, à qui nous confions tous les pouvoirs cy-dessus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecossoise au brave Général Burgoyne qui nous a si bien servi dans la dernière guerre, en se rendant à nous avec toute l'armée Angloise; nous réservant de nommer dans la première Assemblée les autres Officiers de l'armée Ecossoise, après avoir préalablement reçu les avis du dit Marquis de Rockingham, & du dit Général Burgoyne.

Fait en Congrès, le premier jour de la réunion de l'Ecosse avec nous.

Par ordre du Congrès,

Signé

CHARLES THOMPSON,

Secrétaire.

Tel devoit être le résultat, My Lord, des vastes projets formés par le Ministre de la Ma-

rine de France , pour le partage de nos trois Royaumes.

Avant de terminer cette longue épître , je crois encore de mon devoir , My Lord , de vous faire part de quelques observations que m'a communiquées sur le Cabinet de St. James dont votre Seigneurie est l'un des plus recommandables membres , *William Tranchet* , mon Confrère , maître Cordonnier en la Cité . Il fréquente journellement la taverne ; il en a recueilli les réflexions qui suivent .

" Ce Cabinet , (dit-il) désuni dans le fait , agit comme s'il étoit uni , par la raison que trois de ses membres ayant trois têtes dans un bonnet , deux ayant deux têtes qui s'arrangeroient mal dans le même bonnet , les trois autres opinant du bonnet , se laissent entraîner par la majorité , *ergo !* les trois nobles Lords qui ont arrangé leurs têtes dans le même bonnet , manient seuls le timon de l'Etat . *ergo !* leur opinion prévalant toujours , il résulte de leur union partielle autant de bien ou autant de mal qu'il en pourroit résulter d'une union générale .

C'est d'après ces principes , que mon Confrère Cordonnier , My Lord , tranche & déci-
dé avec raison qu'une *union générale* feroit pré-
férable à une *union partielle*. Pour y parvenir ,
il détache du noble triumvirat , Lord G. Ger-
maine seul , & il le suppose délibérant sur quel-
ques questions d'Etat avec Lord Bathurst &
votre Seigneurie.

La premiere des questions à agiter , dit mon Confrère *Tranchet* , celle à la quelle on est malheureusement forcé de revenir plus souvent qu'on ne le voudroit , est celle-ci : faut-il , ou ne faut-il pas continuer la guerre ? — Tout le monde fait , ou doit se douter , observe-t-il , que Lord Sandwich , par conséquent votre Seigneurie , My Lord , ayant le plus pénible des personnages à remplir , connoissant mieux que personne le fort & le foible de son dépar-
tement , ayant plus lieu de craindre que qui que ce soit que les sommes qui devroient être employées à rendre la marine formidable , ne soient englouties , comme tant d'autres , dans ce que nos patriotes appellent le cloaque de corruption ; est nécessairement de tous les ser-
viteurs du Roi celui qui , ayant le plus à ris-

quer, le moins à gagner par la guerre, desire plus sincèrement la paix: On peut donc supposer raisonnablement que sa réponse à la question ci dessus posée, feroit: *si l'on peut faire une paix honorable, elle est certainement préférable à la guerre.*

— Ici, Lord Bathurst, ou Lord Chancelier, dit mon Confrère, fera une *distinction*. Il demandera ce qu'on entend par la paix? Si c'est avec les Américains, ou avec les ennemis naturels de la Grande-Bretagne, qu'on la croit praticable.

— Pour nous réconcilier avec les premiers, ajoutera-t-il, il n'est point de sacrifices compatibles avec l'honneur, que je ne conseille; mais traiter avec les derniers, c'est ce qui n'est proposable que lorsqu'on en aura tiré une vengeance proportionnée à l'offense.

— Lord G. Germaine conviendra que la paix avec l'Amérique est sans doute un objet desirable, mais il prouvera qu'il est *impraticable*, & qu'il n'est même possible de s'en occuper que lorsque les ennemis acharnés de la

Grande Bretagne , les suppôts naturels de la rébellion , cédant à la *vigueur des mesures* qu'il est indispensable de prendre , livreront les Colonies rebelles à la merci de la mère-contrée ; il démontrera que c'est en Amérique qu'il faut porter les coups aux quels doit finalement céder la maison de Bourbon : que c'est en Amérique qu'il faut conquérir la France , de même que l'Amérique a été conquise en Allemagne . Il finira si vous voulez par cet cet étrange paradoxe : *la poursuite vigoureuse de la guerre , est un acte d'humanité.*

De trois Conseillers d'Etat , en voilà donc un , poursuit mon Confrère , qui opineroit pour la paix générale ; un qui voudroit que l'on fit une paix partielle avec l'Amérique , & que l'on continuât de faire la guerre aux ennemis naturels ; le troisième veut prouver qu'il n'y a qu'une guerre générale & vigoureuse qui puisse nous conduire à une paix honorable . Comment rapprocher ces trois avis ? On dira , en tranchant ce nœud Gordien , & en suivant l'impulsion que donne la majorité à toutes les mesures du Cabinet : — Cela est à merveille : je conçois que Lord Sandwich & le Lord Chan-

celier finiront par acquiescer aux mesures déterminées par la majorité; — il sera décidé qu'il faut prendre des mesures vigoureuses; & c'est ce qu'on appellera *l'union parfaite du Cabinet.*

Mon Confrère, My Lord, veut prouver que, si cette union *partielle* étoit générale: de ces trois opinions, il en pourroit résulter une quatrième qui entraîneroit toutes les autres. — Je me suppose, m'écrivit-il, admis en quatrième, à la délibération dont je viens de tracer la marche. Lorsque mon tour arriveroit, je dirois, à Lord Sandwich: (à votre Seigneurie, My Lord) vous desirez la paix, vous avez bien raison; au Lord Chancelier: vous accorderiez volontiers la paix que vous refuseriez à la France, à l'Espagne, à la Hollande; vous avez raison encore; — à Lord Germaine: votre avis est que, pour obtenir une paix générale, il fait pousser avec vigueur une guerre générale, vous avez raison aussi; — tout ce qui manque à chacun de vos avis, c'est un PLAN! en fondant les trois avis ensemble, ils donnent pour résultat que, quoique la guerre soit désirable, on ne peut songer à une paix

partielle; que pour obtenir une paix générale, il faut faire une guerre générale. . . . Eh! sans doute générale, mais qu'elle soit générale dans toute l'étendue du terme! . . .

Que l'Europe, que le globe entier soient embrasés, ce n'est que dans un embrasement universel que l'Empire Britannique peut se sauver: ne vous amusez point à manier cet instrument rouillé que nos peres appelloient la *balance de l'Europe*; l'ancien système n'existe plus: les considérations de commerce ont pris la place des rêveries politiques dont se berçoient nos ayeux; l'univers aujourd'hui veut être commerçant: partez de ce principe, & sans perdre votre tems à calculer quels sont les peuples qu'il est de votre intérêt d'associer à votre commerce, à l'exclusion des autres, commencez par jeter la masse du globe dans la confusion: — brandissez le flambeau sur le continent, n'importe où tombera la première étincelle, pourvu que l'incendie en soit la suite & qu'il étende au loin ses ravages: c'est dans la confusion universelle que les choses se formeront d'elles-mêmes dans l'ordre que

la prudence humaine chercheroit vainement à leur assigner.

C'est des débris des Empires jaloux , des cendres de leurs forteresses que se formera la balance naturelle qui , dans les circonstances actuelles , doit lier par de nouveaux pactes des peuples que jadis aucun intérêt ne rapprochoit.

Tant que vous vous bornerez à parler de mesures vigoureuses , vos ennemis ont calculé vos forces : ils insulteront à votre impuissance ; les prétendus Neutres , tranquilles spectateurs , vous laisseront consumer en vains efforts , s'enrichiront de vos dépouilles , des pertes de votre commerce ; plus les coups que vous porterez , seront vigoureux , plus vos forces s'affoibliront . Vous finirez par succomber glorieusement sous le nombre . Songez que la Neutralité signifie nullité ; que vous n'avez point d'amis , point d'alliés ; pas une seule nation qui veuille , ou ose faire cause commune avec vous ; en un mot , la Neutralité est votre tombeau . Ne souffrez pas qu'elle existe , duffiez vous dans le commencement

ajouter au nombre de vos ennemis ; forcez les Neutres à prendre parti , & pour le reste , reposez-vous sur la jalousie qui en rangera une grande partie de votre côté.

N'eussiez-vous pour vous dans le cours d'une campagne qu'une , ou deux , ou trois des Puissances de l'Europe , en supposant le reste contre vous , votre situation seroit encore infinitement préférable à votre position actuelle ; vous partageriez les forces de la France , & ce point seul est le plus important de tous ; aussi longtems que vous souffrirez que cette nation active & aspirante tourne toute son attention du côté de la marine , qu'elle applique à cet objet unique toutes ses facultés , toutes ses ressources , elle suffira seule pour vous éclipser ; oui : la prévention nationale ne m'aveugle pas au point de me dissimuler que les revenus immenses , illimités de la Couronne de France , constamment employés à l'agrandissement de sa marine , finiront par écraser la votre : la France seule doit être l'objet de votre attention , parce qu'elle est à votre égard ce qu'est l'Empire à la Prusse , ce qu'est le Russé au Turc : vous n'avez qu'une rivale

naturelle , & cette rivale est la France ! —
Aussi , combien n'a pas été agréable à mes oreilles ce mot mémorable , renouvelé par Lord Lisburne ; combien n'ai-je pas été ravi d'entendre répéter pas tout , selon l'invitation qu'en faisoit S. S. *delenda est Carthago !*

Vous parlez de *mesures vigoureuses* , & le courage ou la fierté suppléant en vous au défaut de forces effectives , vous ne considerez pas que le plus mauvais jeu que l'on puisse jouer est celui de quatre contre un , quand on a le malheur de représenter l'*unité* dans cette rixe inégale. Au nom de tout ce qui est grand , de tout ce qui vous est cher , ne vous livrez pas aux illusions de grandeur qui ont fait la fortune de Chatham ; ce grand homme , s'il présidoit encore à nos Conseils sentiroit que les tems étant changés , il faut changer de système ; que les Empereur & les Rois ont substitué l'esprit *mercantille* à l'esprit de conquête & de domination , & que tous les peuples qui couvrent actuellement la surface du globe peuvent être comparés à autant de négociants avanturiers qui , ayant formé la même spéculation , se disputent l'avantage d'arriver

les premiers à l'endroit où les profits de cette spéculation doivent se réaliser : si cette comparaison est juste , adoptez l'esprit qui convient à la situation du moment : renoncez à l'orgueil du diadème , à la *Majesté du peuple Anglois* : pensez & agissez , comme penseroient & agiroient des négociants dont on veut intercepter le commerce , ruiner le crédit , anéantir l'existence .

Delenda est Carthago doit certainement être le mot de ralliement ; très certainement , il faut , sinon détruire , du moins affoiblir la marine de la France , qui exterminera la vôtre , si vous ni prenez garde ; car elle est non seulement redoutable par le nombre des vaisseaux , mais formidable par la valeur de ses Officiers , de ses matelots , valeur qui acquiert de l'éclat à mesure qu'elle est exercée , & qui en acquerra encore à proportion des revers que vous effuyerez , des retraites multipliées aux quelles elle vous forcera , & que l'Europe se lassera de vous voir toujours imputer à la supériorité du nombre .

La France étant déjà ce que vous la voyez

être, assez forte pour vous tenir tête partout, (car vous ne pouvez vous dissimuler que, jusqu'à présent, vous n'avez encore eu qu'elle à combattre, & que les avantages sont tout au moins douteux) que sera-ce, lorsque l'Espagne plus sérieusement embarquée dans la guerre, qu'elle ne paroît l'être encore, développera ses efforts avec l'énergie dont ses forces, peu entamées, sont effectivement susceptibles ? Que sera-ce, lorsque les petites factions que vous avez su créer en Hollande, cédant à l'intérêt général, les Provinces dites *Unies*, s'unissant en effet ne formeront qu'un corps de République combattant pour son existence politique & physique ? Vous direz des Etats-Généraux tout ce que vous dictera le ressentiment : vous n'empêcherez jamais qu'ils n'ayent la plus puissante des ressources, celle d'un capital immense.

Tout ce que je vous représente, ne doit pas vous décourager, il s'en faut de beaucoup que ce soit mon intention : à Dieu ne plaise, non ; je dis avec vous que l'Angleterre n'a de salut que dans les *mesures vigoureuses*, mais je dis plus encore, je dis dans les mesures désespé-

rées : car enfin, tant que votre vigueur sera concentrée en vous-mêmes, elle est limitée ; celle de vos ennemis ne l'est pas, parce qu'elle peut tous les jours s'accroître de l'acquisition de quelques neutres, & vous n'avez pas cet espoir. J'en reviens donc à ce que j'ai dit. Tout le développement de votre vigueur étant impuissant, tant que vous serez seuls contre quatre, tant que vous souffrirez que dix autres Puissances soient froides spectatrices de la rixe générale ; parler de mesures vigoureuses, comme vous l'entendez, c'est déceler le dessein formé de succomber plutôt. Parler vaguement de pousser vigoureusement la guerre, c'est annoncer à l'univers que vous n'avez point de *PLAN*, parce que ce n'est pas avoir un plan que de dire qu'on se battra jusqu'à ce qu'il reste un homme en état de porter le fusil, à moins que vous n'appeliez *plan* le dessein formé de vous ensevelir sous les ruines de l'Empire. — Or, je prétends, moi, *William Tranchet*, que, s'il faut que l'Empire périsse, il faut qu'il entraîne l'univers avec lui, que le même gouffre engloutisse l'espece humaine.

Brandissez, je le répète, brandissez la tor-

che que la vengeance a mise entre vos mains, n'importe où le vent portera ses étincelles, pourvu qu'elles tombent sur quelque partie neutre du continent: si ce pouvoit être heureusement à Anvers, toutes les eaux de l'*Escaraut* ne suffiroient pas pour arrêter les progrès de l'incendie salutaire. . . Je vois étinceller dans les yeux de l'Empereur le desir de soulever les masses de rochers déposées par la cupidité Hollandoise dans le sein de l'*Escaraut*, pour en interdire la navigation au Brabant industrieux: secondez ce desir, le dernier des Hollandais versera jusqu'à la dernière goutte de son sang, avant de souffrir qu'on détourne le canal des richesses dont il s'engraisse; la France verra avec inquiétude fleurir, si près de la Lorraine, des Etats capables un jour de la faire trembler: — Croyez-vous que Fredéric portera un œil tranquille sur ce spectacle nouveau? l'Empereur qui a prévu toutes ces sensations, n'a pas manqué de pourvoir aux moyens d'en prévenir les suites, & la conduite récente de l'auguste Impératrice de Russie prouve qu'elle s'attend à voir glorieusement employées les forces navales qu'elles a mises sur un pied si respectable. Ne me demandez

pas ce que fera le Turc, ce que fera Gustave ? je l'ignore : Je sc̄ais à peu près le parti que prendront le Portugal & le Danemarck ; . . . & encore une fois, duffiez-vous continuer la guerre avec un ou deux alliés, & compter le reste de l'Europe contre vous , le grand objet est gagné, si vous partagez l'attention & les finances de la France.”

Voilà, My Lord, comme *Maitre Tranchet*, mon digne Confrère, parleroit, dit-il, au Conseil du Roi, s'il avoit l'honneur d'y être admis ; voilà prétend-il , comme il se flatteroit d'y créer cette unanimité, cette *union générale* qui malheureusement ne s'y trouve pas. Il forçeroit les membres qui le composent à définir ce qu'ils entendent par ces mots vagues de *mesures yigoureuses*: il leur prouveroit clair comme le jour qu'ils n'ont point de plan , il leur en fourniroit un , formé de leurs opinions rapprochées & , pour ainsi dire , fondues ensemble.

Je laisse à votre Seigneurie à apprécier le mérite de ces spéculations, My Lord: Encore deux lignes & je termine.

Delendo est Carthago, voilà la question : à moins que nous ne culbitions, que nous ne ruinions de fond en comble la marine de France, point de paix. Nous n'avons pas encore eu le malheur d'être battus, & grâce au ciel, ce ne sera pas encore de si tôt le cas. Eh bien ! redoublons d'efforts & d'énergie ; profitons du moment où une ligue presque universelle formée contre nous, est peu consolidée, pour *hasarder*, comme l'on dit, *le tout pour le tout*. Nos ennemis ont la supériorité du nombre : . Eh bien ! combien sont-ils ? Trois contre deux, ou cinq contre trois ? . . qu'importe ? approchons, abordons, sacrifions quelques vaisseaux ; ils ne périront sûrement pas sans entraîner dans le gouffre qui les absorbera. Sur cinq que nous perdrons, nous en détruirons, à coup sur, dix, & nous aurons bientôt rétabli l'égalité. Aux maux violents, il faut de violents remèdes, comme dit le proverbe. Il faut enfin un terme à cette guerre ruineuse. Tombons à corps perdu sur nos ennemis. Les efforts qu'il leur faudra faire pour rétablir des marines à demi détruites, l'épuisement de leurs finances qui suivra de près ces efforts, voilà ce qui réussira plus sûrement

à les ramener aux dispositions pacifiques d'où dépendent la prospérité de leurs Etats, le bien être de leurs sujets. Cherchons, atteignons, combattons, exterminons nos ennemis, My Lord: portons un coup décisif, & s'il faut que nous succombions, qu'un accès violent nous dérobe à l'horreur de nous voir miner & expirer de langueur. Je vous salue, & suis

De votre Seigneurie,

MY LORD

Le très humble serviteur
THOMAS BOOT.

SEPTIEME LETTRE

D E

LORD SANDWICH A THOMAS BOOT.

Eh ! quel génie t'inspire, Master Boot ! tu fondes, tu pénètres, tu perces d'outre en outre le secret des Cabinets : tu discutes, on ne peut mieux, les intérêts des Puissances ! A te lire, à t'entendre, on ne te regardroit jamais pour ce que tu es, master Thomas. Ta lettre m'a fait grand plaisir. Surement je ne t'eusse jamais pris pour un si bel esprit. Combien de génies enfouis dans les ténèbres, qui, comme toi, dédaignent de se montrer à la lumière ? je te remercie bien sincèrement de tes spéculations, de tes disgressions, de tes savantes observations. Poursuis, l'ami, tu me feras un plaisir sensible. — Quelques lignes ; . . . je ne t'en écrirai pas davantage. Je vais faire, dans une heure, une tournée dans nos ports maritimes pour y presser l'armement de nos

flottes qui, j'espére, avec la grace de Dieu, batteront, cette année, celles de nos ennemis.

Ah! master Boot, que tu as parfaitement bien faisi l'état des choses... l'Amérique, la France, l'Espagne, la Hollande, les Neutres, tous nos ennemis, les Ministres, mes confrères & autres, que tu les as admirablement bien esquissés ! Oui, Thomas, je te le répette, je ne t'eusse jamais supposé tans de sagacité, tant de lumières. Je n'ai pas la présomption de me croire digne de tous les coups d'encensoir que tu me donnes, mais je fais de mon mieux pour bien mériter de la patrie, & pour répondre le plus dignement possible à la confiance dont le Roi m'honore. Si je suis traversé dans mes vues, dans mes nobles desseins; si les choses ne vont pas à mon gré; si les Insurgens ne sont pas soumis, nos ennemis vaincus, si la paix n'est pas faite, ce n'est pas ma faute. Je ne suis ni devin, ni sorcier; &, comme tu dis bien, en frappant du pied, il n'est pas en mon pouvoir de faire sortir de la terre, des hommes & des vaisseaux. Pourtant avec le peu que j'ai en mains, on voit comme je tiens tête à tout le monde. Mes Con-

frères , les autres Ministres ont fait des sot-tises , je dois les partager , les boire avec eux.

Du moment que la division s'éleva entre nos Colonies & la Mere-patrie , je cherchai à l'apaiser. Je prévoyois une rupture ouverte , & comme il est arrivé , ou arrivera , une guerre sanglante. L'esprit de vertige s'étoit répandu sur le Conseil : il s'est porté à une extrémité qui a eu pour nous des suites les plus funestes. Je sentois que c'étoit en Amérique qu'on alloit forger les fers que nous prépare tôt ou tard le despotisme. Je prévoyois d'avance que les Puissances voisines & rivales se prévaudroient des circonstances pour frapper sur nous des coups imprévus durant nos querelles intestines. Bute , North , Germaine , & consorts , rejettentrent mes insinuations comme des terreurs paniques : ils pouffèrent l'audace jusqu'à dire que nous étions capables de faire face à tous les événemens. Ils disoient que nos Colonies ne feroient aucune résistance ; qu'au premier coup de canon , elles sentiroient la nécessité de se soumettre , & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs , mes Confrères firent répandre

dans Londres une multitude de caricatures; l'on tourna en dérision la nouvelle milice des Colonies; on présenta ces soldats sous toutes sortes de formes ridicules; on les méprisoit, on s'en moquoit, on les traitoit de balourds... Le Roi vint en Parlement, prononça un discours, ce fut la *sentence de mort*. On fit des menaces: c'étoit une brouille de famille qu'on eut pu raccommoder un verre de *Punch* à la main. On en fit une affaire grave: la scission éclata & dégénéra bientôt en guerre civile. On excita l'émulation de la France: on ouvrit les yeux aux ennemis de la Grande Bretagne; on fixa les regards du monde entier... Des femmes, oui, mon ami, des femmes de la Nouvelles-Jersey se formerent aux armes & aux évolutions militaires: elles se présentoient au combat, comme elles se présentent à la chasse. Le sexe de Bristol, dans la Pensylvanie ne porta pas l'héroïsme jusqu'à s'enrôler, mais se cottisa pour acheter des drapeaux, des fifres & des tambours, pour fournir des fusils, des bayonnettes, des sabres à ceux qui n'en auroient pas. Les Vieillards même dont le sang est glacé, s'enflamma de cette ardeur guerriere. Il se forma une compagnie de vieux

hommes : le Colonel étoit un vieux garçon de 97 ans : il en avoit passé 40 dans le service : il s'étoit trouvé à 17 batailles rangées : le tambour avoit 84 ans. Au lieu de cocarde, ces vieux hommes portoient un crêpe à leurs chapeaux comme une marque expressive de leur douleur & de leur dévouement à la mort.

Enfin les Quakers, ces hommes ennemis du sang, crurent, en faveur d'une si belle cause, d'un danger aussi imminent pour leur liberté, devoir déroger à la loi qu'ils se sont faite de ne point prendre les armes, & de ne jamais répandre le sang humain.

Toutes ces choses, mon ami, désolèrent & intriguèrent mes Confrères. Ils s'aveuglèrent au point d'opérer entre nous & nos Colonies une scission absolue. Naquit bientôt l'*Acte de Confédération*, ou *d'union perpétuelle entre les Colonies-Unies de l'Amérique Septentrionale*, qui devoit subsister jusqu'à ce que tous leurs griefs fussent redressés.

A force de tergiversations, de mauvaise foi,

d'injustices , de cruautés , de barbaries , Ami Boot , mon Confrère North consomma le funeste œuvre . Le génie infernal de Choiseul , comme tu l'as dit fort bien , jeta le premier les semences de division .

De ce premier pas fait , on excita nos Insurgens des Colonies à en faire un second , c'est-à-dire , à se déclarer *libres & dégagés de toute obéissance à la Couronne Britannique* . De là la Déclaration de leur Indépendance , du 4 Juillet 1776 ; .. De là la guerre actuelle entre nous , la France , l'Espagne , la Hollande , les Neutres , &c. &c. &c. , — de là tous les maux qui affligen la patrie , ami , Boot . J'en suis bien sincérement affecté . Je regarde la situation actuelle de la Grande Bretagne comme très allarmante ; mais on fait combien , en mon particulier , j'ai marqué d'opposition aux mesures hostiles ; avec quelle répugnance de ma part la guerre a été entreprise . Je conviens de l'état de détresse où nous nous trouvons ; mais je ne doute nullement , ami Thomas , que l'Angleterre , ne recouvre bientôt son ancienne splendeur ; ne fasse rentrer sous l'allégeance de la mère patrie les Insurgens de l'Amérique qui ,

qui , nativeaux Icares , ont pris un vol si hardi ; ne réduise à nos pieds nos nombreux ennemis , & ne redonne à ses peuples le sceptre des mers , un commerce étendu , une paix constante & glorieuse , une félicité assurée & durable. . . . :

Adieu , Master Boot , je pars en poste pour nos ports : je ne puis t'écrire plus au long.

HUITIÈME LETTRE.

DE THOMAS BOOT à
Lord NORTH.

Au milieu de la foule des ennemis qui écrase votre Seigneurie, craindrai-je, moi Thomas, d'élever la voix, d'être votre Champion, My Lord ? Au milieu de la honte & de la confusion dont la multitude de vos antagonistes cherche à vous couvrir chaque jour, apprêhendrai-je de rompre avec eux autant de lances qu'il vous plaira, pour défendre votre gloire ? Non, My Lord. Je connois la bonté de votre cœur, votre zéle, vos vertus patriotiques ; j'apprécie, comme il convient, la sagesse de vos projets, & la pureté des motifs qui font agir votre Seigneurie. J'ose bien dire que la haine universelle de la nation, & les maledictions qu'elle prononce contre vous, ne naissent que d'un mal entendu ; que les méchants qui vous déchirent si cruellement ont tort : que les accusations qu'ils fement malicieusement con-

tre votre Seigneurie , sont mal fondées ; ²⁹ que , si vous péchez , c'est par ignorance , encore plus que par malice , My Lord. Oui certes , votre Seigneurie ne voit pas l'abyme qu'elle creuse sous les pas de la Nation ; elle ne voit pas le précipice qu'elle lui prépare ; elle ne conçoit pas comment en voulant mener l'Empire à une grande fortune , elle finira par le perdre.

Entendez , My Lord : si votre Seigneurie eut eû la tête du petit Roi de Prusse , Fréderic II. à qui , dans mon tour d'Allemagne , j'ai rappetacé les botes ; elle eut ainsi raifonné : (ne pensez pas qu'il y entre de l'humeur de ma part , My Lord , je vous parle à cœur ouvert) " est-il de l'intérêt de la Grande-Bretagne de se plier aux demandes du Congrès , ou de les rejetter ? En les rejettant , y gagnerons-nous ? ou en nous y prêtant , y perdrions-nous ? . . . En prenant le premier parti , ne nous attirerons-nous pas une guerre terrible sur les bras ? Aurons-nous , en ce cas , de quoi y faire face ? de l'argent , de , l'argent ! . . ." Ah ! My Lord , que je regrette pour vous , pour moi , pour la pa-

trie , que votre Seigneurie n'ait pas lû le *testament* politique des derniers Ministres de la Reine Anne , sur les dépenses de l'Angleterre pendant la guerre de 1701. Pour vous éviter la peine de le feuilleter , je vais vous transcrire les paragraphes essentiels que V. S. eut dû méditer.

“ Les articles de la *Grande-Alliance* ne nous obligeoient point à faire les prodigieuses dépenses que nous avons faites jusqu'à présent....” (les articles proposés par le Congrès de l'Amérique pour rentrer sous l'allégeance de la mère Patrie , ne vous contraignoient pas , My , Lord , de faire faire à l'Angleterre des emprunts au delà de son *pouvoir* & de celui de la nation. C'étoit assez pour nous de différer le payement de nos anciennes dettes , de continuer la taxe sur les terres & sur le malt , avec les autres taxes déjà imposées. . . A quelque prix que les rebelles de l'Amérique nous eussent offert leur réconciliation avec nous , elle ne pouvoit jamais être si ruineuse que l'est & le sera encore la guerre que nous a déclarée la maison de Bourbon , j'ose dire toute la terre. Nos descendans auront de la peine à concevoir no-

tre imprudence de nous être épuisés pendant dix, peut-être, vingt ans, pour soutenir une guerre de *paille* qu'on eut pu éteindre avec un *sceau d'eau*, & dont la suite nous deviendra infailliblement onéreuse ; nous, nous, My Lord, qui, pendant une paix de peu de durée, avions vu avec horreur l'excès des dettes dont nous étions accablés ; qui détestions les pernicieux conseils de ceux qui nous les avoient fait contracter, & qui cherchions des expédiens pour nous tirer du malheureux état où nous nous trouvions plongés. Nos descendants ne pourront concevoir qu'avant que de nous être donné le tems de respirer, nous nous soyons témérairement engagés dans la guerre la plus opiniâtre & la plus affreuse.

Nos dettes s'accumulent, My Lord : votre Seigneurie peut-elle répondre que nos neveux feront en état de les acquitter ? Jamais nos ancêtres ne se virent réduits à l'extremité où se trouve la Nation, My Lord. Ni les Grecs, ni les Romains n'en ont jamais éprouvé une pareille. Je suis même persuadé qu'il n'y a point de nation existante ou à exister qui se soit trouvée ou puisse se trouver en notre état

actuel , si on excepte l'Espagne qui s'attira un malheur pareil au notre , il y a environ six-vingt & tant d'ans , & qui ne s'en est pas encore relevée. Nous apprendrons sans doute , à nos descendans , My Lord , à être sages : mais cette sagesse leur coûtera cher , & je souhaite de bon cœur qu'ils ratifient ce que nous avons fait en leur nom.

Rien de plus aisé que de contracter des dettes & de les laisser payer à nos petits enfans ; nous pouvons même espérer qu'ils voudront bien les payer ; mais il est bien difficile d'assurer une paix aussi longue qu'il faut pour cela. — Les hommes n'auront-ils pas toujours les mêmes passions ? N'y aura-t-il plus de Princes ambitieux & intéressés qui chercheront l'occasion de faire la guerre ? . . . Qu'on ne dise pas que ces Etats , ces Royaumes , ces Empires avec qui nos descendants pourront avoir un jour des démêlés sont dans une condition aussi facheuse que nous. Il est constant que par nos revers , par les conjonctures où nous nous trouvons , nous sommes en beaucoup plus mauvais état qu'eux , j'ose dire que nos ennemis mêmes ; & pour peu que l'on

considére la constitution de notre Gouvernement, la corruption de nos mœurs, nos factions domestiques, &c. on comprend qu'il doit être bien difficile de nous rétablir, & à nos arrières neveux de suppléer à nos folies.

Ce sera sans doute une grande consolation pour nos descendans, de voir quelques hâillons suspendus dans ls salle de Westminster, achêtés au prix de 100 ou 200 millions *Sterling*, dont ils payeront les intérêts ; . . . & de pouvoir se vanter, comme font certains gueux, que leurs ancêtres étoient riches & puissans. . . .

Qu'est-ce qu'on appelle *crédit* ? My Lord. . .
Est-ce de pouvoir emprunter dix millions ?...
Je ne puis m'empêcher de dire qu'un tel crédit est dangereux, qu'il est contre les loix Angloises, qu'il ressent même la trahison. Rien n'a tant contribué à miner la nation que ce crédit. Pour moi, lorsqu'au changement du dernier Ministère, je vis que ce prétendu crédit s'étoit évanoui, je le pris pour un bon augure. . . Je m'imaginai voir un jeune héritier, qui ayant changé son premier intendant,

commençoit lui-même à mettre ordre à ses affaires, avant qu'elles fussent désespérées.

Jusqu'ici, nous ne nous sommes soutenus que par art, ce qui ne peut manquer de ruiner, avec le tems, l'Etat le mieux établi.... Non, non, il n'y a point de pays en Europe plus fortuné & plus riche que le notre ; mais nous avons exténué un corps fain & robuste, en l'accablant de remèdes. Bientôt l'art ne servira plus de rien, si la nature ne fait un dernier effort.

Si l'Angleterre s'affoiblit en accumulant ses dettes, My Lord, n'en doit-on pas conclure qu'elle devroit chercher à les éteindre, & par une suite nécessaire, terminer la guerre à tout prix, & cultiver la paix avec soin ? Je suppose, comme votre Seigneurie, que l'honneur de la Grande-Bretagne & la nécessité d'une défense légitime, l'ont mise dans la nécessité de contracter d'année à année de nouvelles dettes ; mais quelle imprudence ne peut-on pas reprocher à ses Ministres, à vous en particulier, My Lord ; quand on voit qu'el-

le s'affoiblit par un faux point d'honneur, après s'être épuisée par ambition, & qu'elle poursuit une guerre dispendieuse, désespérée, une guerre qu'elle ne terminera qu'avec ignominie. . . Nous avons supporté le poids des dépenses faites sous les Regnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne, & celles pour défendre la Pragmatique-Sanction & les intérêts de l'héritière de Charles VI. Nous sommes encore courbés sous le poids de celles que nous a fait contracter, dans la dernière guerre, l'orgueil de Chatham; — Et vous, My Lord, dans l'état le plus désespéré, dans la situation la plus critique où puisse se trouver l'Empire Britannique, vous vous attachez à consommer sa ruine ? Ah ! ne tardons pas à mettre bas les armes, à en venir à une paix, coûte qui coûte !

L'Espagne, disoit, il y a cent ans, un judicieux & profond Ministre d'Angleterre, qui comme vous, My Lord, étoit assis sur les bancs de la Trésorerie; l'Espagne est un exemple frappant des funestes effets qu'opèrent dans un Etat, d'anciennes dettes publiques, ainsi que de l'embarras & de l'impuissance

même où elles jettent l'administration. Les Principales branches de ce Royaume sont employées à payer les intérêts des sommes empruntées, il y a une centaine d'années; & la subsistance destinée à nourrir le corps politique, se trouvant détournée à d'autres usages, il est devenu foible & incapable de résister aux moindres accidents. Lorsqu'un peuple réduit à cette situation, vient à s'engager dans des guerres étrangères, ou ruineuses, il est évident que ses ennemis doivent peu redouter sa Puissance, & que les alliés ont très peu de secours à en espérer.

Ces vastes anticipations sur les revenus futurs, ont commencé vers l'an 1608, & ont continué d'année à année, sans qu'on ait songé à en diminuer le fardeau. Cette négligence seule a plus contribué à énerver la Monarchie d'Espagne que toutes les autres fautes qu'elle a pu commettre.

Ce peut être l'intérêt de quelques personnes dans une nation, que les finances de l'Etat soient embrouillées & sans ordre; ses revenus sont un champ où il est toujours très

facile de glaner , & le profit n'en est jamais si considérable que dans les urgences publiques. Mais la totalité du peuple est intéressée à l'économie du Gouvernement & à la modération des impôts & des charges : cela devient impossible , lorsqu'une fois les dettes sont assez considérables pour décourager des Ministres honêtes , ou pour dégoûter des premières places ceux qui sont les plus capables de les remplir. C'est précisément ce qu'on a vu arriver en Espagne ; l'embarras de ses affaires a été tel , que quoique ses revenus soient des plus considérables , elles a plus d'une fois manqué d'argent pour avoir des flottes & des armées de terre. Telle a été la source des négligences & de la foiblesse , si remarquables dans cette Monarchie.

En général par tout où les finances sont dérangées , les vexations s'accumulent sur le peuple. A la vérité , l'intérêt de quelques hommes puissans est de vivre sous une administration relâchée , parcequ'alors les revenus publics se ressentent de cette foiblesse. La grandeur de ces particuliers conciste à tromper le Prince & l'Etat ; & c'est alors que les

loix se vendent à plus haut prix; que les injustices & les préférences odieuses rapportent de plus grandes sommes.

En réfléchissant sur les causes qui, sur la fin du dernier siècle, ont affoibli la Monarchie d'Espagne; quelle leçon importante pour nous, My Lord! au lieu de voir avec sollicitude que nos guerres d'ambition, nos guerres de folie nous aient obligés de faire des emprunts considérables; nous glorifierons-nous du crédit de notre Gouvernement, & regarderons-nous notre immense dette nationale comme la preuve de nos richesses & de notre puissance? . . ah! My Lord, l'exemple de l'Espagne nous avertit des malheurs que nous nous préparons en adoptant la même politique; il nous présage un bien cruel avenir!

Quand le Ministre de Madrid, tout fier des richesses de l'Amérique, & ne méditant que des conquêtes, commença à faire des emprunts en 1608, il n'auroit pas été surprenant qu'on eut refusé d'entendre un citoyen zélé & éclairé qui auroit prévu les inconvénients des dettes publiques ou nationales, puisqu'il n'y avoit

point encore d'expérience qui les eut fait connoître à l'Europe : mais, My Lord, en ce siècle éclairé, en ce siècle philosophe, en ce siècle calculateur, sommes-nous également excusables ? Et ne pouvons-nous pas nous plaindre du poids des impôts qui nous accablent ?

Puisque, comme votre Seigneurie n'en doute pas, My Lord, l'argent est le nerf de la politique moderne, doit-on être étonné des maux sans nombre que l'accumulation des dettes nationales cause à la Grande-Bretagne ? en voyant les mœurs & la discipline militaire se relâcher chez les Romains, on auroit pu prédire leur ruine, parceque leur puissance portoit sur ce double fondement. En voyant le désordre dans les finances d'un Etat de l'Europe, on doit prévoir sa décadence, parceque l'argent est le prix de tout, & que les emprunts tarissent la source des revenus ordinaires. Il n'a fallu que 60 ans de mauvaise administration pour jeter autrefois l'Espagne dans le plus grand affoiblissement ; il n'en faut pas *encore* deux, My Lord, avec l'abus & la prodigalité de nos finances pour produire le même effet en Angleterre. Il le produira,

foyez en sur, malgré les ressorts d'un Gouvernement qui, par sa nature, est plus attentif à la chose publique que ne l'étoit celui des Successeurs de Charles V.

De ces réflexion on doit conclure, si je ne me trompe, My Lord, que l'Angleterre a agi contre ses véritables intérêts, lorsqu'elle a commencé la guerre de 1756, pendant qu'elle étoit encore accablée des dettes contractées à l'occasion de l'héritière de l'Empereur Charles VI, & sous le regne de la Reine Anna : c'étoit à un fardeau pesant ajouter encore un fardeau plus pesant, c'étoit faire un pas vers sa décadence. A cette heure, My Lord, que, comme vos ennemis le disent, non pas moi au moins, à Dieu ne plaise ! A cette heure que la sottise, l'impéritie, le ressentiment de votre Seigneurie aggravent de jour en jour & de plus en plus le poids déjà si considérable de nos dettes anciennes, en soutenant opiniâtrement une guerre dénaturée, une guerre infame, une guerre qui est en horreur aux Dieux & aux hommes ; ne devons-nous pas appréhender de voir bientôt l'Empire Britannique crouler sous ses fondements ?

Ah ! My Lord , la postérité verra-t-elle d'un œil froid ces guerres dispendieuses & cruelles , ces scènes de sang & d'horreur dans les quelles vous avez entraînés leurs peres ? Nos Neveux ne vomiront-ils pas sur la mémoire de votre Seigneurie l'ignominie & l'opprobre ? ne foulent-ils pas avec exécration sa cendre à leur pieds , pour leur avoir forgé des fers avec la misère & l'indigence ? ah ! My Lord , malgré la fierté de caractère du peuple Anglois , malgré l'expérience de ses Amiraux , malgré l'audace de ses hommes de mer , malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve , comment pouvoir espérer de ne pas succomber ? . . . ah ! ah ! détournons nos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome ! . . .

Excusez , My Lord , mais , j'ai entendu dire que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais Souverain , ou du moins un mauvais Ministre , avec aussi peu de formalités , d'appareil , de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs , la nation Angloise n'auroit de ses droits , ni la jus-

te idée , ni la pleine jouissance qui convient à un peuple qui ose se croire & s'appeler libre ; que tant qu'elle laisseroit l'administration entre des mains ignorantes , corrompues , audacieuses , elle se laisseroit précipiter impérieusement & impunément dans les abysses les plus profonds .

Ah ! My Lord , on noircit votre Seigneurie des accusations les plus graves : on lui reproche des forfaits : on accumule tous les anathèmes sur sa tête : la majeure partie de la Nation la dévoüe au Tartare . . . hélas ! qu'on a bien tort ! moi , My Lord , votre admirateur , votre proneur en tout sens ; tandis que vous paroissez plus noir aux yeux du peuple , que ne le fut jamais *Ascalaphe* , quand Proserpine indignée l'eut changé en un très vilain corbeau ; vous me paroissez plus blanc que le cygne qui sort en battant des ailes du canal transparent dans lequel il s'est plongé . Mais à la place de votre Seigneurie , My Lord , *indolent & ami du repos* , comme vous dites ; au lieu de passer ma vie dans le fatras des affaires , comme vous faites , essuyer de jour en jour la fatigue désagréable d'une guerre politi-

tique, & subir l'épreuve des attaques Parlementaires, des provocations, des injures; à votre place, oui à votre place, j'aimerois mieux m'asseoir comme l'indolent Indien sous le *machenelier*, & y rendre l'esprit en sommeillant!

ADIEU, My Lord,

**Votre Serviteur bien humble
THOMAS BOOT.**

NEUVIÈME LETTRE
DE LORD NORTH à THOMAS BOOT.

Je n'ignore nullement, ami Boot, qu'on me noircit des couleurs les plus odieuses. Mais quels sont ces peintres injurieux, dont le pinceau téméraire trace mon tableau? quelles sont ces ames viles qui me diffament à la face de l'univers? des Richmonds, des Shelburnes, des Rockinghams, des Burkes, des Fox, des Wilkes; — & la canaille est leur écho! Un tas de gens qui envient ma place, & qui ne cherchent qu'à me culbuter, master Thomas. Ah! tu vois qu'il n'est pas besoin de chercher bien loin les motifs qui délient leurs langues, & qui leur font tenir tous les propos indécens qu'ils fement malignement sur mon compte. Ils disent que je ne m'attache, par ressentiment, qu'à forger des foudres pour écraser l'Empire, qu'à eriger *le Roi en tyran*, tandisque je ne cherche qu'à emporter d'assaut les remparts derrière lesquels se cachent

les bêtes féroces qui veulent dévorer la patrie. Les personnages les plus intégrés des trois Royaumes ne peuvent s'empêcher d'honorer mes vertus, de respecter mon intégrité, de priser mes talens, de m'accorder la plus haute estime, ami Boot. A l'exception de quelques jaloux, tous mal famés, Master Thomas, tout le monde déclare qu'il me trouve bien digne d'être non seulement le chef Lord de la Trésorerie, mais aussi le premier Ministre de l'Empire.

On dit de moi que j'accable la nation sous le poids odieux & insupportable d'une foule d'impôts, qui, de l'Etat le plus riche & le plus florissant, ont fait de l'Angleterre un hôpital, où il n'y a que les administrateurs & ceux qui les touchent, qui vivent dans l'abondance & les délices, tandis que les dettes de l'Etat ont absorbé plus de vingt-cinq années de ses revenus; tandis que je suis forcé sans cesse à recourir à des expédiens ruineux, dont nous ne tirons jamais qu'un secours momentané, secours perfide qui nous plonge dans de nouveaux embarras, dans une misère encore plus profonde.

On m'impute , je le fais , ami Boot , mille détours , mille ruses , une nuée de mystères d'iniquité , des crimes , des forfaits , Dieu fait combien ! je suis l'auteur du sang innocemment répandu : je forge des fers à la patrie : mon Ministère n'est qu'un enchaînement d'insultes , de vexations & d'entreprises , qui toutes ne visent qu'à façonner la Grande Bretagne au joug d'une obéissance passive sous les ordres tyranniques d'un despotisme absolu ; je ne cherche , ami Boot , qu'à consommer les œuvres de mort , de désolation & de tyrannie , que j'ai déjà commencées dès mon entrée dans la carrière Ministérielle par des actions d'une autorité & d'une perfidie , dont on trouveroit à peine des exemples dans les siècles les plus barbares : en un mot , ami Thomas , je suis un scélérat , un monstre : dans l'autre vie , dévoué au Tartare , comme tu dis ; & dans celle - ci , point assez de potences , de roues , de bûchers pour compenser mes mérites ! juste Ciel ! ...

Ah ! Master Boot , que l'audace se déchaîne ! la médisance & la calomnie ne peuvent obscurcir la vertu que pour un tems . La vengeance de ma patrie que je cherche , &

son salut assuré; . . . voilà l'objet de mes travaux, de mes veilles, de ma sollicitude! . . . Ah! que ne suis-je le maître du tonnerre! que ne puis-je le lancer à mon gré! il produiroit pour la Grande Bretagne les effets les plus prompts & les plus salutaires!

Ami Thomas, je brave hautement & les huées & les sots discours de l'Opposition, & les insultes d'une Nation peu éclairée sur ses intérêts. La fin couronnera l'œuvre, j'espère. Le préjugé, le malheur des circonstances, l'envie, tout est contre moi, je le fais: mais, avec l'aide de Dieu, je me promets bien d'en tryompher avec honneur & gloire.

Fidele à mon Roi, fidele à ma patrie, fidele à remplir tous les devoirs de citoyen zélé, de Ministre intégrer, de pere sage, d'époux tendre, d'ami sincere, je me vois au dessus des atteintes de la médisance, & je déifie la calomnie de pouvoir réussir mieux qu'elle. La tranquillité regne dans mon cœur, la franchise remue mes levres, la candeur conduit ma plume, la modestie est sur mon front, la sérénité dans mes regards, & la noble af-

surance dans toute ma conduite, dans toutes mes démarches. Le peuple m'accable de malédictions, le Parlement d'injures; mais mon innocence dissipera les brigues de mes ennemis. Les traits dont ils veulent me percer seront impuissans; on sera forcé tôt ou tard à rendre hommage aux vastes ressources de mon génie, à la sainteté de mes mœurs, à la sagesse de mes desseins. La postérité se glorifiera de mon Ministère: elle arguera d'ingratitude ses peres. Elle dira de moi: que j'ai été *l'homme fort, l'homme incomparable.* . . .

Ami Thomas, crois-moi, notre patrie malheureuse ne gémira plus longtems sous l'esclavage de ses tyrans, de ses ennemis, de ses rivaux. De mon souffle, j'acheverai bientôt de les anéantir sans espérance de retour: la gloire du Roi, celle de la Grande-Bretagne accrue sous mon Ministère, volera de bouche en bouche & d'âge en âge, pour ne finir qu'avec la Monarchie, dont je m'étudie si bien à consolider les ressorts & raffermir les fondements. . . .

ADIEU, BOOT.

DIXIÈME LETTRE

DE THOMAS BOOT à LORD GERMAINE.

Il faut que le Diable s'en mêle! Oui, il faut que le Diable s'en mêle , My Lord! Quoi ? toujours battus , jamais battant ! Avec votre expérience militaire , toujours de malheureuses campagnes ! Ah ! il faut bien que Satan soit à nos trousses , & que le divin génie d'Albion nous ait fait banqueroute. Ne pensez pas , My Lord , que , par pure malice , je veuille rappeler ici vos malheureuses journées en Allemagne ! Dieu m'en garde ! mais pourtant , voilà six , sept années que nous bataillons sans succès:... Que dis-je ? Voilà six , sept années que nous n'éprouvons que désastres , humiliations , revers. Quand je me rappelle que Burgoigne a honteusement lâché le pied , a ignominieusement déposé les armes Angloises à Saratoga , avec six mille soldats des mieux disciplinés , devant une troupe de poltrons & de lâches , je frémis de tous mes membres , My Lord. Je

fuis bien loin d'en imputer la faute à votre Seigneurie ; mais pourtant, à dire vrai, il paroît qu'elle s'est plus d'une fois cassé le nez dans cette pitoyable guerre. Pardonnez, My Lord, si j'ai certain louche sur la sageffe de vos projets & sur leur exécution. Les plus grands hommes font des fautes : *humanum est peccare*, dit St. Augustin.... Votre Scigneuriie connoit-elle ce Lord de la Légende Romaine ? Cet axiome fait mieux votre apologie, que ne la pourroient faire toutes les sentences de Bolingbroke, toutes les mathématiques de Newton. Vous étes honnête homme, mais malheureux, My Lord : on ne peut que s'en prendre à votre mauvais destin. Dites lui donc qu'il a tort : que cent années de combats, de dévastations, de massacres , ne rétabliront jamais nos affaires, ne nous feront pas recouvrer l'Amérique ; que prétendre subjuger nos Colonies, c'est le comble de la folice ! . . .

Combien de fois, My Lord, votre Seigneurie ne nous a-t-elle pas assuré que les Rebelles étoient sans habits, sans armes, sans discipline, réduits à la besace, & à la lettre, à périr de faim ? Ces Rebelles pourtant n'ont pas

laissé de faire échouer les efforts successifs des plus habiles de nos Officiers & de nos meilleures troupes ? Rien ne nous manquoit. Cependant qu'avons nous fait ? *de la bouillie pour les chats.* Après bien du tems perdu, nous avons vu nos Officiers disgraciés , l'armée se consumer insensiblement ; la nation agraver le poids de sa dette , & par tout une augmentation de calamités.

J'ose avancer , My Lord , que je connois parfaitement l'Amérique , & mieux que vous , sûrement , n'en déplaise à votre Seigneurie. J'ai aussi voyagé là , comme ailleurs. J'ai fait autrefois des souliers à Philadelphie , à Boston , en Canada , comme j'en fais actuellement à Londres. J'ose dire , d'après la connoissance que j'ai de ce pays , que quand même la France , l'Espagne , la Hollande , sans en excepter les Pandours de l'Empereur & les Hussards du Roy de Prusse , se ligueroient avec nous contre l'Amérique , nous ne serions jamais en état de la conquérir.

Actuellement que la France & l'Espagne font cause commune avec les Insurgens , qu'a-

vons-nous à espérer ? il faut être aveuglé par les préjugés les plus absurdes pour n'en pas voir les conséquences... Eh ! Cette confédération formée autour de nous, & connue sous le nom de *Neutralité-armée*, oserais-je demander quelle opinion vous en avez, My Lord ?

Les Anglois ont longtems reclamé l'empire de la mer. Ils l'ont même exercé, & pour dire la vérité, avec un despotisme tyrannique & révoltant. Nous pouvions insultez, outrager impunément toutes les nations ; aucune n'osoit s'opposer à nos prétentions. Nous les obligations partout à baisser pavillon. Nous faisions des recherches, nous confisquions leurs vaisseaux, d'après des loix que nous avions nous-mêmes établies. Aucun peuple n'étoit assez hardi pour se plaindre ; ils s'imaginoient tous n'avoir d'autre parti à prendre que de se soumettre aveuglément à notre code maritime.

Quand les Puissance de l'Europe nous ont vus embarrassés dans les troubles actuels, nos Colonies résistant à tous nos efforts, & assistées par de puissans alliés, elles ont jugé l'occasion favorable pour recouvrer leurs droits.

Fatiguées de tant d'outrages révoltans , & profitant habilement de notre embarras , elles ont cru devoir former un code de loix qui serviroit de règle constante , en tems de paix ou de guerre ; & au cas que nous refusions d'y accéder , d'employer contre nous cette *Neutralité-armée*.

Si telle chose arrive jamais , My Lord , qu'en doit-il résulter ? Qu'il nous faudra recevoir dorénavant les loix sur mer de ceux à qui nous étions accoutumés d'en donner. Il n'y a rien là que de juste ; mais cela n'en est pas moins douloureux pour un peuple brave & courageux qui a joui longtems de cette souveraineté. Si nous refusons de souscrire aux Réglemenrs qu'on nous présente , cette *Neutralité-armée* se joindra dès-lors à la France & à l'Espagne pour nous y forcer.

A notre guerre avec l'Amérique qui suffit assez pour nous tenir en échec , paroissent devoir se joindre bientôt les efforts armés de toutes les Puissances maritimes de l'Europe. S'il nous est si difficile de poursuivre la guerre avec les premiers , comment pourrons-nous tenir tête à tous les autres réunis ?

Il y a certaines choses à considérer relativement aux Puissances Neutres , My Lord. Ou je me trompe fort, ou nous les verrons saisir la premiere occasion favorable pour nous faire le même compliment que nous avons reçu de la France. L'Amérique a déclaré son indépendance. La France & l'Espagne l'ont reconnue ; les sujets de ces deux Etats jouissent du bénéfice du commerce du nouveau-monde ; les autres nations soupirent pour les mêmes avantages. Que feront-elles ? Elles imiteront le même exemple , elles reconnoiront l'indépendance de l'Amérique , & nous enverroint dire : *si vous osez nous molester , nous saurons nous défendre...* Eh bien ! My Lord , vous croyez-vous en état de faire la guerre contre l'Univers entier ?

Ah ! si nous ne voulons pas , My Lord , éprouver une ruine totale au dedans , & recevoir au dehors la loi de nos voisins , ne tardons pas à faire la paix avec l'Amérique. Il est encore tems avant que nos succès soient balancés par des revers , avant que l'aigreur de la vengeance ait éteint les derniers restes de l'amitié naturelle entre deux nations , dont

l'origine, le langage, la Religion & la conformation physique sont les mêmes. L'indépendance des Colonies, la Grande-Bretagne tôt ou tard devra l'accorder. Renonçons aux possessions que nous ne saurions garder, ou à celles que nous ne pouvons plus recouvrer.

Mais direz-vous, peut-être, My Lord, la France ne permettra jamais aux Américains de faire avec nous une paix qu'aux conditions les plus humiliantes. Il faut bien peu connaître la France, pour avancer une pareille erreur. La base de leur alliance est, que ni la France ni l'Amérique ne traiteront avec la Grande-Bretagne sans la stipulation expresse de l'indépendance Américaine. Ainsi la paix dépend de nous.

En vain, My Lord, nous flaterions-nous d'avoir la paix auparavant. C'est l'intérêt de la France ; c'est l'intérêt de l'Espagne ; c'est l'intérêt de l'Europe que cette clause serve de base au traité. Il faut qu'il y ait une éternelle barrière entre l'Angleterre & l'Amérique. Autrement la guerre n'a point de terme.

Nous précipiterons-nous donc dans des calamités nouvelles & inévitables sur l'unique espoir de rencontrer des hazards heureux ? Nous exposerons-nous à recevoir la loi de Puissance que nous faisions trembler d'un seul regard ? Ou plutôt déposant les sentiments d'orgueil & de vengeance qui ne sont plus de saison, ne chercherons-nous pas, en gens sages, à tirer le meilleur parti des circonstances, à tâcher de nous garantir du mépris & de la détresse ?

On demandera, peut-être, quel est le but de la France, en faisant de si grandes dépenses, si elle ne cherche pas à acquérir des possessions territoriales en Amérique ? Mais ne lui suffit-il pas d'acquérir la prépondérance en Europe ? Quelle Puissance oseroit l'attaquer, si jamais l'Amérique est irrévocablement détachée de nous ?

J'avoue, My Lord, que nous aurions des motifs suffisants de continuer la guerre, si nous avions quelque probabilité de succès; si nous avions quelque espoir de maintenir notre autorité sur les Colonies d'après vos plans.

Mais c'est une folie d'entreprendre ce qu'on ne sauroit raisonnablement espérer d'obtenir; & ce qu'on ne peut entreprendre sans s'exposer à une ruine totale.

Si donc, My Lord, nous pouvons, une bonne fois, nous persuader que toutes nos calamités sont des suites de la guerre Américaine, & que nous devons en attendre de plus terribles encore; s'il est certain que nos succès dans ce pays-là sont loin de balancer nos malheurs; s'il est vrai que la puissance de nos ennemis augmente à mesure que la nôtre diminue; s'il est vrai que nous n'avons pas un ami sur le secours duquel nous puissions compter; s'il est vrai que toute l'Europe nous regarde d'un œil froid & d'un air d'étonnement, prêts à succomber sous les efforts d'une ligue générale; ne devons-nous pas, tous tant que nous sommes, demander la paix à cors & à cris, avant que nous soyons contraints à la recevoir à des conditions *intolérables*.

Les Américains échappés de nos mains, il ne nous reste plus qu'à regagner leur amitié; avec elle nous recouvrerons & notre commer-

ce & son support. Ne nous exposons pas à perdre un avantage aussi précieux. Prenons garde de ne pas sacrifier ce qui nous reste de notre ancien pouvoir, à la folie, à l'orgueil, à la vengeance.

Comment autrement, My Lord, sortir du pas dangereux où nous sommes engagés, que par une paix avec l'Amérique ? C'est le cri populaire, le cri universel, c'est le vœu de la nation entière. Le Souverain qui hésite d'y déférer, expose au plus terrible des malheurs son peuple, sa famille, & lui-même ; & le Ministre qui conseille le contraire, mérite mille roues, milles buchers, toutes les potences du monde.

Vos ennemis reprochent à votre Seigneurie bien des forfanteries & des sottises, My Lord : mais, je termine ; l'enumération me meneroit trop loin : votre apologie est une tâche trop au dessus de mes forces : j'en laisse l'entreprise à un plus heureux génie. Mais en finissant, je ne puis en honneur m'empêcher de remarquer qui si votre Seigneurie eut bien réfléchi sur les suites d'une guerre dénaturée & barbare,

bare , sur les calamités qu'elle entraînera infailliblement sur nos têtes , elle n'eut pas , sans doute , *si à la légère descendu dans ce puits de difficultés* , dont j'ai peur qu'elle ne puisse pas se tirer à l'aide même des cornes de tous ses confrères. Je suis avec estime ,

De votre Seigneurie ,

My Lord ,

Le très obéissant serviteur

THOMAS BOOT.

ONZIÈME LETTRE

DE LORD GERMAINE à THOMAS BOOT.

Je sors d'un comité qui a duré douze heures d'horloge, ami Boot. Il y a été agité des affaires bien importantes. Je suis vraiment bien las de la guerre, bien las des avanies qu'elle m'attire; je desire sincèrement la paix, mais je ne la conseillerai au Roi, je te jure, tant qu'il restera un homme, un affut, un canon dans les trois Royaumes. C'est nos droits, nos intérêts les plus importans, que je considère que nous avons à venger, la gloire du nom Breton que nous avons à défendre. L'étendart de la révolte a été levé par l'audace, il faut qu'il soit déchiré par la force. Que le fer & la flamme tombent sur les mains qui l'ont déployé!

Le glaive est tiré, ami Thomas, il ne doit plus s'arrêter que par la soumission entière des Colonies. Nous détruirons leurs villes; nous ravagerons leurs campagnes; leurs familles tomberont sous le fer Anglois; & si nous suspen-

dons nos coups & désarmons nos bras , ce ne sera qu'à la lueur des incendies , sur la tombe de leurs peres , de leurs femmes , & de leurs enfans ...

Ah ! ami Boot , l'affaire de Saratoga me tient bien tant à cœur , que la malheureuse journée d'Ouessant à Sandwich . J'en aurai vengeance : laisse faire ! J'userai de toute la sévérité des armes ; point du tout de ménagement . Les Americains répondront au ciel & à la terre de leurs propres malheurs .

Ce sont des rebelles , des ingrats ... La terre qu'ils occupent est la notre ; nous sommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenseurs ; nous nous sommes endettés pour eux ; notre honneur est engagé ; nous sommes la mère-patrie ; ils ne veulent ni obeir à la Grande-Bretagne , ni adopter nos constitutions ; ils veulent être indépendans de nous . Depuis quand des enfans rebelles ont ils le droit de s'armer contre leur mère , de lui ravir son héritage , de déchirer son sein ? ...

Nous nous armerons , ami Boot , s'il le faut ,

contre la terre , le ciel , l'enfer même , pour venger nos droits offensés , notre grandeur trahie. Nous déployerons cette puissance qui s'est faite redouter , à la fois , dans l'Europe , dans l'Afrique & dans l'Inde , qui a si souvent étonné l'Amérique elle-même ; & puis qu'entre un peuple souverain & le sujet qui se révolte , il n'y a plus désormais d'autre traité que la force ; la force en décidera . Malgré vent & marée , nous conserverons , nous reprendrons cet univers qui nous appartient , & que l'ingratitudine & l'audace veulent nous ravir.

La paix au prix de l'indépendance de l'Amérique ! Jamais , jamais ! Ami Thomas : nous avons des milliers de bouches de feu toutes prêtes qui vont vomir la désolation & la mort sur l'univers . Que nous subjuguions ou non les Colonies par la force des armes dans le cours de cette campagne : elles n'en rentreront pas moins sous la domination de la Grande-Bretagne avant que douze mois soient révolus .

Quoi qu'on en dise dans tous les libelles politiques , périodiques , &c. l'Amérique ne peut être , ne sera pas indépendante .

La Hollande que nous avons attaquée; l'Espagne qui nous a provoquée, Ami Boot, n'ont pas encore eu la hardiesse de reconnoître cette indépendance : la France vit pourtant d'assez bonne intelligence avec ces Puissances, (puisqu'elle fait cause commune avec elles) pour ne pas ignorer les motifs qui les ont empêchées de l'imiter; & les approuvant, elle n'attend que l'occasion de rétrograder décemment.

Toutes les Puissances *neutres* connaissent ces motifs, les goûtent, & sentent les dangers dans les quels l'indépendance de l'Amérique plongeroit l'Europe entière.

Si, dans deux mois, Ami Boot, la France, l'Espagne, la Hollande, ne viennent nous demander pardon à St. James, & se jettent humblement à nos pieds, pour que nous leur accordions le coup de grace; ah! Que nous saurons bien leur faire mordre les pouces!...

Moque-toi, mon ami, de nos *Sonneurs d'alarme*. Nous ne sommes pas, grâce au ciel! réduits encore à subir la loi. Nous savons parfaitement bien qu'en nous relâchant un peu de

nos prétentions sur l'Amérique , nous rendrions d'un seul mot la paix à l'Europe : — mais peins-toi à l'idée l'étendue de nos ressources , calcule les millions *Sterling* que nous avons encore au service de l'Etat , le nombre de vaisseaux qui doivent égaler nos forces navales à celles de l'ennemi ; represente-toi sur tout que Germaine , Stormont , Sandwich & North sont dans le Conseil du Roi & dirigent ses armes ! — Ah ! tu ne fais pas que nous avons cinquante millions *Sterling DORMANTS* pour le service de l'année prochaine ! Oh le trembleur ! le trembleur ! ...

A propos , Master Thomas , je te charge d'une commission de 25400 paires de souliers pour nos *enfans perdus* de l'Amérique : Clinton & Cornwallis me marquent , par leurs dernières dépêches , qu'ils sont nuds pieds : ... les pauvres gens ! je les plains de tout mon cœur . Adieu , Thomas ,

Ton bon ami

G. GERMAINE.

F I N.